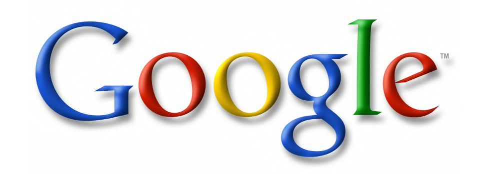
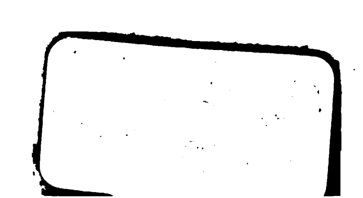





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



# COLLECTION
## COMPLETE
# DES ŒUVRES
## DE
# M. DE CRÉBILLON, FILS.

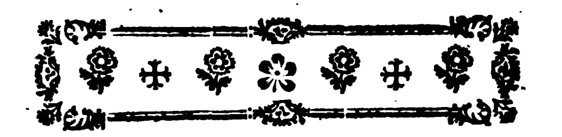


TOME SEPTIEME.



A LONDRES.

M. DCC. LXXVII.



# A MADAME

# L... D... D... L...

*MADAME,*

*VOUS ne vous attendiez pas, sans doute, lorsque vous me permîtes de vous faire ma cour, à la noirceur que je vous fais aujourd'hui. Vous ne craigniez, vous n'imaginiez même pas qu'il fût possible que je devinsse auteur; & rien ne m'annonçoit à moi-même, qu'un jour je me donnerois un si grand ridicule. Il n'en est pourtant pas moins vrai que j'ai fait un livre, & même que je vous le dédie. Oui,* MADAME*, je vous le dédie, il ne faut pas vous flatter. J'ose, de plus, vous assurer que, quelque grand que soit le rang que vous tenez*

*dans le monde, quelque fameux, quelqu'illustre que soit le nom que vous portez, nom depuis si long-temps si cher aux François, & si révéré par eux, ce n'est pas aux avantages que vous devez à la fortune, que je rends un hommage qui n'est jamais dû légitimement qu'au mérite. Elle ne rend pas toujours digne d'éloge, ce qu'elle rend objet de respect. Ce n'est même pas à ces dons de l'esprit qui vous distinguent si avantageusement, à l'étendue, à la finesse, aux graces, au naturel, à la justesse du vôtre; c'est à la grandeur & à la dignité de votre ame, à la noblesse & à la bonté de votre cœur que je sacrifie. Je puis même ajouter que je vous devois un témoignage public de ma reconnoissance. Oui, MADAME, je vous dois beaucoup; & c'est encore une chose que je puis vous dire, sans que vous en puissiez plus aisément me deviner. Cette lettre est donc une épître dédicatoire; je crois devoir vous en avertir, parce que j'ai cru remarquer que vous ne leur faites pas le même honneur qu'aux préfaces, & qu'il se pourroit, que vous, MADAME, qui savez tant de choses, ne sussiez pas ce que c'est. Malgré cette sorte de probabilité, je ne serois pas, sur ce que je fais, sans une très-vive inquiétude, si je ne me flattois pas de vous être éternelle-*

*ment inconnu. Jugez combien de choses, aussi désagréables pour vous qu'elles pourroient paroître flatteuses à beaucoup d'autres, je pourrois vous dire ici, si je voulois abuser de la certitude que j'ai en ce moment de vous échapper toujours. J'aurois même pu faire quelque chose de plus simple, & qui vous eût sûrement mieux louée, que tout ce que je pourrois dire, c'étoit de vous nommer; mais je n'ai pas cru devoir rendre mon crime irrémissible. Il est cependant vrai,* **MADAME**, *que tout énorme qu'il paroîtra, je n'en sentirois pas de remords, si je ne craignois point de vous en voir accuser quelqu'un qui en seroit bien capable, à la vérité, mais que sa paresse, & le parti qu'il semble avoir pris de ne plus écrire, devroient garantir de vos soupçons, & qui sera, je crois, fort étonné de s'en trouver l'objet. La promptitude avec laquelle les autres parties de cet ouvrage succéderont à celles qui paroissent aujourd'hui, & par lesquelles on s'est cru permis d'essayer le goût du public, le justifieront mieux auprès de vous, que tout ce que je pourrois vous alléguer en sa faveur. Ce seroit naturellement ici le lieu de vous supplier de prendre ce livre sous votre protection; mais je doute que vous reçussiez bien cette priere; & je crois que*

*je dois me borner à vous prier de ne vous pas plaindre de l'ennui que peut-être il vous causera. Il vous paroîtra sans doute singulier, quand vous l'aurez lu, (car je suppose que, ne fût-ce que par curiosité, vous lui ferez cette grace) que j'aie douté qu'il pût vous ennuyer. Mais je suis auteur, MADAME, l'on en prend l'amour-propre plus aisément que l'on n'acquiert les talents qui devroient être toujours attachés à l'envie d'écrire; & d'ailleurs, il est à présumer que si mon ouvrage m'avoit paru ennuyeux, je ne l'aurois pas livré au public. Ce que je desire ardemment, mais ce dont je ne me flatte pas, c'est que, sans en juger aussi favorablement que moi, vous y trouviez, cependant MADAME, de quoi me pardonner la liberté que j'ai prise, si malgré toutes mes précautions, & le peu d'apparence qu'il y a que vous me deviniez, vous venez un jour à me connoître.*

*Daignez recevoir les assurances du profond respect, avec lequel je suis,*

*MADAME,*

Votre très-humble, &c.



# LES HEUREUX ORPHELINS,

## HISTOIRE IMITÉE DE L'ANGLOIS.



## PREMIERE PARTIE.

CE fut en l'année 1688, année si mémorable par la fuite & par les malheurs de Jacques II, qu'un jeune gentilhomme Anglois, nommé le chevalier Rutland, retourna dans sa patrie, après avoir, pour se former le cœur & l'esprit, parcouru pendant quelques années, les différentes cours de l'Europe. Il y avoit, en effet, puisé toutes les graces, & acquis tous les talents qui peuvent rendre un homme aimable dans la société; mais en même temps, il étoit devenu assez philosophe pour être las du tumulte & du vuide qui

regnent dans les cours, & des peines ou des dégoûts que le ciel semble avoir attachés aux plaisirs. Né avec un caractere doux & tranquille, il voulut sur-tout éviter de se trouver à Londres, dans un moment où l'on y étoit dans la plus cruelle agitation ; & traversant le pays, sans approcher de cette capitale, il se retira dans une terre assez belle, qui en étoit éloignée de 50 milles, jusqu'à ce que le retour de la tranquillité publique lui permît de goûter les plaisirs de la ville, sans risquer de compromettre son repos. Il étoit déterminé à ne le sacrifier à aucun des deux partis qui divisoient alors le royaume & les esprits ; & il lui eût peut-être été difficile de conserver une si raisonnable indifférence, dans un lieu où tout étoit en mouvement, & où l'exemple & des liaisons qu'il y auroit pu former, auroient vraisemblablement dérangé le plan qu'il s'étoit fait. Né Anglois, & par conséquent plus sérieux & plus philosophe qu'il ne sembloit devoir l'être à son âge, il n'eut pas de peine à supporter la solitude profonde dans laquelle il s'étoit promis de vivre. Ses réflexions, la lecture, la chasse l'occupoient tour-à-tour, & toujours assez agréablement pour lui faire passer sans ennui, des jours que tout autre, à sa place, auroit sans doute trouvé trop longs. Ce n'étoit pas qu'il n'aimât les plaisirs ; l'amour, ou plutôt, ce qui est si peu lui, & qui quelquefois pourtant lui ressemble si-bien, avoit rem-

pli une assez grande partie de sa vie ; mais son goût pour les femmes, ne l'avoit jamais mené plus loin que le goût même, & jamais aucune n'avoit pris sur son cœur assez d'empire, pour qu'il eût cessé d'en être le maître. Et étoit-il pour cela plus ou moins heureux ? Le sentiment donne-t-il tout ce qu'il promet ? Ce mouvement léger & capricieux, que l'on appelle le goût, suffit-il au bonheur ? La tranquillité qui l'accompagne est-elle préférable à ce délicieux délire où plonge une véritable passion ? C'est ce qu'il seroit difficile de décider ; & sur quoi cependant, soit réflexion, soit caractere, le chevalier s'étoit déterminé depuis long-temps.

Avec d'aussi heureuses dispositions, & une ame, dont aucune passion n'altéroit la tranquillité, il conservoit, sans peine, une gaieté qui auroit été constante, s'il n'eût jamais essuyé de malheurs, que ceux qu'en pensant différemment, il auroit pu s'attirer ; mais le sort lui en avoit préparés, même avant son existence ; & tout accoutumé qu'il y devoit être, il ne pouvoit cependant ne s'en pas affliger quelquefois.

Ce fut dans un de ces moments de mélancolie, qu'une rêverie profonde le conduisit un jour, & sans presque le savoir, au bout d'un vaste jardin qui entouroit son château. Là, il y avoit une de ces grottes rustiques, dont les Anglois, plus amis de la na-

ture que de la symmétrie, ornent assez souvent leurs parcs. De cette grotte, dont il s'étoit approché, il crut entendre sortir des plaintes, auxquelles, tout livré qu'il étoit en ce moment à ses réflexions, il prêta une oreille attentive. Le son des gémissements qui l'avoient frappé, le guidant, il les suivit; & à l'entrée d'un bosquet qui précédoit la grotte, il vit une corbelle qu'il ouvrit avec la précipitation que donne toujours la curiosité. Son étonnement fut extrême d'y trouver deux enfants qui paroissoient ne faire que de naître, & dont les tendres plaintes sembloient implorer son secours. Ils étoient fort proprement emmaillotés: sur la poitrine de l'un des deux, étoit attaché un papier, où il lut ce qui suit.

*Au chevalier* RUTLAND.

« Une destinée inévitable abandonne ces » malheureux enfants à vos soins; & l'on » vous connoît trop pour croire que dans » leur infortune, l'on eût pu leur choisir un » protecteur plus généreux. Ils sont jumeaux, » & d'un sang qui les rend dignes des bien- » faits que leur état exige de vous. Si vous » daignez, comme on l'espere d'un si hon- » nête homme, avoir pitié de leur misere, » vous n'aurez pas lieu de vous en repentir. » Peut-être saurez-vous un jour pourquoi » on vous les confie par préférence à tout

» autre : en attendant, bornez une curiosité,
» qui, dans ce moment, vous seroit inutile,
» à savoir qu'ils sont l'un & l'autre baptisés
» sous le nom D'ÉDOUARD, & de LUCIE.
» Adieu ».

Quelle que fût la surprise du chevalier, elle céda au besoin pressant que les deux infortunés qu'on lui confioit, sembloient avoir d'être promptement secourus. Sans hésiter, & presque sans y penser, il ramassa lui-même la corbeille, & courant du pas le plus précipité vers son château, il appella au plus vîte une femme de charge qui s'y trouvoit, avec quelques servantes, & leur ordonna de donner à ces enfants, sans différer, tous les secours qui pouvoient dépendre d'elles. Pendant qu'elles remplissoient ses desirs, il fit promptement monter à cheval quelques-uns de ses gens, avec ordre de chercher chez les fermiers, quelques femmes en état de nourrir ces deux petits orphelins.

Alors plus tranquille, il commença à réfléchir sur la singularité de cette aventure ; & se trouvant entouré de tout ce qui composoit sa maison, il questionna sévérement chaque domestique en particulier ; mais tous lui jurerent d'un air, où il paroissoit tant de vérité, qu'ils ignoroient autant que lui-même, qui avoit porté ces enfants dans le lieu où il les avoit trouvés, & à qui ils pouvoient appartenir, qu'il se lassa enfin d'une recherche si infructueuse. Et bien ! dit-il, en regardant

avec une bonté tendre, ces petits infortunés, à qui que ce soit qu'ils appartiennent, je ne trahirai pas une confiance qui m'honore. Que m'importe, en effet, de savoir à qui ils doivent le jour! ils ont besoin que je le leur conserve, & c'est tout ce qu'il faut à mon cœur. Oui, ajouta-t-il avec transport, je jure de ne les abandonner jamais, & de leur tenir lieu de ces parents infortunés qui, sans doute, leur refusent à regret les secours qu'ils leur doivent.

A peine s'étoit-il si solemnellement engagé de servir de pere aux enfants que l'on remettoit entre ses mains, que ses gens lui amenerent deux nourrices, qu'il fit examiner avec tant d'attention, & auxquelles il recommanda si fortement le dépôt dont il les chargeoit, qu'il auroit persuadé que ces enfants lui appartenoient, si tout ce qui l'écoutoit, n'eût su que n'y ayant pas trois mois qu'il étoit de retour de ses voyages, ils ne pouvoient être à lui.

Peu de temps après, il apprit que Londres étoit assez tranquille pour qu'il y pût retourner, sans courir le risque qui l'en avoit écarté. Il quitta donc sa solitude; mais ce ne fut pas sans ordonner de ce ton, qui fait si bien sentir que l'on veut être obéi, que l'on eût des enfants qu'il y laissoit tout le soin imaginable. Il voulut que sa femme de charge quittât ce titre, pour prendre le titre de leur gouvernante, & lui recommanda de ne leur

rien épargner de tout ce qui pouvoit leur être nécessaire, les regardant, disoit-il, comme un présent du ciel qui vouloit rendre nécessaire à la société, un homme qui, jusque-là, lui avoit été si inutile.

Ses ordres furent exécutés à la lettre. L'enfance des deux nourrissons du chevalier n'ayant produit ou amené aucun événement considérable, on la passera sous silence. Leur bienfaiteur, que son goût pour les amusements champêtres ramenoit assez souvent à sa terre, y jouissoit du doux plaisir que l'on éprouve en voyant ce que l'on rend heureux. Il prit insensiblement, par goût, aux deux enfants qu'il élevoit, l'intérêt que d'abord il n'avoit dû qu'à son humanité. Leurs jeux innocents l'amusoient; & à mesure que leurs idées se développoient, il se faisoit un plaisir, & même une occupation suivie, de les former & de les étendre. La nature sembloit vouloir le payer de la générosité de ses soins, par le caractere dont elle avoit doué ces deux petits infortunés.

Lorsque leur esprit put percer les voiles de l'enfance, il eut tout lieu d'être satisfait de celui que le ciel leur avoit comme prodigué, pour les dédommager du malheur auquel il sembloit les avoir condamnés en naissant. La noblesse de leurs sentiments répondoit à celle de leur figure, qui ne laissoit rien à desirer. Cet avantage frivole, sans doute, mais pourtant si nécessaire, & qu'ils

possédoient tous deux au même point, les rendoit encore plus intéressants au chevalier. L'innocence, & la vérité de leurs caresses le séduisoient au point qu'il passoit souvent auprès d'eux, un temps qu'il auroit pu donner à des occupations plus sérieuses, ou en apparence plus agréables, mais qui l'auroient ou moins satisfait, ou moins intéressé. Il fallut enfin s'en séparer. Il étoit temps de songer sérieusement à leur donner une éducation qui répondît, & aux heureuses dispositions qu'ils montroient, & à l'affection tendre qu'ils lui avoient inspirée. Il mit donc Lucie dans une de ces maisons qui, en Angleterre, tiennent lieu de couvents, où les filles de la premiere qualité sont élevées sous les yeux, & par les soins de filles qui sont elles-mêmes d'extraction noble, & qui par leurs sentiments, & l'éducation qui les a cultivés, sont en état de donner l'une, & d'inspirer les autres à l'illustre jeunesse dont on leur confie les premieres années. Aucun secours étranger ne fut refusé à Lucie: les meilleurs & les plus habiles maîtres lui furent prodigués; aussi profita-t-elle d'un bonheur si rare, dans une situation aussi cruelle que l'étoit la sienne. Sa tendre reconnoissance pour le chevalier, & qui sembloit croître avec elle, lui donnoit un desir si vif de se perfectionner en tout, que quand elle n'auroit pas reçu de la nature les plus heureuses dispositions, elle auroit pu les emprunter de ce sentiment.

Pour Edouard, le chevalier le conduisit lui-même à Londres, où il le remit entre les mains du docteur Busby, renommé par les talents singuliers qu'il avoit pour élever la jeune noblesse, de laquelle il travailloit encore plus à former le cœur que l'esprit, quoiqu'il ne négligeât rien de ce qui peut contribuer à orner le dernier.

Quelques années s'écoulerent, pendant lesquelles Rutland, toujours attentif aux pupilles, dont il étoit chargé par la providence, & qu'il chérissoit comme s'il les eût tenus de la nature même, voyoit avec un plaisir extrême, les progrès que l'un & l'autre faisoient, chacun dans son genre. Edouard, de qui l'esprit & les talents prématurés ne lui laissoient plus rien à apprendre dans une maison, consacrée à ne donner que les premiers éléments des sciences, sembloit demander à entrer dans une carriere moins resserrée. Le chevalier, pour mettre la derniere main à son éducation, l'envoya à Oxford; & lui fit faire en même temps ses exercices. Lorsqu'il les eut finis, Rutland le retira chez lui, comme dans sa maison paternelle. Là, il ne retrancha vis-à-vis lui, des façons & du ton d'un pere, que ce qui inspire aux enfants plus de crainte que de respect, ce qui souvent interdit la confiance, & ne permet pas à l'amour de naître. Ces deux derniers sentiments étoient la seule récompense qu'il prétendit de ses soins: Eh! comment, en effet, lui auroit-

on pu refuser ce dont il étoit si digne ? Edouard étoit si pénétré d'estime, de respect, de tendresse & de reconnoissance pour Rutland, qu'il étoit impossible à celui-ci de douter de l'impression qu'il avoit faite sur le cœur de son pupille.

Le chevalier ne devoit pas être moins content de l'esprit d'Edouard, qu'il ne l'étoit de ses sentiments. Il étoit difficile que l'on en promît davantage. Il craignit cependant de lui voir porter trop loin le goût qu'il marquoit pour les sciences ; & un jour qu'il s'entretenoit avec lui, moins comme avec un jeune homme que l'on forme, que comme avec un ami que l'on conseille & que l'on éclaire ; mon cher Edouard, lui dit-il, je vois avec beaucoup de plaisir, & vous ne pouvez pas en douter, le goût que vous avez pris à Oxford pour les lettres ; mais je voudrois, s'il étoit possible, que vous vous y livrassiez avec moins de fureur, & que vous pussiez sur-tout éviter cette sorte de pédanterie, que nous autres Anglois ne prenons que trop ordinairement dans nos universités, & dont l'âge, le commerce du monde, son usage, les plus grandes places, ne nous défont pas toujours. Cultivez les lettres ; mais gardez-vous de vous livrer à l'étude, de façon à ne vous pas laisser le temps de réfléchir, & peut-être à vous en ôter le moyen. Il faut, il est vrai, se former l'esprit, mais il ne faut pas l'accabler.

La nature ne veut être ni trop parée ni trop nue. L'ignorant dégoûte ; le ſavant ennuie. Cultivez donc vos talents ; mais encore une fois, ne les chargez pas : ils ne ſont rien ſans les graces ; & les graces ne peuvent pas exiſter ſans le naturel. Le temps où vous devez faire choix d'un état approche ; ne le faites pas ſans les plus ſérieuſes réflexions ; de ce choix dépend le bonheur ou le malheur de la vie : que le caprice ne vous guide donc pas dans une choſe ſi importante. Un homme ſenſé ne doit rien entreprendre qu'avec l'intention, l'eſpérance même de réuſſir ; & pour que cette eſpérance ſoit fondée, il faut ſe ſentir un goût naturel pour ce que l'on embraſſe : jamais les efforts ne remplacent la nature ; & tout travail forcé, eſt néceſſairement un travail ſans ſuccès. Tâtez-vous donc ; appliquez-vous à développer vos talents ; faites-moi part de vos découvertes ; j'aiderai à vous les rendre utiles ; & quel que ſoit le fruit d'un examen ſi néceſſaire, comptez que l'argent & la protection ne vous manqueront pas, pour mettre en exécution des projets conçus avec prudence.

Monſieur, lui répondit Edouard ; enfant de vos bontés, qui me tiennent lieu de parents, de fortune & d'amis, je ſuis trop ſenſible à ce que je leur dois, pour avoir fait, de moi-même, un choix ſur lequel j'ai cru que je devois conſulter beaucoup moins mon inclination, que vous-même.

Quelque contraire que l'état dans lequel vous m'imposerez de vivre, puisse être à mes idées & à mes vœux ; je sacrifierai, sans balancer, & mes répugnaces, & mes desirs à vos volontés ; & je ferai tout ce que vos bontés peuvent exiger de ma reconnoissance, pour m'en rendre digne. Mais puisque vous poussez la générosité jusqu'à m'affranchir d'une si juste dépendance ; puisqu'enfin vous rendez à lui-même, pour un moment, un infortuné qui est, & veut toujours être à vous, permettez que je vous dise que mon choix est tout fait. Oui, Monsieur, si le penchant, le goût, le desir même le plus ardent, doivent en décider, je n'ai plus rien à me demander. Eh ! quel est donc, lui demanda Rutland, d'un air surpris, cet état dont les charmes vous entraînent au point de vous inspirer un goût si vif ? C'est, répondit Edouard, en se précipitant à ses genoux, le parti des armes.

Le chevalier avoit trop étudié le caractere d'Edouard pour être étonné de cet aveu ; mais il ne put prendre sur lui de n'en point paroître fâché. En qualité d'Anglois, & d'Anglois qui pensoit solidement, cet état, qui paroissoit à Edouard le seul dans lequel on pût vivre, ne l'enchantoit pas de même. S'il fut charmé de trouver dans son pupille une bravoure, qui ne le rendoit que plus estimable à ses yeux, il n'approuvoit pas que ce fût dans le service qu'il en voulût faire

usage. Il n'omit donc rien pour lui faire perdre cette idée, & ne manquoit pas, en effet, de raisons pour la combattre. La certitude presqu'assurée de rester toujours subalterne, de contribuer sans cesse à la gloire des autres, & de n'en pas acquérir par soi-même, sur-tout lorsqu'on n'est pas d'une naissance qui puisse étayer les services; toutes ces raisons, & beaucoup d'autres furent vainement employées par Rutland. Au reste, ajouta-t-il, voyant Edouard consterné de la résistance qu'il opposoit à ses desirs, mes remontrances ne sont pas des ordres; tout ce que j'ai prétendu a été de vous parler en ami, sur le choix que vous avez fait; mais mon intention n'est pas de vous contraindre. Tout ce que je vous demande, est de ne pas vous laisser entraîner par le feu de vos idées. Faites vos réflexions; je les aiderai des miennes; & si après le plus mûr examen (car mon amitié l'exige de vous) vous persistez dans le choix que vous semblez avoit fait, vous me trouverez aussi prêt à vous y soutenir, que si vous vous fussiez déterminé pour l'état que je desirerois pour votre bonheur, & que je ne veux même pas vous indiquer, de peur que vous n'imaginassiez que je veux vous le prescrire. Je vais en attendant, différer votre départ pour Oxford, & faire venir votre sœur; elle ne connoît au monde de parents que vous; peut-être sa présence vous ôtera-t-elle le courage de l'abandonner. Ne me

répondez point, mon cher Edouard, je vous en prie; & s'il le faut, je vous le défends. Consultez-vous; mais, encore une fois, en le faisant, ne consultez que vous-même.

Aussi-tôt que le chevalier eut quitté Edouard, il fit partir l'ancienne gouvernante, avec ordre d'amener Lucie à Londres le jour même: son frere & elle ne s'aborderent qu'avec les transports de l'amitié la plus vive. Rutland qui partageoit les tendres caresses, dont il étoit le témoin, ne put voir, sans une joie mêlée d'admiration, les progrès qu'avoient fait la taille & la beauté de cette jeune personne. Rien de si aimable ne s'étoit encore offert à ses yeux. La régularité des traits se joignoit en elle à un air spirituel & fin; rien ne pouvoit égaler l'éclat & la fraîcheur de son teint. Des graces sans apprêt, libres, & tout à la fois modestes; un air noble & ingénu; ce je ne sais quoi enfin, qui se sent si-bien, & se définit si mal, achevoient de rendre Lucie, la personne du monde la plus séduisante. Le chevalier fut aussi content de son esprit, qu'il l'étoit de sa figure; il le trouva naturel & orné; son cœur lui parut, comme il l'étoit effectivement, droit & rempli de tous les principes & de toutes les vertus qu'il lui pouvoit desirer; & lorsqu'il voulut éprouver ses talents, il lui trouva, avec une voix charmante, tout ce que la connoissance de la musique & le goût du chant peuvent ajouter à ce don naturel. Il y

avoit même peu d'instruments, de ceux qu'il semble que l'usage ait permis à son sexe, qu'elle ne touchât avec le plus grand succès.

Rutland, enchanté des singuliers progrès de Lucie, ne pouvoit se lasser, ni de la voir, ni de l'entendre : il lui fit part des projets d'Edouard, & la pria de travailler à lui donner d'autres idées ; mais bientôt Edouard parvint à lui faire goûter les siennes, au point même de l'obliger à prier le chevalier de ne s'y opposer plus ; & celui-ci, après plusieurs tentatives aussi inutiles que les premieres, crut ne devoir plus combattre une vocation si marquée, & ne songea plus qu'à l'équipage de son pupille. Né trop noble, & devenu trop tendre pour y rien épargner, il le forma bien moins en bienfaiteur qu'en pere. Rien de ce qui pouvoit attirer à Edouard cette sorte de considération que l'opulence mérite si peu, & dont cependant elle est toujours si sûre, ne lui fut refusé. Un ancien intendant du chevalier, homme sensé & de confiance, fut choisi pour le conduire : deux domestiques composoient son train ; enfin, tout étant disposé pour un départ qui coûtoit tant à Rutland, il en fixa lui-même le jour.

Edouard, malgré le plaisir de ne voir plus rien s'opposer à ses vœux, ne le vit approcher qu'avec une vive douleur. Pouvoit-il en effet n'en pas sentir en quittant sa sœur, & ce généreux chevalier, à qui il devoit

d'autant plus, qu'il n'avoit eu d'autre titre auprès de lui, pour en être secouru dans sa profonde misere, que sa misere même? Il soutint cependant avec fermeté, une séparation si cruelle pour son cœur. L'attendrissement de Rutland, en le voyant partir, fut extrême; pour Lucie, elle sembloit n'avoir de force que pour retenir son frere dans ses bras; enfin, il s'en arracha malgré elle, malgré lui-même, & après s'être jeté mille fois aux genoux de son généreux bienfaiteur, il les quitta tous deux, chargé des plus fortes recommandations pour M. Brifield, ami intime du chevalier, colonel d'un régiment Anglois, & fort en faveur auprès du fameux duc de Malborough.

Après le départ d'Edouard, Rutland voulut retenir Lucie pour quelque temps auprès de lui, pour lui faire voir, disoit-il, les beautés d'une ville qui lui étoit si nouvelle, & pour se distraire des impressions de tristesse, que la privation d'Edouard lui avoit laissées. Mais loin que la présence & les soins de Lucie fissent sur son ame l'effet qu'il avoit paru en attendre, ils sembloient ajouter à sa mélancolie. Bientôt même, cet homme, d'un caractere si tranquille, d'une humeur si égale, de qui le chagrin même (car on lui en voyoit quelquefois) n'altéroit jamais la douceur, devint distrait, sombre, inégal, & presque brusque. Tour-à-tour il cherchoit & fuyoit Lucie; cent fois le jour il l'appelloit,

& la renvoyoit dans ſon appartement. Cette jeune perſonne, qui n'attribuoit un ſi extraordinaire changement, qu'à l'éloignement de ſon frere, en conçut pour Rutland un redoublement de tendreſſe, & croyant devoir, par reconnoiſſance, lui ſacrifier ſon propre chagrin, elle reprit cette douce & aimable gaieté, dont les charmes étoient capables de ſuſpendre, ou d'effacer les idées déſagréables, qui paroiſſoient troubler le repos du chevalier : mais loin qu'il la partageât, il ſembloit s'en attriſter davantage; quelquefois même, il ſembloit qu'il s'en offenſât.

Que vous êtes heureuſe, lui dit-il, un jour, avec chagrin, d'avoir un cœur ſi peu capable de recevoir des impreſſions vives, ou plutôt que vous êtes à plaindre de ne pouvoir pas connoître le bonheur d'aimer! Je croyois, lui répondit-elle, d'un ton doux, mais affligé, que je devois ſurmonter mon affliction, pour tâcher d'adoucir la vôtre; & je ne penſois pas qu'un effort, que je ne dois qu'à la vivacité du ſentiment que vous m'inſpirez, dût mériter, de votre part, le reproche de ne le pas connoître. Mon attachement pour vous, pouvoit ſeul me diſtraire du regret cruel que me cauſe l'abſence de mon frere, & l'emporter ſur ma tendreſſe pour lui. Ah! s'écria le chevalier, qu'il m'eſt aiſé de juger par la différence des expreſſions que vous employez, en parlant de nous deux,

de celle qu'en effet votre cœur met entre nous ! Attachement pour moi, tendresse pour lui ?...... Mais est-il bien vrai que vous connoissez ce dernier sentiment ? Quoi ! Monsieur, s'écria-t-elle en fondant en larmes, en pourriez-vous douter ? Quoi ! mon bienfaiteur, celui auquel je dois plus que mon existence, puisque sans lui, je n'aurois existé que pour vivre dans les malheurs les plus affreux, hésite à me croire capable d'un sentiment dont il est si digne de remplir mon cœur ! Qu'ai-je fait, qu'ai-je dit, ajouta-t-elle en se jetant à ses genoux, qui doive vous faire juger si mal d'une ame que vous occupez si tendrement ! Ah ! levez-vous, ma chere Lucie, lui dit le chevalier d'un air ému ; je devrois être content de votre cœur ; plût au ciel que je le fusse du mien ! Mais n'en parlons plus ; préparez-vous seulement à retourner dans votre retraite ; je me reproche de vous faire perdre ici un temps précieux, & que vous devez employer à perfectionner vos talents : j'ai déjà donné mes ordres ; & tout va être prêt pour votre départ. Ah ! s'écria Lucie, d'un ton douloureux, je suis perdue ! Un torrent de larmes succéda à cette exclamation. Que veux donc dire une si vive affliction, lui demanda Rutland, d'un air aussi inquiet que surpris : Londres, que vous connoissez si peu, auroit-il pour vous assez de charmes, pour exciter en vous de si violents regrets ? Hélas !

Monsieur, lui dit Lucie, lorsqu'elle se fut calmée assez pour pouvoir lui répondre, ni Londres, ni ses plaisirs, que je ne connois point, que je n'imagine pas, ne peuvent, comme vous paroissez vous plaire à le penser, me causer aucun regret. C'est la perte de votre amitié que je pleure. Je ne suis point jalouse de celle que vous avez pour mon frere; mais je ne puis m'empêcher de voir que vous n'aimez que lui, & que ma présence vous est encore plus à charge, que son éloignement ne vous est douloureux. Vous montrez autant d'empressement à m'éloigner de vous, que vous en avez eu pour le retenir, & je sens, avec la douleur la plus amere, la différence que vous mettez dans votre affection, par les mouvements différents que nous vous inspirons tous deux. Ah! vous voudriez que je fusse déjà partie! Et vous concluez de là, lui dit le chevalier, en la prenant dans ses bras, où il la serroit plus tendrement qu'il ne le croyoit sans doute, vous concluez, dis-je, que je ne vous aime plus! Ah, Lucie! que votre simplicité vous abuse! jamais vous ne me fûtes si chere; jamais votre vue ne m'a été si nécessaire, & votre présence aussi précieuse. Eh bien, lui dit-elle vivement, & en lui rendant ses caresses, pourquoi me renvoyez-vous? pourquoi ordonner une séparation qui, s'il est vrai que je vous sois chere, ne doit pas moins blesser votre cœur que le mien? Si vous m'aimiez autant que je

vous aime, vous ne voudriez pas me quitter.

Cette réflexion de Lucie, & l'air tendre & naïf dont elle étoit accompagnée, jeterent le chevalier dans une rêverie profonde; il soupiroit, la regardoit, l'embrassoit tour-à-tour. Cette scene muette & si vive dans son silence, auroit peut-être duré encore longtemps, si un laquais ne l'eût interrompue, pour annoncer que le carrosse étoit prêt. Cet avertissement sembla tout d'un coup déterminer Rutland. Adieu, mon aimable Lucie, lui dit-il, en la serrant encore dans ses bras, il faut nous séparer. Vous êtes encore bien jeune, & vous ne sentez pas à quel point un plus long séjour ici pourroit vous être nuisible. Partez donc; mais en partant, emportez la certitude que c'est l'amitié la plus tendre, & non une indifférence, dont je ne puis jamais être capable pour vous, qui me force à vous renvoyer.

En achevant ces paroles, il présenta la main à Lucie, qui persuadée de la sincérité de Rutland, partit avec assez de tranquillité, pour quelqu'un qui venoit d'essuyer une scene assez fâcheuse, quoiqu'elle eût été encore plus embarrassante pour le chevalier, que pour elle-même.

A peine Rutland l'eut-il perdu de vue, qu'il se renferma chez lui pour se livrer à mille douloureuses réflexions. Eclairé sur son cœur par ce qui venoit de se passer avec Lucie, & par la violence extrême qu'il s'étoit faite

faite pour s'en séparer, il ne doutoit plus qu'il ne l'adorât. Aussi cherchoit-il moins à se développer un sentiment, dont il n'étoit que trop sûr, qu'à le combattre. Que veux-je faire, se demanda-t-il, de cette malheureuse passion? voudrai-je travailler à détruire des vertus que j'ai moi-même cultivées avec tant de soin? pourrai-je me résoudre à sacrifier à mes plaisirs, cette innocence & cette candeur qui me charment! profiterai-je de la facilité que mes propres bienfaits peuvent me donner auprès de cette infortunée? quoi! j'aurois la perfidie d'abuser d'un dépôt que l'estime sans doute, a remis entre mes mains? Sais-je à qui appartiennent ces enfants, quel compte honteux ne rendrois-je pas un jour de la malheureuse Lucie, si j'avois eu la bassesse de la séduire? ah! que ne puis-je me lier avec elle par des noeuds indissolubles! mais quand mon amour pourroit l'emporter sur la répugnance que j'ai à former de tels liens, peut-il jamais détruire des raisons solides, nées avec moi, & qui s'opposent invinciblement à tout engagement de ma part? d'ailleurs, cette fille, si noble peut-être! peut aussi n'être que le fruit de la débauche de quelque vil domestique! quelle honte pour moi, si de pareils parents venoient un jour la réclamer! que ne diroient pas mes ennemis, de la bassesse de mon choix, que n'en concluroient-ils pas contre mes sentiments! quel mépris ne chercheroient-ils pas

encore à répandre sur une mémoire qui doit m'être si chere & si respectable ! Non ! je ne l'épouserai jamais ; je ne la séduirai pas non plus : l'idée seule m'en fait horreur ! oublions-la ; arrachons-nous à notre passion qui n'a pris tant d'empire sur moi, que parce que l'ignorance où j'ai été jusques ici, de mes sentiments, ne m'a pas permis de les combattre. Peut-être, qu'aidé par le temps, l'absence & mes propres réflexions, cette victoire que je me propose aujourd'hui, & qu'il me paroît si difficile de remporter, coûtera moins à mon cœur que je ne pense. Quoi qu'il en soit, je dois le tenter ; & si je succombe, pouvoir du moins me dire, que ce n'a pas été sans m'être cherché des ressources dans ma vertu.

Cette résolution qu'il conçut, avec cette force que les Anglois mettent dans toutes leurs idées, le détermina à changer absolument son genre de vie, & à se livrer à cette même dissipation, dans laquelle, jusques alors, il avoit trouvé tant de vuide, & si peu de plaisir. Sans avoir encore éprouvé ce qu'une véritable passion prend sur le cœur, il n'ignoroit pas du moins combien le malheur d'être livré à soi-même donne de force aux idées, & il sentoit qu'il ne pouvoit trop noyer les siennes, dans tout ce qui pouvoit affoiblir en lui le souvenir de Lucie. On fut surpris de voir cet homme si sédentaire & si studieux, courir les spectacles, les femmes,

les soupers, & se livrer à tout cela, d'un air si triste, que ses amis ne pouvoient comprendre comment il pouvoit chercher avec tant d'ardeur, des plaisirs qui paroissoient l'intéresser si peu. Mais comme on est à Londres fort accoutumé aux inconséquences, & que cette maladie à laquelle les Anglois sont si sujets, & que l'on appelle *le spléen*, leur donne des caprices fort extraordinaires, on cessa bientôt de s'occuper de celui du chevalier.

Tout singulier cependant, que le rendoit aux yeux de ceux avec lesquels il vivoit, l'air sombre & ennuyé qu'il portoit dans la société, les femmes qui composoient celle à laquelle il s'étoit livré, n'en avoient pas moins remarqué qu'il étoit encore jeune, que sa figure étoit belle, & qu'il jouissoit d'un bien fort considérable. A Paris, avec tant d'avantages réunis, Rutland auroit inspiré d'autres idées que celles du mariage; mais à Londres, où la galanterie regne beaucoup moins, les projets que l'on forma sur lui, furent moins brillants & plus solides. Le changement qui étoit survenu dans son genre de vie, sembloit en annoncer un dans sa façon de penser; toutes les filles qui auroient desiré que Rutland se fût déterminé pour elles, voulurent croire qu'il avoit perdu son ancienne aversion pour le mariage, & prévinrent, le plus décemment qu'il leur fut possible, des desirs auxquels, pour s'expli-

quer, elles ſuppoſerent, avec aſſez peu de preuves qu'il ne manquoit qu'un peu d'encouragement. Le chevalier, toujours poſſédé d'une paſſion qu'il ne trouvoit dans ſon cœur, qu'avec un extrême regret, & qu'il auroit par conſéquent perdue avec le plus grand plaiſir, ſe prêtoit aux avances qu'on lui faiſoit, & aimoit à ſe flatter qu'il ſe pouvoit que quelqu'une de celles dont il étoit l'objet, enfin le rendroit ſenſible. Il ne ſe refuſoit à aucune des perſonnes qui avoient des vues ſur lui, & les étudioit toutes ; mais c'étoit avec un cœur ſi prévenu pour cette même Lucie, qu'il avoit tant d'envie d'oublier, que quand elles auroient en effet eu les mêmes vertus & les mêmes graces, elles n'auroient aſſurément pas gagné à la comparaiſon. Auſſi, tourmenté de plus en plus par ſon idée cruelle, perſuadé, par une épreuve de quelques mois, qu'il n'exiſtoit rien, ni de capable, ni de digne de l'effacer de ſon eſprit ; excédé de fatigue & d'ennui, il réſolut d'eſſayer ce que pourroit l'occupation d'eſprit contre une paſſion ſi obſtinée ; mais lorſqu'il voulut s'y livrer, il n'éprouva que trop à quel point l'eſprit ſuit le cœur, & combien il eſt difficile d'arracher l'un à ce qui ſéduit l'autre. Emporté machinalement vers cet objet qu'il vouloit éviter, il ne lui reſtoit de ſes efforts que le ſupplice qu'il ſe faiſoit. Il paſſoit ſans ceſſe de ſon appartement dans celui que Lucie avoit occupé,

Là, tout ce qui avoit servi à cette jeune personne, tout ce qu'elle avoit touché lui étoit précieux, & devenoit le sujet de ses regrets, ou l'objet de ses plus tendres caresses. Enfin, dominé plus que jamais par ses sentiments, de tous les projets qu'il avoit formés, il ne garda que la résolution qu'il avoit prise de ne la pas chercher. Mais que ce sacrifice qu'il faisoit à sa raison, à son honneur, à sa vanité peut-être lui coûtoit cruellement, & lui servoit peu! Il sentoit avec douleur, quelquefois même avec désespoir, l'inutilité du combat que lui imposoit sa vertu; mais tout cruel & tout inutile qu'il étoit pour lui, il l'auroit peut-être continué long-temps encore, si une lettre qu'il reçut de la supérieure de la maison où étoit Lucie, ne lui eût fait perdre de vue un projet, tout à la fois si honnête & si peu salutaire.

On lui mandoit de cette maison, que Lucie étoit tombée, depuis quelque temps, dans un état de langueur, dont rien ne pouvoit la tirer; que quelque près qu'elle fût de Londres, il n'étoit pas possible qu'on lui procurât, comme dans la capitale même, les secours dont elle pouvoit avoir besoin, & que l'on croyoit qu'il feroit sagement de l'y faire transporter, jusques à ce que sa santé fût rétablie. Rutland desiroit trop de revoir Lucie, & s'y intéressoit même trop vivement, pour différer un instant de l'aller chercher lui-même. S'il fut agréablement

surpris de la trouver debout, il fut aussi alarmé, qu'attendri de sa pâleur, & de la langueur dans laquelle elle paroissoit être. Il se flatta d'abord que Lucie n'avoit pas mieux supporté l'absence que lui-même; mais il ne put conserver long-temps une idée aussi flatteuse; & s'il remarqua dans ses yeux charmants, sur lesquels il attacha si tendrement les siens, de la joie de le revoir, il ne put se dissimuler, que le mouvement qu'il lui avoit causé, n'étoit pas celui qu'il sentoit si vivement dans son cœur, & qui devoit être si marqué dans ses propres regards. Après avoir joui quelque temps de l'enchantement où plonge la présence de ce qu'on aime, lors même qu'il nous rend à plaindre, Rutland la fit monter dans son carrosse, s'y plaça auprès d'elle, & se livrant alors aux sentiments dont il étoit pénétré, lui exprima avec tant de force, de tendresse & de douleur, les inquiétudes qu'il avoit sur sa santé, que la sensible & reconnoissante Lucie se précipita dans les bras de son bienfaiteur, avec autant d'innocence que de plaisir. Que je suis heureuse, lui disoit-elle tendrement, de trouver en vous des soins, des attentions, une bonté enfin, que je pourrois à peine espérer du pere le plus tendre qui puisse exister! le ciel qui me comble de tant de bonheur, me refusera-t-il de vous prouver à quel point j'y suis sensible, & combien vous m'êtes cher! Non, mon aimable Lucie, lui répondit-il

avec transport, il ne vous le refusera pas ; & si vous m'aimez autant que vous me le dites, vous aurez bientôt l'occasion de me le prouver.

Enfin ils arriverent à Londres. Après y avoir passé quelques jours dans les remedes qui lui furent ordonnés, Lucie reprit si promptement sa fraîcheur & son embonpoint, que les médecins jugerent qu'elle n'avoit plus besoin que de l'air de la campagne, & conseillerent à Rutland de l'y mener. Quand il n'auroit pas cru la santé de Lucie intéressée dans ce conseil, il y trouvoit trop à gagner pour son amour, pour ne pas s'empresser à le suivre. Dans le trouble où le mettoit la présence perpétuelle de l'objet de sa tendresse, il craignoit, avec raison, de s'exposer à des yeux plus éclairés que n'étoient ceux de Lucie, qui ne pouvoit devoir l'ignorance, dans laquelle elle étoit sur les sentiments du chevalier, qu'à sa profonde simplicité, & à son inexpérience. D'ailleurs, est-on jamais assez seul avec ce qu'on aime ! Quelque peu de monde qu'il vît dans Londres, il étoit forcé d'en voir ; & quand il n'auroit pas été dans la nécessité de contraindre sa tendresse, & de la dérober à tous les yeux, il lui auroit suffi du supplice (plus cruel que ne le pensent ceux, ou qui n'aiment pas, ou qui n'aiment que foiblement) d'être distrait de sa tendresse, & de partager ses moments, lorsque son cœur ne pouvoit pas l'être.

Ce fut donc avec le plaisir le plus vif, qu'il conduisit Lucie dans ce même lieu où il l'avoit trouvée; où, pour ainsi dire, elle avoit, pour la premiere fois, ouvert ses yeux à la lumiere, où il avoit vu croître ces mêmes charmes qui depuis l'avoient frappé si vivement. Il se promit, dans sa solitude, des plaisirs que Londres ne lui auroit jamais offerts; & quand il n'y auroit éprouvé que celui de se livrer, sans distraction, à un sentiment qui lui étoit si cher, quel plaisir dans la nature pouvoit l'en dédommager? D'ailleurs, dans le dessein où il étoit de ne plus combattre sa passion, & de tout employer pour y rendre Lucie sensible, il avoit besoin qu'elle-même n'en vît jamais que les effets, & que nul autre objet ne pût partager son attention: il croyoit qu'il auroit pu se flatter de la déterminer à l'épouser, en lui disant seulement qu'il le desiroit; mais trop tendrement épris pour n'être pas fort délicat, il se seroit fait un supplice de sa possession, s'il avoit pu penser qu'il ne la devroit qu'à la simple reconnoissance, & que les nœuds, dont il vouloit se l'attacher, ne la rendroient pas aussi heureuse que lui-même. Quoique ce qu'il trouvoit pour lui, dans le cœur de Lucie, ne lui parût pas répondre au sentiment dont elle pénétroit le sien, il se flatta que sûre d'être aimée de lui, plus, & différemment qu'elle ne croyoit l'être, elle prendroit sur lui d'autres idées. Ce qu'il auroit desiré

le plus d'effaçer de l'ame de Lucie, c'étoit ce sentiment de respect pour lui, qui étoit, pour ainsi dire, né avec elle : il savoit combien peu il est propre à faire naître l'amour, & même combien il en éloigne. Pour tâcher d'y substituer un mouvement plus doux & moins imposant, il s'éloigna lui-même peu à peu, d'un ton qui pouvoit entretenir le premier ; & en paroissant être blessé des expressions sérieuses de Lucie, & de la sorte de timidité qu'elle conservoit avec lui, il essaya de l'amener à cette douce familiarité qui dispose le cœur à des impressions agréables. Ce qu'il craignoit, sur-tout, étoit qu'elle ne s'ennuyât dans une solitude, où elle ne jouissoit pas comme lui, du suprême bonheur d'aimer, & où son cœur n'en étant pas rempli, le spectacle perpétuel des mêmes objets, & cette vie simple & unie que l'on mene à la campagne pouvoit enfin la fatiguer. Pour éviter un inconvénient, qui auroit pu être si contraire à son amour, il lui donnoit souvent des fêtes, qui, quoique toujours champêtres, & amenées en apparence, par le hasard seul, étoient toujours variées & ornées par l'amour même. Quoiqu'il semblât à Rutland, qu'elle en jouissoit, sans en démêler l'auteur, & sans s'en croire l'objet, elles l'amusoient ; & c'étoit beaucoup pour lui. L'amour qui, de toutes les passions, est assurément celle qui desire le plus, & trouve même jusque dans le sein du bonheur, des

desirs à former, est cependant de tous ses sentiments, celui à qui quelquefois, il faut le moins pour le satisfaire. Rutland, en devenant de jour en jour plus amoureux, devenoit aussi plus timide. Cent fois il avoit trouvé l'occasion de parler à Lucie de sa tendresse, autant de fois il l'avoit laissé échapper. Prêt à rompre ce silence cruel, auquel, depuis tant de temps, il se condamnoit, un regard froid qu'elle laissoit tomber sur lui, anéantissoit son audace : il ne sentoit plus alors que le malheur affreux dont, d'un seul mot, elle pouvoit l'accabler ; & ne pouvoit se résoudre à parler, lorsqu'en faisant l'aveu de sa passion il se mettoit au hasard de perdre le seul bien, dont il jouît depuis long-temps, l'espérance d'être aimé.

Cependant le temps de quitter la campagne approchoit, & jamais Rutland ne trouvoit le moment de s'expliquer avec Lucie. Un jour, cependant, en se promenant avec elle, il la mena insensiblement du côté de cette grotte où il l'avoit trouvée. Voilà, lui dit-il, en regardant ces lieux, d'un air attendri, où j'ai rencontré le précieux trésor que je possede : c'est-là où je vous ai tenue dans mes bras, où vous avez reçu mes premieres caresses, & mes premiers soins. Ah ! pourquoi, ceux de qui je vous tiens, refusent-ils de se faire connoître ! que ne puis-je leur témoigner toute la reconnoissance que je sens du bonheur dont ils me comblent !

Ah, Monsieur ! répondit Lucie, en s'attendrissant elle-même, mes infortunés parents ont sans doute de bien fortes raisons pour se laisser ignorer ; peut-être même, continua-t-elle en versant quelques larmes, n'existent-ils plus, ou que, témoins secret de l'excès de vos bontés, ils croiroient nuire à l'éducation que je reçois de votre générosité, si en se montrant, ils vous laissoient voir combien peu ma naissance m'en rend digne. Ah, Lucie ! interrompit-il avec impatience, qui peut vous faire penser qu'elle n'est pas illustre ! Non, on ne puise pas tant de vertus dans un sang vil ; une bonne éducation peut en donner l'apparence ; mais en ornant les vices, elle ne les rend que plus dangereux. Ah, Lucie ! que la nature m'avoit peu laissé à faire, & que vous avez bien plus de graces à lui rendre, qu'à mes soins ! Hélas ! lui dit-elle, je ne dois, peut-être, qu'à votre amitié tout ce mérite que vous m'attribuez : mais quand il seroit vrai qu'il existât, ce ne seroit qu'à vous que je voudrois le devoir, vous seul qu'il me seroit doux d'en remercier. Non, vous ne me devez rien, reprit vivement Rutland ; tout autre que moi auroit fait les mêmes choses ; mais personne, peut-être, n'auroit rempli ce devoir avec le délice que j'y trouve. C'est de ce seul sentiment que vous devez me savoir gré, & dont cependant je n'ose encore prétendre de reconnoissance. Quels droits pourtant, lui dit-elle, n'avez

vous pas sur la mienne, & que je sens de plaisir à vous en assurer! Ce sentiment, répondit Rutland, suffit pour payer le bienfait, mais ne suffit pas toujours au bienfaiteur; & quoique je pense trop bien de votre cœur, pour croire qu'il n'y existe pas pour moi, je vous avoue que je serois désespéré, si je ne vous inspirois que celui-là: à en juger par ce qui se passe pour vous, dans mon ame, reprit-elle, il est impossible qu'il existe sans la plus tendre amitié & le plus profond respect, sur-tout, lorsque les obligations sont de la nature de celles que je vous ai.

Ce terme de profond respect, qui apprenoit au chevalier que Lucie n'en étoit encore qu'à l'indifférence, le força de remettre à un temps plus heureux, l'explication qu'il s'étoit flatté d'avoir avec elle ce jour-là. Il croyoit lui en avoir dit assez pour en être entendu, s'il étoit parvenu à lui inspirer de l'amour, & qu'elle lui auroit en ce cas, répondu bien différemment. La langue de ce sentiment s'apprend au moment même qu'il s'établit dans le cœur; & Lucie, en ne la parlant pas, ne lui prouvoit que trop qu'elle l'ignoroit encore.

Quoique le peu de succès d'une conversation dont, peut-être, il s'étoit plus promis qu'il n'osoit se l'avouer à lui-même, ne permît pas à Rutland de la pousser plus loin, du moins sur le ton que d'abord il lui avoit donné, il ne put se croire sans espérance;

ainsi déguisant le chagrin qu'il avoit conçu de cette menace, que Lucie sembloit lui faire de le respecter très-profondément : je croyois, lui répondit-il avec douceur, que je vous avois dit assez souvent à quel point votre respect me blesse, pour me flatter que vous seriez assez généreuse pour m'en épargner les protestations. Ce sentiment, si c'en est un, nuit trop aux autres, pour que je ne sois pas alarmé de le trouver gravé dans votre cœur ; si la vanité l'exige, l'amitié le craint & ne le permet pas ; & je ne puis vous cacher que vous ne pouvez vous obstiner à me respecter comme vous faites, sans me donner de la vôtre une opinion que ; selon toute apparence, vous seriez fâchée que j'en eusse. J'ai cru, Monsieur, lui répondit modestement Lucie, que les obligations que mon frere vous a, m'étant communes avec lui, vous me permettriez des termes qui, dans sa bouche, n'ont jamais paru vous blesser. Je vous les épargnerai cependant, puisqu'ils font sur vous un effet si contraire à mon intention & à votre bonheur.

Rutland ne jugea pas à propos de lui répondre davantage ; & le cœur d'autant plus pénétré de douleur, qu'il s'efforçoit plus de la renfermer, il termina tout à la fois, & leur promenade, & leur entretien, & se promit de plus de ne faire qu'à Londres les nouvelles tentatives qu'il méditoit sur le cœur de Lucie. Avec un pareil projet, il est aisé de

croire qu'il se hâta de la tirer d'un lieu d'où l'hiver alloit bannir tous les plaisirs qui rendent agréable le séjour de la campagne, & où, par conséquent ce qu'il aimoit, se seroit ennuyé. Sa passion étoit devenue insurmontable, autant par la douce habitude qu'il avoit prise de s'y livrer, que par les nouveaux charmes, & les nouvelles vertus qu'il croyoit avoir découverts à Lucie, pendant le long séjour qu'il avoit fait avec elle à sa terre. Déterminé à l'épouser, & à ne point sacrifier plus long-temps le bonheur de sa vie, aux préjugés qu'il avoit eus si long-temps contre le mariage, à l'ignorance où il étoit sur la naissance de Lucie, & aux raisons solides qu'il avoit toujours cru avoir de fuir tout engagement de ce genre, il ne s'occupa plus que des moyens de faire réussir un projet, dont le succès pouvoit seul le rendre heureux. S'il ne se flattoit pas toujours d'inspirer à Lucie toute la tendresse qu'il sentoit pour elle, il croyoit du moins qu'elle l'épouseroit sans répugnance; & il aimoit mieux alors la posséder, sans faire sur elle cette vive impression, qui auroit été si nécessaire à son bonheur, que de vivre sans sa possession. Cette idée n'étoit pas digne de sa délicatesse; mais qui ne sait que si l'amour en exige toujours, il n'est que trop ordinaire au desir de s'en passer? D'ailleurs, il ne pouvoit douter qu'elle n'eût pour lui l'amitié la plus tendre, & quoiqu'il n'ignorât pas combien peu ce sen-

timent ressemble à celui qu'il exigeoit d'elle, il vouloit espérer qu'aidé par tout ce que l'amour peut imaginer de soins flatteurs, & de tous les moyens qu'il sait mettre en usage, quand il veut plaire, le cœur de Lucie partageroit enfin tout le désordre dans lequel elle avoit mis le sien. Il n'y avoit pas, (tant il se faisoit de chimeres!) jusques au devoir sur lequel il ne comptât.

Tout déterminé qu'il étoit à parler enfin ouvertement à Lucie, sur ses projets, il crut devoir essayer encore quelque temps, si, dans les soins dont il l'accabloit, dans ses discours, dans ses tons, dans ses regards, elle ne découvriroit pas, à la fin, cet amant dont jusques alors elle s'étoit si peu doutée. Cette épreuve fut sans succès; l'inexpérience & la simplicité de Lucie, ne lui laissoient jamais voir dans l'amant le plus tendre, & le plus empressé, qu'un ami fort attentif, & peut-être trop délicat. Car, avec quelque équité que Rutland crût envisager leur situation mutuelle, il n'étoit pas possible qu'il ne se fâchât pas quelquefois contre Lucie, du peu d'attention qu'elle faisoit à ses sentiments. L'on dit (& peut-être cela n'est-il pas vrai) que l'amour peut se passer de retour; mais en ce cas du moins, il est certain que l'amour-propre n'est pas si modéré, & qu'il s'offense de ce que le cœur pardonne, ou croit quelque temps pardonner.

Las de sonder avec tant de discrétion, &

si peu de fruit, un cœur où jusques alors, il n'avoit trouvé aucun des sentiments qu'il travailloit depuis si long-temps à y faire naître, Rutland se détermina enfin à parler. Vous voilà, ma chere Lucie, lui dit-il un jour, parvenue à l'âge où l'on peut vous offrir un établissement; depuis quelque temps je songe à vous marier; & comme je ne veux que votre bonheur, je voudrois que vous me dissiez naturellement ce que vous pensez de mon idée. Monsieur, lui répondit Lucie d'un air modeste & timide, j'ai si peu réfléchi jusques à présent sur un état, que je n'ai ni desiré, ni prévu, qu'il me seroit difficile de vous dire, avec vérité, ce que je pense. Mais, reprit-il, vous pouvez du moins me dire quel effet fait sur vous ma proposition. Elle me cause, répondit-elle, une assez grande surprise; mais c'est, en vérité, sans aucun mélange de répugnance, de dégoût; ma volonté sur cela, ne peut naître que de la vôtre. Ce n'est pourtant pas la mienne que j'ai cru devoir consulter, lui dit le chevalier, & que je compte suivre; ainsi il seroit nécessaire que vous vous déterminassiez à en avoir une. L'homme que j'ai à vous proposer, a passé cette jeunesse, plus dangereuse encore que brillante, où l'inconstance suit de si près l'amour, où même c'est un air de manquer à la femme du monde, qui mériteroit le plus un attachement éternel: il est de mon âge; son bien ne cede pas au mien; son caractere

& sa figure n'ont (à ce que je crois du moins,) rien qui doive vous déplaire, & si... Eh! que m'importe ce qu'il est, interrompit-elle, & ce qu'il peut devoir d'avantages à la nature ou à la fortune? dites-moi plutôt s'il est doué des mêmes vertus; mais quand il se pourroit qu'il les possédât, je ne pourrai jamais l'aimer autant que je vous aime, puisque jamais je ne puis lui avoir les mêmes obligations: & cependant il faudroit vous quitter pour le suivre! Non, Monsieur, continua-t-elle, je ne puis m'y résoudre; & si vous avez la bonté de laisser la chose à mon choix, souffrez que je continue à vivre auprès de vous: je ne veux, ni ne desire d'autre bonheur. Ah, Lucie! s'écria Rutland, en lui baisant la main avec transport, sentez-vous bien tout le bonheur dont vous me comblez! Quoi! vous sacrifiez un établissement brillant au plaisir de me voir! oserez-vous, après cela, croire que vous me devez quelque chose! Achevez, mon aimahle Lucie, achevez de me rendre le plus heureux des mortels! reconnoissez en moi un amant qui vous adore, & l'époux que je vous offre.

A ces paroles, qu'il prononça avec toute la chaleur dont l'amour rend capable, & d'un ton que l'espérance animoit, Lucie demeura si interdite, & son trouble ressembloit si peu à celui qu'elle auroit éprouvé, si ce que Rutland lui proposoit, avoit dû la rendre aussi heureuse qu'il avoit cru pouvoir

s'en flatter, qu'il reprit ses premieres inquiétudes. Eh quoi! Lucie! lui dit-il en se jetant à ses genoux, n'est-ce qu'ainsi que vous pouvez recevoir l'hommage que je vous fais! Vous ne devez pas douter, Monsieur, lui répondit-elle, d'un air contraint, que je ne sente tout le prix de ce que vous voulez faire pour moi; & je me flatte aussi, que vous êtes sûr de mon obéissance. De votre obéissance! Lucie, s'écria-t-il, ah! de quel prix payez-vous mes sentiments, & que vous les connoissez peu, si vous croyez qu'il puisse leur suffire! Mon intention, reprit-elle, avec une froideur qu'elle tâchoit en vain de dissimuler, ne seroit pas qu'ils fussent malheureux; & je crois que je ne puis mieux vous le prouver, qu'en vous assurant de mon respect pour vos ordres. Pour mes ordres! s'écria-t-il encore; ah! l'amour en sait-il donner! cruelle Lucie! que l'indifférence est désobligeante, lors même qu'elle voudroit ne l'être pas! Vous baissez les yeux! vous ne me répondez rien! ah! votre silence ne me le dit que trop; ou vous avez de l'aversion pour moi, ou ce cœur barbare, que je ne puis toucher, sent pour un autre, ce qu'en vain je lui demande pour moi! Quoi! lui dit-elle en répandant les larmes les plus ameres, vous m'estimez assez peu pour croire que je puis vous haïr, & pour soupçonner que j'en aime un autre, lorsque je consens aux nœuds que vous me proposez! pensez-

vous que j'en ignore les devoirs, & que je ne m'y soumisse qu'avec le dessein de n'y pas être fidelle? Non! reprit Rutland, vous ne consentez pas à ce que je vous propose, puisque votre cœur n'en a pas le même besoin que le mien. Il n'ignore pas du moins, répliqua-t-elle, ce qu'il vous doit de reconnoissance; & il est, j'ose vous en répondre, pénétré pour vous de la plus vive tendresse. Peut-être, ajouta-t-elle en baissant les yeux, la mienne n'est-elle pas du genre de la vôtre; mais elle n'en est sûrement pas moins sincere. Vous m'épouserez donc sans répugnance, lui demanda-t-il? Ce seroit, répliqua-t-elle, un sentiment bien injuste, & que vous n'êtes pas fait pour inspirer. Mais, reprit-il, pensez-vous qu'il suffise à mon amour de vous voir ne vous pas faire un supplice d'être à moi? Ah! Lucie! je vous l'avoue à ma honte, j'ai cru quelquefois, dans la vive ardeur dont je brûle pour vous, que c'étoit assez pour moi du bonheur de vous posséder, & qu'il me suffiroit, pour être heureux, de n'avoir pas à me reprocher de vous avoir fait violence; mais que cette illusion étoit peu digne de mon cœur! Dans cet instant funeste où votre indifférence le déchire, où je n'ai jamais senti plus vivement l'amour malheureux qui m'entraîne vers vous, je ne conçois pas que j'aie pu penser un instant, que ce qui ne seroit pas un bonheur pour vous, pouvoit en être un pour moi. Plus je vois que vous ne m'aimez

pas, plus je sens que je ne puis auprès de vous me passer du bonheur d'être aimé. Ne craignez donc point, je vous en conjure, qu'abusant contre vous, du hasard heureux qui vous a mis entre mes mains, je veuille jamais forcer votre bouche à prononcer des serments que votre cœur n'avoueroit pas! mais, ajouta-t-il, en se relevant, ce n'est peut-être pas assez pour votre bonheur, que de vous jurer que je ne vous contraindrai jamais à m'épouser; il faut peut-être encore vous permettre de vous unir à un autre. Vous me rendez bien peu de justice, si vous ne me croyez pas capable de cet effort. Nommez-moi seulement l'objet heureux auquel je dois, sans doute, votre indifférence; & si, comme je dois l'espérer de la noblesse de vos sentiments, il est digne de vous, ne doutez pas, quoiqu'il puisse m'en coûter, que je ne fasse pour votre félicité, ce que vous refusez à la mienne.

Je crois, Monsieur, répondit Lucie, que je vous avois déjà dit que rien ne peut m'empêcher d'être à vous, & j'osois me flatter que vous voudriez bien m'en croire. Vous seul, en exigeant de moi un sentiment qu'il ne dépend peut-être pas de moi de connoître, ou en vous affoiblissant ceux que vous m'inspirez, vous opposez ici à votre bonheur. J'aurois éternellement à rougir devant moi-même & devant le public, témoin de toutes vos bontés, si, quand il vous plaît de l'attacher

ma possession, je pouvois balancer un seul moment à vous l'accorder. Je ne crains donc pas, Monsieur, de vous le répéter, je suis à vous, & j'y dois être, en effet, dès l'instant que vous voulez bien le desirer. Je vous connois trop, lui répondit-il, pour croire que vous ne dissimuliez vos sentiments pour un autre; mais, en même temps, je connois trop le cœur pour que j'ose me flatter d'avoir fait sur le vôtre, l'impression qui seroit nécessaire à votre bonheur mutuel. Vous ne m'aimez pas, ma chere Lucie, & peut-être, hélas, ne m'aimerez-vous jamais! puis-je, avec une si cruelle certitude, puis-je, avec un doute si affreux, former les nœuds auxquels vous croyez que la bienséance vous condamne? Non, Lucie, un si odieux abus de mes bienfaits, seroit peut-être encore plus déshonorant pour moi, que ne l'auroit été la barbarie de vous les refuser: je vous aime! je vous adore! mais, encore une fois, je mourrois de honte & de douleur, si je pouvois penser assez bassement, pour vouloir ne vous pas tenir de vous-même. C'est me condamner, sans doute, à ne vous jamais posséder; mais.... Eh! Monsieur, interrompit-elle vivement, ne vous faites pas, de grace, de si cruelles idées. Je ne sens, je vous le jure, rien dans mon cœur qui les justifie. Pénétrée pour vous d'estime, de reconnoissance, d'amitié, de tendresse même, & je dirois de respect, si ce terme pouvoit ne vous

pas blesser dans ma bouche, il ne se peut pas que je vous refuse long-temps le sentiment que vous me demandez. Peut-être accoutumée à vous regarder comme un pere, n'ayant d'ailleurs jamais dû prévoir ce que l'amour vous inspire pour moi, devant même regarder comme un crime contre vous, de desirer seulement l'honneur dont vous voudriez aujourd'hui me combler, en ai-je trop éloigné mes idées ? Il ne me convient pas, dans la situation où nous nous trouvons tous deux, de vous parler sur votre choix ; je sens que ce que je vous dirois là dessus ne vous paroîtroit pas aussi désintéressé que pourtant il le seroit, & je dois ménager à cet égard, & vos idées & votre tendresse ; mais, ajouta-t-elle, voyant que Rutland ne l'écoutoit qu'avec une sorte de désespoir, calmez-vous, je vous en conjure. L'état dans lequel je vous vois, m'afflige si sensiblement, qu'il n'y a rien au monde que je desire avec plus d'ardeur, que de pouvoir conformer mes sentiments aux vôtres. Je vais y travailler de toute ma puissance ; peut-être serai-je assez heureuse pour que vous les fassiez naître dans mon cœur. Que j'aurai de plaisir à vous annoncer ce changement, continua-t-elle, en le regardant avec une tendresse extrême ! je l'attends de ma reconnoissance, & de mon extrême sensibilité pour vos bienfaits. Je vous rendrai le compte le plus fidele & le plus exact de ce qui se passera dans mon ame : vous jugerez

mieux que moi, du progrès que vous y ferez; & encore une fois, je vous dois trop pour ne pas faire tout ce qui me sera possible pour triompher d'un mouvement que rien ne justifie, & que je me reproche plus cruellement que vous ne pouvez encore me le reprocher vous-même. Cessez donc de vous affliger: votre douleur accable mon ame.

Le chevalier immobile, & presque hors de lui-même, écoutoit Lucie avec un étonnement inconcevable. Quelle candeur! quelle simplicité! quelle vérité brilloient dans ses yeux! Ah! lui dit-il, pénétré de tristesse, peut-on connoître si peu un sentiment que l'on inspire si bien! Vous croyez donc, Lucie, que pour avoir de l'amour, il ne faut que vouloir en prendre? Eh! comment! interrompit-elle, puis-je le croire, lorsque je n'en sens pas pour vous? si vous me demandiez une chose qui dépendît de moi, seriez-vous encore à l'obtenir? Ah! je ne le vois que trop! ce cruel sentiment ne dépend pas de la volonté! mais je veux tant de mal à mon cœur, de n'être pas susceptible de tout ce que sent le vôtre; je me trouve d'une si noire ingratitude de refuser quelque chose au bonheur d'un homme auquel je dois tout le mien; j'en suis si humiliée que je m'imagine qu'ayant pour vous, ma raison, ma reconnoissance, ma tendresse même, il n'est pas possible que vous ne triomphiez, avec le temps, d'une indifférence si mal-fondée, &

que je veux moi-même vous aider à vaincre. Promettez-moi seulement que tant qu'elle durera, vous n'exigerez pas que je lui fasse une violence dont je mourrois peut-être, ou qui du moins, en me rendant fort à plaindre, devroit vous rendre vous-même très-malheureux. Je vous le jure par tout ce qu'il y a de plus sacré pour un honnête homme, lui dit Rutland, en répandant quelques larmes; mais si vous connoissiez mon amour; si vous saviez de quel respect, de quelle délicatesse il est accompagné, vous trouveriez ce serment aussi inutile, que le seront, sans doute, les efforts que vous allez faire en faveur d'un infortuné, condamné à l'être toujours. Eh! pourquoi, lui dit Lucie avec une douceur extrême, vous prédire des malheurs dont je ne vous assure pas encore! Espérez mieux d'un cœur que vous avez vous-même formé à la vertu. La reconnoissance en est une, & vos bontés.... Ah! cruelle Lucie, interrompit-il, ne me parlez plus d'un sentiment si peu propre à faire naître ceux que je vous désire. Hélas! c'est elle peut-être qui s'oppose à mon bonheur. Ah! pourquoi vous ai-je connue avant l'instant où je vous ai aimée!

Rutland ajouta à ses plaintes mille raisons, qui toutes intéressoient Lucie, mais ne la touchoient pas autant qu'il l'auroit voulu, & qu'elle le desiroit elle-même. Peu de jours, depuis ce jour-là, se passerent sans qu'elle en entendît de semblables. Elle s'y prêtoit avec douceur,

douceur, consoloit Rutland d'une indifférence qui elle-même la désespéroit ; mais plus elle sondoit son cœur, plus elle lui en développoit les mouvements, moins il croyoit qu'il dût se flatter de lui voir un jour partager sa tendresse. Elle étoit toujours remplie de soins, d'attentions, d'égards tendres pour le chevalier ; mais elle étoit involontairement devenue avec lui timide & embarrassée. Il ne lui auroit pas fallu beaucoup de réflexions pour lui retrancher ses anciennes caresses ; mais elle en avoit besoin pour souffrir celles qu'il lui faisoit quelquefois ; & qui, les mêmes exactement, que celles qu'autrefois elle en avoit reçues avec tant de plaisir, lui causoient, depuis qu'elle ne pouvoit plus douter qu'elle ne les dût à l'amour, un chagrin dont toute sa raison avoit peine à triompher.

Que je suis malheureuse, se disoit-elle mille fois le jour, d'avoir inspiré au chevalier une tendresse si vive, & de ne pouvoir la rendre heureuse ! mais quel est ce sentiment qu'il exige de moi ; & comment se peut-il qu'il existe dans la nature, & qu'il ne me le communique pas ! Ah ! sans doute, je suis destinée à ne le connoître jamais, puisque je ne le trouve pas pour lui dans mon cœur ! mais pourquoi faut-il qu'il s'obstine à le desirer, lorsqu'il ne lui est pas nécessaire pour me faire consentir à recevoir sa main !

En conséquence de ces réflexions, elle conjuroit Rutland, lorsqu'elle le voyoit ac-

cablé de la douleur de n'être pas aimé d'elle comme il l'auroit voulu, de ne pas être plus long-temps victime de sa délicatesse ; mais cette démarche qu'elle accordoit à l'amitié, à la reconnoissance, à la compassion, lui coûtoit si cruellement ; & avec quelque soin qu'elle la dissimulât, la violence qu'elle se faisoit étoit si visible, que Rutland n'en étoit que plus affermi dans le dessein qu'il avoit formé, ou de lui plaire, ou de ne l'épouser jamais.

Si la situation de Lucie étoit triste, celle de Rutland ne le rendoit pas moins à plaindre, & même étoit mille fois plus violente que la sienne. Avoir toujours devant les yeux, & en sa disposition même, une femme que l'on adore, à laquelle on le dit sans cesse, qui vous écoute, vous répond même avec toute la douceur & toute la tendresse de l'amitié la plus vive, mais qui par cela même ne vous en fait que plus craindre, que vous ne pourrez jamais lui inspirer d'amour : telle étoit la position de Rutland ; & il en est peu d'aussi douloureuses.

Lucie qui commençoit à connoître son cœur, & qui tenoit exactement au chevalier, la parole qu'elle lui avoit donnée de l'instruire de tout ce qui s'y passeroit, l'en avertissoit avec cette cruelle franchise que l'on a involontairement, dans le cas où elle se trouvoit, pour ce qu'on n'aime pas ; & si Rutland y trouvoit toujours un desir extrême de pouvoir le rendre heureux, il y décou-

voit aussi l'impossibilité de lui faire jamais partager ses sentiments : mais par un malheur qui semble attaché au cœur humain, moins il avoit de sujets d'espérer, plus il sentoit croître son amour ; il s'y joignoit même alors, des mouvements de fureur, dont il avoit une peine extrême à se rendre le maître, & qu'il ne savoit pas toujours assez bien déguiser pour que Lucie, qui les saisissoit dans le fond de son ame, n'en fût pas quelquefois effrayée. Rutland l'étoit lui-même du trouble affreux dans lequel elle le plongeoit. Comme c'étoit inutilement qu'elle mettoit tout en usage pour parvenir à l'aimer, c'étoit avec aussi peu de fruit, qu'il se conseilloit de ne la revoir jamais. Eh ! quel est, en effet, l'amant assez heureux pour ne vouloir que des choses raisonnables, ou pour exécuter celles que sa raison lui prescrit !

Il y avoit déjà long-temps que Rutland étoit dans cette violente situation, lorsque se promenant seul une nuit avec Lucie, il se trouva dans un de ces moments de délire où tout cede à la passion, & disparoît devant elle. Il lui parloit de son amour : eh de quoi, en effet, lui auroit-il parlé ! Echauffé par le feu de ses propres expressions, attendri par la douceur avec laquelle Lucie qui, toute désespérée qu'elle étoit de l'amour du chevalier, lui répondoit : encouragé par le silence de la nuit, emporté par ses desirs, peut-être sans savoir bien lui même ce qu'il

vouloit, il l'entraîna ſous un berceau qui étoit au bout de ſon jardin, & dont l'obſcurité ſembloit faite pour favoriſer le crime que la violence de ſon amour, & l'égarement de ſa raiſon alloit lui faire commettre. Là, tranſporté, & ne prenant plus de conſeil que de ſes deſirs, il ſaiſit Lucie avec une fureur qu'elle n'avoit encore, ni crainte, ni éprouvée de ſa part, & ſans lui laiſſer le temps, ni de s'alarmer, ni de ſe défendre, il la couvrit de baiſers ſi ardents & ſi nouveaux pour elle, que ne pouvant, ni ne voulant même faire de cris que l'éloignement où ils étoient de la maiſon, auroient vraiſemblablement rendu inutiles, & qui, quand ils y ſeroient parvenus, auroient plus ſervi à manifeſter le crime de Rutland, qu'à le prévenir; elle ſe ſervit de toutes les forces que ſon trouble & ſa terreur lui laiſſoient, pour échapper de ſes bras, & tomber à ſes genoux. Dans cette ſuppliante poſture, elle le conjura d'une voix tremblante & preſque éteinte, de vouloir bien l'entendre. Songez, lui dit-elle, du ton le plus tendre & le plus preſſant, que c'eſt une fille que vous avez jugée digne d'être votre femme, que vous allez déshonorer. Songez que cette fille infortunée vous doit ſa vertu. Ne m'en avez-vous donc inſpiré que pour m'en faire perdre le fruit avec tant d'inhumanité. Ah! Monſieur, rappellez votre raiſon, vos propres principes, votre honneur enfin, qui ne m'intéreſſe pas moins que le

mien même; & si ces souvenirs ne vous suffisent pas, soyez du moins touché de la crainte de me perdre. Oui! je jure à vos pieds de ne point survivre à la honte dont vous voulez me couvrir: toutes vos précautions, tous vos soins, les réparations même que vous pourrez m'offrir, ne m'empêcheront pas, je vous le jure encore, de me donner la mort. Ah cruel! voulez-vous que ce soit à vous que je la doive; & ne m'avez-vous conservé la vie que pour me forcer à m'en priver moi-même!

Rutland, à qui rien n'étoit plus nouveau qu'un crime, & qui pendant le discours de Lucie avoit eu le temps de rentrer en lui-même, étonné, confus, désespéré de ce qui venoit de se passer, la releva doucement, & prenant la posture qu'il la contraignoit de quitter; c'est à moi, dit-il, c'est à moi, trop aimable Lucie, à expier par la mort, le crime affreux que j'ai voulu commettre. Monstre que je suis! & j'osois me croire de la vertu! j'osois vous en donner des leçons! & ce n'est qu'à la vôtre seule que je dois le bonheur de n'être pas dans cet instant, le plus scélérat des hommes! Fuyez, Lucie, fuyez un perfide si indigne de vous & de vos bontés........ mais non, interrompit-il, ne le fuyez-pas; soyez témoin de mes regrets, fiez-vous à mes remords, du soin de mon supplice. Mon respect qui, j'ose vous le promettre, ne se démentira plus, vous

prouvera mon repentir ; lui seul désormais vous parlera d'une malheureuse tendresse que mon égarement vient de vous rendre encore plus odieuse ; & s'il vous est impossible de douter que je vous adore, du moins ne sera-ce plus par des entreprises que je déteste, & qui m'avilissent tant à mes propres yeux, que je vous en rappellerai le souvenir. Mais, ajouta-t-il en se relevant, sortons d'un lieu que je ne pourrai jamais revoir sans la plus horrible confusion, & venez vous remettre, s'il se peut, de votre trouble, & de l'état affreux où je vous ai plongée.

Lucie avoit effectivement besoin de repos ; pâle, tremblante, à demi-morte ; enfin, elle eut de la peine à suivre le chevalier jusques à la maison. Aussi-tôt qu'elle fut rentrée dans son appartement, elle le pria d'une voix encore foible & éteinte, de permettre qu'elle se mît au lit. C'étoit lui ordonner de se retirer ; aussi le fit-il après s'être encore jeté à ses genoux, en la suppliant d'être tranquille, & d'ajouter une foi entiere à son repentir. Lucie ne put lui répondre que par un torrent de larmes ; pour en arrêter le cours, il se hâta de la quitter. Lorsqu'elle se fut assez calmée pour pouvoir se montrer, elle appella ses femmes pour la coucher ; mais, hélas ! qu'elle étoit éloignée de vouloir se livrer au sommeil ! à peine fut-elle seule, que prenant avec courage, le seul parti qu'elle crût convenir à sa vertu, sans que son inex-

périence lui permît d'en voir les conséquences & les dangers, elle se leva, choisit dans sa garde-robe l'habit le plus simple qu'elle y eût, fit un petit paquet du linge le plus uni qu'elle y put trouver, renferma dans une commode toutes les pierreries qu'elle avoit reçues de Rutland, & qui étoient en assez grand nombre, & y ajoutant une centaine de guinées qui lui restoient, elle ne s'en réserva que cinq, qu'elle crût pouvoir lui suffire, jusques à ce que la providence, à laquelle elle résolut de se confier, pourvût à ses besoins. Après cet arrangement, où l'instinct avoit beaucoup plus de part que la réflexion, tant elle étoit hors d'elle-même, elle se détermina à écrire à Rutland, de qui le souvenir lui causoit plus de douleur que de colere. Ah! quel sera son état, se disoit-elle, lorsqu'il m'aura perdue! quelle amertume, ma fuite va répandre sur ses jours! que deviendra-t-il! mais si je ne le fuis pas, que deviendrai-je moi-même! puis je compter sur une vertu que j'ai vue se démentir d'une façon si décidée! que lui serviront ses remords, qu'à éloigner peut-être l'occasion de me faire de nouvelles insultes. Ah! ne nous fions pas à ce que peut la vertu sur un cœur rempli de la passion la plus violente. Que m'importeroit que la sienne lui fit horreur du crime qu'il auroit commis, lorsque j'en serois la victime? Ses remords me rendroient-ils ce dont sa fureur m'auroit privée!

fuyons, n'exposons pas un des plus honnêtes hommes qu'il y ait au monde, à un repentir qui feroit le malheur de sa vie, & qui n'empêcheroit pas la honte de la mienne. La fuite est l'unique parti qui me reste, puisqu'une malheureuse, mais invincible répugnance ne me permet pas de consentir jamais à l'épouser.
Après s'être confirmée par toutes ces réflexions dans le parti qu'elle venoit de prendre, elle écrivit à Rutland, d'une main tremblante, la lettre qui suit.

## LETTRE.

« C'est, Monsieur, avec la plus vive dou-
» leur, que je vous dis peut-être le dernier
» adieu. Une destinée cruelle m'impose la
» dure, mais inévitable nécessité de quitter
» pour jamais mon pere, mon bienfaiteur,
» & mon ami. Je pars, sans savoir ce que
» je deviendrai, n'emportant presque avec
» moi, que le souvenir de tout ce que je
» vous dois, & une reconnoissance que rien
» n'effacera de mon cœur. Ah! généreux
» Rutland, pourquoi faut-il que l'amour ait
» pris sur votre vertu un empire qui a effrayé
» la mienne! je pars! & c'est pour vous
« quitter! c'est peut-être pour ne vous re-
» voir jamais que je me sépare de vous! je
» ne conçois pas, dans l'abattement où me
» met cette funeste résolution, comment
» j'ai la force de l'exécuter! ah! si j'avois pu

» me flatter, après ce qui vient de se passer » entre nous, que le repentir que vous m'avez » montré est sincere, qu'il m'auroit été » doux de passer le reste de ma vie avec un » homme auquel je dois tant, & de qui, » jusques ici, les bienfaits m'avoient si sen- » siblement flattée ! Pardonnez-le moi, je » vous en conjure; mais plus j'avois cru » devoir compter sur votre vertu, plus l'éga- » rement où je viens de vous voir, m'alarme » pour l'avenir. Vous-même, auriez-vous » cru que l'amour eût dû vous emporter si » loin; & pouvez-vous être bien sûr de ne » vous pas faire illusion, lorsque vous vous » flattez que ce sera la derniere fois qu'il » triomphera de votre vertu & de votre rai- » son! encore une fois, pardonnez-moi de » ne pas oser l'espérer; daignez ne pas haïr » une infortunée, qui le sera toujours plus » par le malheur qu'elle vous cause, qu'elle » ne peut l'être jamais par tous ceux qu'elle » peut éprouver; souvenez-vous de moi, » sans amour & sans aversion. J'ai fait, je » vous le jure encore, tout ce qui m'a été » possible pour partager vos sentiments; » n'imputez donc ni à l'ingratitude, ni à la » foiblesse de mon amitié pour vous, un » mouvement dont rien ne pouvoit triom- » pher sans doute, puisque tous mes efforts » ne l'ont pas détruit. Vous trouverez dans » ma commode des choses qui, en vous » quittant, m'ont paru ne devoir plus m'ap-

» partenir. Adieu, mon cher Rutland, si » en vous perçant le cœur, il peut m'être » encore permis de vous donner ce nom; » adieu, souvenez-vous de l'infortunée » Lucie, & soyez sûr que la mémoire de » ce qu'elle vous doit, la suivra jusques » dans le tombeau. »

Après avoir cacheté cette lettre dans laquelle Lucie renferma la clef de la commode, où elle avoit laissé ses diamants, elle se chargea du petit paquet de linge qu'elle avoit cru devoir emporter; & munie de la clef d'une petite porte du jardin, qui répondoit dans le parc de Saint-James; elle descendit le plus doucement qu'elle put: mais il lui fut impossible de passer auprès de la porte du chevalier, sans ressentir une si vive émotion, qu'elle fut forcée de s'y appuyer, pour reprendre ses forces. Enfin, rappellant son courage, elle gagna le jardin, ensuite le parc; & choisissant une route au hasard, elle se trouva dans des rues qui, comme toutes celles de Londres, lui étoient absolument inconnues; mais cette ignorance ne diminua rien de la précipitation de sa marche; & comme elle croyoit qu'elle ne seroit en sûreté que quand elle seroit fort éloignée de la maison qu'elle quittoit, elle arriva au bout de deux heures, d'une course assez rapide, dans la cité. Là excédée de fatigue, & sentant que ses jambes se déroboient sous elle, elle

entra dans la boutique d'une fameuse lingere, où elle eut à peine demandé la permission de se reposer, qu'épuisée de lassitude & de besoin, elle perdit connoissance. La marchande occupée à quelque marché intéressant pour elle, avoit fait peu d'attention à l'entrée de Lucie, & ne s'apperçut même pas qu'elle étoit évanouie; mais une femme qui se trouvoit dans la même boutique, que la figure noble de Lucie avoit frappée, & que son accident effraya, courut à elle, un flacon de sel à la main; mais le lui ayant assez inutilement fait respirer, & jugeant à son pouls, que l'inanition causoit en partie cet accident, elle demanda quelque eau cordiale. A peine en eut-elle fait avaler à Lucie, qu'elle reprit ses esprits. Le premier usage qu'en fit cette infortunée, fut de rendre grace à cette charitable femme. Vous êtes si aimable, ma chere enfant, lui dit cette bonne femme avec amitié, qu'il est tout simple que vous intéressiez les personnes mêmes qui vous connoissent le moins; mais, où allez-vous donc seule, & de si bonne heure? tout en vous me dit que vous n'êtes pas faite pour l'abandon où je vous vois. Ah! ma chere enfant, continua-t-elle, en voyant que Lucie avoit peine à retenir ses larmes, je ne veux pas vous affliger; je ne veux que vous secourir. C'est l'intérêt que vous m'inspirez, & non une curiosité qui, faute de connoître mon motif, vous

eſt ſans doute à charge, qui a dicté les questions, peut-être imprudentes, que je vous ai faites. Je ſuis ſi touchée de vos bontés, Madame, lui répondit Lucie, & elles me donnent tant de confiance en vous, que s'il n'y avoit que nous ici, je croirois y être conduite par la providence, pour vous demander conſeil. Qu'à cela ne tienne, lui dit cette bonne femme, je loge à deux pas d'ici, venez-y avec moi : auſſi-bien, voilà l'heure de déjeûner, nous prendrons du thé enſemble ; & nous nous parlerons ſans témoins.

A ces paroles, elle donna le bras à Lucie, qui avoit véritablement beſoin de ce ſecours, la fit entrer dans une aſſez belle maiſon, qui étoit à deux pas de celle qu'elles quittoient ; & la conduiſit dans un petit appartement ſimplement meublé, mais d'une propreté extrême. Commençons, ma chere fille, lui elle, par déjeûner. L'inanition augmente le découragement ; & je me trompe fort, ou vous n'avez pas beſoin d'ajouter au vôtre. Il eſt vrai, répondit Lucie, que ma ſituation actuelle eſt fort embarraſſante. Elle vous le paroîtra peut-être moins, repartit madame Pikring, lorſque j'en ſerai inſtruite. Mais, mangez, je vous en conjure ; à l'état auquel votre courſe vous a réduite, il m'eſt aiſé de juger que vous n'êtes pas accoutumée à en faire de pareilles. Il eſt vrai, répondit Lucie en ſoupirant, que j'ai été élevée d'une façon

peu conforme à l'état auquel la providence semble me destiner. Ce qui vous paroît aujourd'hui un de vos malheurs, répondit madame Pikring, sera vraisemblablement un jour, & de ce moment même, votre plus grande ressource. L'éducation est un bien précieux, qui tient lieu de beaucoup d'autres, & dont aucun ne dédommage. Si vous avez été élevée en fille de qualité, on vous en aura sans doute inspiré les principes & les sentiments; on vous en aura donné les talents, les agréments même, & voilà ce qu'à un certain âge, la fortune la plus brillante ne sauroit faire acquérir; cessez donc de gémir d'un bonheur digne d'être envié, & racontez-moi vos véritables infortunes.

Le récit, repartit Lucie, en sera court & douloureux. Alors elle conta à madame Pikring, qu'elle ne connoissoit pas ses parents, & s'étendit sur les soins que le chevalier avoit pris d'elle & de son frere, jusqu'à ce jour-là. Je jouissois dans la paix la plus profonde, continua-t-elle, de devoir mon existence, ma vertu, mes talents, au plus noble & au plus vertueux mortel qui respirât; lorsque malheureusement pour moi, l'amitié dont il m'honoroit est devenue une passion violente. Je lui rends justice. Ce n'a d'abord été que par des voies conformes à son caractere, qu'il a attaqué mon cœur, & qu'il a tâché de le plier à ses sentiments: mais notre malheur commun ayant voulu que tous ses efforts

aient été inutiles, cet homme si respectable s'est enfin laissé emporter par sa passion, jusques au point d'attenter à ma vertu. Oui, ma chere madame Pikring, (& quel ne devoit pas être son égarement pour s'être si peu respecté ?) il a voulu me faire violence. Il est vrai qu'il s'est repenti d'un si infame projet, avec une promptitude qui prouve bien combien peu il étoit fait pour son cœur ; mais quelques reproches qu'il s'en soit faits, quelques promesses qu'il m'ait faites pour l'avenir, il m'a semblé que moins j'avois dû craindre de sa part une pareille foiblesse, plus, l'en trouvant une fois capable, il étoit dangereux pour moi de rester auprès de lui : car, il faut, pour en être venu à une extrêmité si contraire à ses principes, que ce sentiment qu'il appelle amour, soit un sentiment bien pernicieux, & qui dérange cruellement la tête. Cette réflexion m'a déterminée à le fuir, pour n'être pas exposée à quelque nouvelle insulte de sa part. Ah ! Madame, je frémis encore, quand je songe à l'état dans lequel je l'ai vu hier au soir ; il trembloit autant que moi-même ; sa respiration étoit précipitée & interrompue ; & ses regards, autant que l'obscurité de la nuit a pu me permettre de le remarquer, étoient remplis d'un feu & d'une ardeur inquiete, dont le souvenir seul me pénetre de terreur. N'ai-je pas fait sagement de sortir de chez lui à la pointe du jour ? car c'étoit de chez lui que

je venois, lorſque j'ai eu le bonheur de vous rencontrer. Voilà mon hiſtoire : je ne vous cache que le nom de mon bienfaiteur, qu'il vous eſt inutile de ſavoir, & qui ne doit point ſortir de ma bouche, dans une occaſion où il ne peut pas être accompagné d'un éloge. C'eſt, j'en ſuis ſûre, la premiere fois de ſa vie qu'il a pu mériter d'être blâmé ; il eſt naturellement le meilleur, & les plus vertueux des hommes, & tant que je reſpirerai, je conſerverai pour lui la plus tendre reconnoiſſance. Ah ! s'écria madame Pikring, en embraſſant vivement Lucie, quelle innocence ! que de candeur & de bon naturel ! le ciel, n'en doutez pas, vous récompenſera de tant de vertu : prenez courage, ma chere fille, nous verrons à vous placer auprès de quelque dame de qualité : c'eſt, je crois, ce qui peut vous convenir le mieux. En attendant, vous reſterez avec moi, qui malgré la médiocrité de ma fortune, vous garderois volontiers toujours, ſi ma profeſſion étoit compatible avec le deſir que j'en ai ; mais, vous êtes jeune, charmante, & vous ſeriez trop expoſée ici, où je reçois tous les jours des étrangers, parce que je loue des appartements meublés. Cependant, avec la précaution de vous tenir renfermée dans le mien, vous éviterez les yeux & les propos des jeunes gens qui habitent cette maiſon ; & nous aurons le temps de vous chercher ce qu'il vous faut. Que j'ai de graces à vous

rendre, lui dit la reconnoiſſante Lucie ! la providence me protege aſſurément, puiſqu'elle a permis que j'euſſe le bonheur de vous rencontrer : mais il n'eſt pas juſte que je vous ſois à charge ; voilà, ajouta-t-elle, en les lui préſentant, cinq guinées que j'ai réſervées pour mes preſſants beſoins, ſur une centaine que j'ai cru devoir, en le quittant, reſtituer à mon généreux protecteur. Daignez les accepter, je vous en conjure. Oui, lui dit madame Pikring, avec un air d'admiration ; oui, je les prends, & les emploierai cette après-dînée même, à vous acheter tout ce qui peut vous être néceſſaire ; car, continua-t-elle en ſouriant, votre paquet me paroît contenir fort peu de choſe. Je n'ai, répondit Lucie, emporté, comme vous pouvez bien le penſer, que ce dont j'avois abſolument beſoin : je me ſerois reproché le ſuperflu comme un vol honteux, que je ne me ſerois jamais pardonné. Que vous êtes heureuſement née, ma chere fille, s'écria madame Pikring ; je ne puis, en vous entendant, admirer aſſez à quel point la vertu ſeule vous a bien conduite, & de combien ſa lumiere eſt plus ſûre, que toutes celles que nous pouvons tenir de l'âge & de l'expérience !

Après cette converſation, qui avoit un peu alongé le déjeûner, la bonne femme laiſſa Lucie maîtreſſe de ſon appartement, & alla vaquer à ſes affaires, juſques au dîner

qui, comme elle, fut ſimple & fort bon. A peine fut-il fini, qu'elle ſortit pour faire les emplettes qu'elle croyoit néceſſaires à Lucie : elle lui dit en rentrant, qu'après avoir réfléchi ſur le projet qu'elle avoit formé de la placer auprès de quelque dame, il lui avoit paru néceſſaire de la mettre pour quelque temps chez une lingere, où elle apprendroit bien des choſes, que ſon nouvel état pourroit lui rendre néceſſaires. Lucie ayant applaudi à cette nouvelle idée, madame Pikring lui dit qu'elle en connoiſſoit une qui paſſoit pour une très-honnête perſonne, & chez laquelle elle ſeroit très-bien ; que ces courſes l'ayant menée dans ſon quartier, elle la lui avoit propoſée, & que madame Yielding avoit accepté ſon offre avec plaiſir. Ainſi, ma chere Lucie, continua-t-elle, ſi la propoſition vous agrée, je vous y menerai lorſque vous vous ſerez repoſée ici quelques jours ; car je ne veux pas que vous me quittiez de la ſemaine. Lucie inſiſta pour ne la pas incommoder ſi long-temps : ah ! de grace, interrompit madame Pikring, quittez ce ton de cérémonie, qui n'eſt fait que pour m'affliger. C'eſt de bon cœur que je vous offre les ſecours qui peuvent dépendre de moi ; & ſi vous croyez que ma bonne volonté mérite quelque reconnoiſſance, prouvez-moi la vôtre, en vivant avec moi ſans façon, & avec autant de confiance, que je ſens d'amitié pour vous. Lucie touchée de

tant de franchise, ne voulut pas insister davantage sur la crainte de lui être à charge ; & resta, en effet, chez elle jusques au lundi suivant, qu'elle la mena à regret chez madame Yielding, à laquelle elle la recommanda, comme elle auroit fait de sa propre fille ; & ne la quitta que les larmes aux yeux, après lui avoir promis de la venir voir le plus souvent qu'elle pourroit.

A peine fut-elle sortie, que la Yielding présenta de l'ouvrage à Lucie, qui s'acquitta assez bien de ce qu'elle lui avoit donné à faire, pour s'en attirer mille éloges. Quinze jours s'étoient passés tranquillement, lorsqu'un après-midi, un équipage leste & brillant, d'où il sortit impétueusement un jeune homme, encore plus brillant que son carrosse, arrêta à la porte de la Yielding. Que le diable, dit-il, en entrant, d'un air brusque & insolent, avec noblesse, emporte la cité, ou la rapproche de la cour ! Je crois, parbleu ! qu'elle s'en éloigne tous les jours ; il faudroit des relais pour y venir ; je ne sais ce que mes chevaux pensent de cette course-là, mais pour moi, qui n'ai pas l'honneur de me porter aussi-bien qu'eux, j'en suis excédé. Tu ne veux donc pas quitter ce vilain quartier, Fanny ? La Yielding alloit répondre, avec le plus grand respect, à de si sublimes impertinences, lorsque le jeune fat appercevant Lucie : oh ! oh ! ajouta-t-il, on y trouve de ces minois-là, dans la cité !

qu'elle s'éloigne à présent, qu'elle reste où elle est, c'est, je te jure, ce qui me devient bien indifférent : eh ! d'où diable sort donc cette maniere de divinité, que je ne te l'ai pas encore vue ? Dieu me damne, mais completement, si ce n'est la plus jolie créature qu'il y ait dans Londres ! & tu crois que nous te la laisserons long-temps ! non, ma belle enfant, ajouta-t-il tout de suite, en s'adressant à Lucie, & en s'asseyant auprès d'elle, ce n'est pas pour orner une vile boutique, mais le plus beau des palais, que vous êtes faite. Je le suis, Mylord, répondit modestement Lucie, pour la place que j'occupe, & je n'en ambitionne point d'autre. Oh ! par exemple, c'est ce que nous verrons, dit-il, en voulant lui baiser la main. Quoi ! vous me retirez votre main ! eh, bon Dieu ! que la vertu est farouche dans la cité ! si vous saviez combien nous en avons apprivoisé en notre vie, vous nous en montreriez une plus humaine ; croyez-moi donc, mon petit ange, nous sommes à la cour une douzaine de pairs auxquels rien ne résiste. Il est vrai, au reste, que quand les temps nous le permettent, nous faisons tous les ans un voyage en France. Diable ! nous n'avons garde de laisser appésantir nos graces, par l'air grossier de Londres. Ils sont fort plaisants, ce me semble, les François, répliqua Lucie, & bien dignes de la réputation qu'ils ont de l'être, si c'est chez eux que vous avez

pris vos tons & vos manieres. Mais, parle donc, Fanny ! dit le lord à la Yielding, je la crois *persiffleuse*. C'est que cela seroit délicieux, au moins ! mais c'est que je l'aime à la folie, le *persifflage !* personne à la cour ne le manie comme moi ! & nous ferions tous deux, si elle a ce talent, comme je le suppose, des conversations charmantes, & des soupers, comme j'ose dire, que l'on en fait peu dans Londres.

La Yielding qui jugeoit de l'embarras de Lucie par sa rougeur, & qui craignoit qu'en laissant continuer au lord un entretien si scandaleux, elle ne donnât lieu à Lucie de la soupçonner d'avoir pour lui d'assez peu honnêtes complaisances, l'interrompit assez froidement, pour lui demander s'il y avoit quelque chose pour son service. Je croyois quand je suis venu, répondit-il, en avoir mille à te commander. J'avois dans la tête les plus belles dentelles du monde ; mais avec la déité que tu t'avises de placer dans ton comptoir, comment diable veux-tu qu'on se souvienne de quelque chose ? que veux-tu que je te dise ? je reviendrai ; & tu voudras bien m'en croire, peut-être, sans que j'en jure. Adieu, ma reine, ajouta-t-il, en s'adressant à Lucie, vous faites la dédaigneuse ; mais je veux être le pair d'Angleterre le plus déshonoré, si nous ne faisons pas ensemble une plus ample connoissance.

En achevant ces intéressantes paroles, il remonta dans son carrosse; & ses chevaux aussi étourdis que lui, l'emporterent de toute la vîtesse de leurs jambes. Qui est cet homme-là, demanda Lucie à la Yielding, avec étonnement? je n'aurois jamais cru, si je ne l'avois pas vu, qu'il y eût des êtres aussi souverainement ridicules. Qu'appellez-vous ridicule, Mademoiselle, répliqua la Yielding? savez-vous bien que celui à qui vous donnez si indiscrettement cette épithete, est un des plus nobles lords d'Angleterre, & une de mes meilleures pratiques? savez-vous bien qu'il achete sans cesse, ne marchande jamais, & paie toujours comptant? Je comprends bien, répondit Lucie, que cela fait de grandes vertus à l'usage de votre boutique; mais je n'en crois pas moins qu'on peut les posséder, & par delà, & être encore fort impertinent. Oh sans doute! repartit la Yielding, est-ce parce qu'il vous a trouvé jolie, & qu'il vous l'a dit à sa maniere: il est vrai; mais enfin, si elle étoit si mauvaise, tourneroit-il, comme il fait, la tête aux plus jolies femmes de la cour? Ah! s'écria Lucie, qu'il faut qu'une femme l'ait mauvaise, pour se la laisser tourner par de pareils propos, & des façons si offensantes! Ne vous a-t-il pas dit, reprit la marchande, qu'il va en France tous les ans? Ces façons que vous blâmez, sont celles de ce pays-là, & plaisent fort en celui-ci? eh puis, croyez-vous qu'avec de petites

bourgeoises comme nous, un seigneur de cette importance agisse comme avec une duchesse? Ce sont ses affaires, répondit Lucie; mais comme toute bourgeoise que je suis, le ton qu'il a pris avec moi, ne me convient pas, je vous prierai de trouver bon que je travaille dans ma chambre, afin de n'y plus être exposée. Oh! pour cela non, Mademoiselle, dit la Yielding, d'un air fâché; quand on est jolie, il faut s'accoutumer à se l'entendre dire. Plus on essuie de ces propos-là, moins ils font d'impression; & je le sais assez par moi-même, pour ne les pas craindre pour vous.

Lucie, que cette conversation ennuyoit, pour la faire cesser, prit la gazette qui étoit sur le comptoir, & ne fut pas d'une médiocre surprise, d'y trouver cet article.

« Si une jeune personne, qui s'est sauvée » de chez des gens qui l'ont élevée, & auxquels elle est chere, veut y revenir, on » l'assure qu'elle ne sera plus exposée aux » accidents qui l'ont déterminée à la fuite, » & qu'elle n'aura jamais lieu de se repentir » de son retour, dans une maison que son » absence désespere ».

Cette lecture avoit plongé Lucie dans une rêverie si profonde, que ce fut en vain que la Yielding, qui croyoit dire sur l'usage qu'on doit faire de la vertu, de fort belles choses, chercha à s'attirer plus long-temps son attention. Plus elle réfléchissoit sur ce qu'elle ve-

noit de lire, moins elle pouvoit se persuader que cet article n'eût été inséré dans la gazette, par l'infortuné Rutland. Cette nouvelle preuve de bonté de sa part, réveilla vivement dans l'ame de Lucie, sa tendresse, sa reconnoissance, & même la douleur qu'elle avoit eue de le quitter. Cependant il ne lui fut pas possible, en se rendant compte de ce qu'elle avoit fait, de se persuader qu'elle eût eu tort de s'alarmer, & qu'elle eût pu, avec raison, compter sur le repentir du chevalier. Il falloit que dès-lors elle eût mauvaise opinion de la vertu des hommes, & qu'elle ne crût pas qu'elle dût remporter la victoire, lorsqu'elle trouvoit à combattre une passion violente. Quoi qu'il en soit, toute mécontente qu'elle commençoit à être de son état, les nouvelles assurances que le chevalier lui donnoit, de la respecter toujours, ne diminuerent rien de ses terreurs, & ne changerent rien à la résolution qu'elle avoit prise de ne pas retourner chez lui. Elle lui étoit cependant trop tendrement attachée, pour qu'elle s'y conformât, sans éprouver une vive douleur. L'espece de combat qu'elle se livra, & les réflexions qu'elle fit sur son état passé, & sur sa situation présente, la tinrent éveillée toute la nuit; & la Yielding fut surprise le matin de l'abattement où elle la trouva. Lucie cependant n'en étoit que plus belle. Cette insomnie avoit mis dans ses yeux, cette langueur touchante, qui répand dans l'ame un sentiment moins vif,

car ſa vanité qui lui en faiſoit mériter tant, ne lui permettoit pas de croire qu'il en inſpirât. Vous répondez ſinguliérement à mylord, lui dit la Yielding; on peut être déſintéreſſée, mais il me ſemble que cela ne diſpenſe pas d'être polie: mylord eſt ſi reſpectable.... Qu'il agiſſe donc de façon à ſe faire reſpecter, interrompit vivement Lucie, qu'il reſpecte lui-même la vertu, ou que du moins il la laiſſe tranquille.

A ces mots, elle ſe leva bruſquement, & jetant ſur mylord Cheſter, qui vouloit la retenir, un regard d'indignation qui l'atterra, tout inſolent qu'il étoit, elle ſe retira dans une chambre à côté, dont elle ferma la porte ſur elle. La Yielding, outrée qu'on eût oſé traiter ainſi un homme de cette importance, lui en commençoit des excuſes, lorſque le lord l'interrompant par un éclat de rire forcé: voilà, dit-il, un petit dragon de vertu que j'aurai bien du plaiſir à dompter: mais où diable l'as-tu pris? car, ajouta-t-il, en regardant les filles de la Yielding, ſans offenſer ces dames, & même ta boutique, je crois que tu te ſouviens qu'elles ne ſont ici ni ſi réſervées, ni ſi cheres. Bon jour la Yielding, nous nous reverrons, & dans peu. Ah, parbleu! madame Lucie, vous avez, à ce que je vois, envie de me mener loin; mais vous ferez plus de la moitié du chemin, ou je ſuis bien trompé. Vous ne jouez pas mal votre rôle; mais graces à Dieu, nous ſavons

le nôtre ; & je vous mettrai à portée d'en dire des nouvelles. A propos ; & n'est-ce pas toi qui la conseilles ? Ah, sur mon ame ! Mylord.... Oh ! interrompit-il, je prise, à ce que je crois, ton ame ce qu'elle vaut ; mais c'est que si cela étoit, & que tu fusses d'intelligence avec la Lucie, seulement par hasard, tu m'entends bien ! tu me connois ! je te respecte fort ! mais parbleu ! tu ne m'aurois pas fait impunément cette galanterie. Fais tes réflexions sur ce que j'ai l'honneur de te dire ; & dans tous les cas, compte sur ma reconnoissance. Adieu. Mais, Mylord, lui dit-elle, que voulez-vous que je fasse de cette garniture ! Gardes-la à Lucie, lui cria-t-il, en remontant dans son carrosse, je te réponds qu'elle te la redemandera avant qu'il soit peu. La Yielding, qui n'avoit pas si bonne opinion de cette affaire que le lord, secoua la tête, & ne répondit rien. Lorsque Lucie fut assurée du départ du lord Chester, elle rentra, & sans donner le temps à la lingere de lui parler, elle lui demanda permission de travailler dans une chambre à part, ou de se retirer. A l'air décidé dont elle fit cette proposition, la Yielding, qui avoit quelqu'envie d'obliger le lord, & qui ne vouloit pas cabrer Lucie, lui répondit obligeamment qu'elle feroit tout ce qui lui plairoit ; mais elle ne put se dispenser d'ajouter que son procédé avec un seigneur, tel que le lord Chester, lui paroissoit souverainement ridicule. Lucie

qui commençoit à se défier des mœurs de madame Yielding, & qui attendoit avec impatience la bonne madame Pikring, pour lui confier ses peines, & l'engager à la retirer d'une maison qu'elle regardoit comme dangereuse; Lucie, dis-je, ne répondit rien à une remontrance si déplacée, & profita de la permission qu'on venoit de lui accorder.

Elle fut donc tranquille jusques au lendemain, que mylord Chester arriva, avec l'air de ne pas douter que cette troisieme visite ne dût être le terme de ses soins, & tout au moins, le commencement de son triomphe. S'il avoit confié à la Yielding ses espérances, elle les auroit assurément modérées. Cette femme n'avoit vu dans le cœur de Lucie, qu'une extrême aversion pour lui; & s'il se pouvoit, un mépris encore plus grand; & si le premier de ces mouvements peut s'effacer quelquefois, l'autre qui est ordinairement fondé, ne prend, par le temps & par la réflexion, que de nouvelles forces. La marchande trouvoit encore dans l'ame de Lucie un désintéressement qui achevoit de l'effrayer pour la réussite des projets du lord; & qui lui plaisoit d'autant moins, que si elle avoit pu la déterminer à s'y prêter, elle ne doutoit pas qu'il ne l'eût très-libéralement récompensée de ses soins.

Où est donc, s'écria-t-il en entrant, cet aimable petit monstre de vertu, que je ne le vois pas ici? qu'est devenu la plus agréable &

la plus fiere de toutes les Lucies du monde ? Fanny, ajouta-t-il, en regardant la marchande avec colere, tu sais bien que tu dois m'en répondre. Moi ! Mylord, répondit la Yielding, cette fille est-elle à moi, pour que j'en dispose ? Je n'entre point dans toutes ces discussions, répliqua-t-il ; c'est ici que je l'ai trouvée, qu'elle m'a plû, que je la viens chercher, & qu'il faut que je la retrouve. Ecoute ; je ne suis fait pour être ta dupe, que quand j'achete. Il y a ici de la conjuration : vous croyez, en me la faisant chercher, elle, en se cachant, que je paierai plus cher. Tu te trompes, mon cœur, j'ai fixé le prix que j'y veux mettre ; & n'en donnerai pas un shilling de plus. Oh parbleu ! si depuis que j'existe, j'avois donné dans ces paneaux-là, je serois ruiné, il y a long-temps. Allons, où est-elle, dis-le-moi amicalement, & ne me force pas à déshonorer une boutique pour laquelle j'ai eu jusques ici tant d'égards. Mais, Mylord, repartit-elle, supposez un instant que Lucie n'est plus ici, & que j'ignore où elle est : cela ne se pourroit-il pas dans le fond ? Rien n'est, repartit-il, ni plus vraisemblable, ni pourtant moins vrai. Tu es fort éloquente, sans doute, mais tu le serois plus que toute la cité ensemble, que tu ne me persuaderois pas. Finissons, ajouta-t-il, en parlant plus bas, mon indignation, ou cent guinées, & Lucie. Voilà bien du tourment, reprit-elle, pour une petite personne qui....

Oui, interrompit-il, qui ne te vaut pas : mais tu me permettras de n'en pas juger comme toi. En un mot, j'en ai la fantaisie ; & le diable l'eût-il cachée dans les entrailles de la terre, je la trouverai, je t'en donne ma parole. Eh bien ! est-ce marché conclu entre nous ? voilà les cent guinées.... Mylord est si noble, repartit-elle, que... Que tu me diras où est Lucie, sans doute, j'aime mieux la voir, que d'essuyer tes éloges, tous élégants que je prévois qu'ils seront. Eh bien ! puisque vous voulez absolument le savoir, elle est là-dedans, lui dit-elle, en lui montrant la chambre où Lucie s'étoit retirée. Ce n'est pas pour te déplaire, lui dit le lord, en lui donnant les cent guinées ; mais pour une femme d'esprit, tu donnes tes secrets à bon marché.

En achevant ces paroles, il vola où étoit Lucie, & entrant fort doucement dans sa chambre, il la vit qui rêvoit profondément. Suis-je, lui dit-il, d'un air un peu plus tendre que la veille, mais dans lequel il entroit pourtant plus de fatuité que de sentiment ; suis-je, ma divine Lucie, le fortuné mortel qui vous occupe ? réfléchissez-vous à la barbarie qu'il y a à fuir un homme qui vous adore, & qui ne veut que vous rendre heureuse ? Croyez-moi, mon petit ange, ajouta-t-il, en profitant de la surprise de Lucie, quittez un séjour si peu digne de vous, & venez prendre possession du palais que je vous ai

préparé, & où avec mille guinées de rente, je ne vous laisserai ni bijoux, ni parure, ni plaisirs à desirer. Portez, lui répondit Lucie, en se levant d'un air fier & irrité, vos présents & votre personne à des femmes assez méprisables, pour estimer l'une, & pour recevoir les autres. Mais, ma petite reine, reprit le lord, je vous prie de vouloir bien considérer qu'il y a déjà trois grands jours que j'ai l'honneur de vous ádorer, & que vous me faites celui de me traiter avec une cruauté, que j'ose dire que je n'ai éprouvée nulle part: Et que vous éprouveriez par-tout, ajouta Lucie, si tout le monde vous rendoit autant de justice que moi. Pour de la dignité, passe, repartit-il, cela décore une affaire; mais pour des injures, belle Lucie, m'en dire, & croire au surplus, continua-t-il, en la retenant, que je vous laisserai sortir d'ici, sans m'avoir fait une satisfaction convenable, c'est en vérité ce qui ne doit pas être, & que je ne souffrirai jamais. Encore une fois, mille guinées, & ma personne.... Lâche, s'écria Lucie, si tu es trop corrompu pour connoître ou respecter la vertu, apprends que quand j'en pourrois manquer, le mépris m'en tiendroit lieu avec toi.

Mylord Chester déjà irrité de la fierté de Lucie, le fut au dernier point de la façon dont elle venoit de le traiter; & croyant ne devoir pas ménager plus long-temps, une fille qu'il trouvoit chez la Yielding, & à la

vertu de laquelle il croyoit, en conséquence, assez légérement, il la prit entre ses bras. Il étoit déterminé, ou à se venger d'elle, ou à la décider par des caresses, qui ne pouvoient être en cette occasion, que les plus cruelles insultes; mais la vigoureuse résistance de Lucie, & les cris perçants qu'elle poussa, ne lui laisserent pas long-temps l'espérance de la vaincre. D'ailleurs la Yielding, qui ne vouloit point non plus passer pour ce qu'elle étoit dans le fond, craignant que les cris de Lucie n'excitassent une rumeur qui n'auroit pas été à son avantage, malgré la vive reconnoissance qu'elle conservoit pour le lord, courut au secours de cette infortunée, & le força d'abandonner son infame projet. Elle étoit occupée à gronder Lucie, sur ce qu'elle faisoit pour un rien, l'éclat du monde le plus scandaleux; & Lucie qui commençoit à la connoître, lui répondoit avec le dernier mépris, lorsque la bonne Pikring, qu'un procès avoit beaucoup occupée depuis quelques jours, & qui, par cette raison, n'étoit pas venue voir Lucie à son ordinaire, entra dans la chambre. La Yielding fut confondue de sa présence; pour Lucie, elle la salua par un cri de joie; c'est le ciel, lui dit-elle, en l'embrassant tendrement, qui vous envoie à mon secours, ma chere madame Pikring. Eh, bon Dieu! que vous est-il donc arrivé, ma fille, lui demanda celle-ci? Des choses affreuses! inouies! dit alors le lord; on lui

dit qu'elle eſt jolie, on veut le lui prouver avec décence, pourtant; car c'eſt, à mon avis à moi, qu'il en faut par-tout; & elle crie, comme vous l'avez entendu, peut-être. Oh! pour cela, dit la Yielding, mademoiſelle eſt fort ſage, mais ſi *bégueule*, que ſi mylord m'en avoit voulu croire, il n'auroit pas daigné l'honorer d'un regard. Ah! madame Yielding, dit la bonne Pikring, en ſecouant la tête, je crains bien de m'être trompée dans la bonne opinion que j'avois de vous. Cela pourroit bien être, reprit Lucie; ſortons dès l'inſtant & de cette odieuſe maiſon, je vous le demande en grace. Allons, ma chere enfant, répondit la bonne Pikring, vous êtes trop raiſonnable pour n'avoir pas de bonnes raiſons pour le deſirer. Ah! cela n'eſt pas douteux, interrompit le lord, d'un air ironique & piqué; que le diable me confonde, ſi cette petite innocente ne veut tirer de moi le double ſervice de faire briller ſa vertu, & de nourrir ſa vanité! Non, Mylord, lui répondit Lucie, en lui faiſant, d'un air dédaigneux, une profonde révérence, vous ne pouvez jamais ni flatter l'une, ni éprouver l'autre. Après cet adieu, elle monta dans le carroſſe qui avoit amené madame Pikring. Il étoit déjà nuit lorſqu'elles arriverent chez elle.

Lucie étoit ſi fatiguée de l'agitation que lui avoit cauſé le lord Cheſter, qu'elle pria ſon hôteſſe de trouver bon qu'elle remît au lendemain, le récit de ſon aventure. La nuit

tranquille qu'elle passa, & la joie qu'elle sentoit de se croire éloignée & garantie des poursuites de son persécuteur, lui rendirent sa gaieté ordinaire. Elle satisfit après dîner la curiosité de madame Pikring, qui, indignée de la conduite de la Yielding, jura de ne voir de sa vie, une créature si méprisable. En vérité, continua Lucie, quelque chose que l'orgueil de ce lord lui fasse penser de ma vanité, elle est bien plus humiliée de sa conquête, qu'elle n'en est satisfaite. Si tous les hommes de la cour ressemblent à celui-là, la vertu des femmes y doit être bien en sûreté. J'ai entendu parler de lui, répondit la bonne Pikring; & tel que vous le trouvez, & qu'il est, vous ne sauriez imaginer combien il y tourne de têtes. Il faut sûrement, répliqua Lucie, ou que les têtes n'en soient pas fortes, ou que l'on soit convenu d'y prendre les ridicules pour des graces. Si vous aviez vu, ma chere madame Pikring, avec quelle insolence, en me disant qu'il vouloit me plaire, il me traitoit! quel mépris éclatoit dans ses propos, même les plus galants! combien il croyoit me faire de grace & d'honneur, en daignant s'occuper à me déshonorer! Non, vous ne comprendriez pas qu'il eût le desir de me plaire, avec un si grand soin de m'insulter.

Comme elle achevoit ces paroles, un carrosse qu'elle entendit arriver au galop, & qui arrêta à la porte, la fit changer de couleur.

Elle regarda avec inquiétude au travers des vîtres, & ayant reconnu les livrées du funeste lord; ah! Madame, s'écria-t-elle, c'est lui-même, c'est lui qui vient me persécuter jusques chez vous! grand Dieu! que vais-je devenir! Ne vous alarmez pas, répondit la bonne Pikring, vous n'êtes pas ici chez la Yielding; & je vous jure qu'il ne s'en retournera pas content. Je vais vous enfermer ici, & lui parler. Elle sortit à l'instant. A peine étoit-elle descendue dans sa salle, que le lord y entra. Je ne sais, lui dit-il, d'un air assez honnête pour lui, si vous me connoissez. Oui, Mylord, répondit-elle respectueusement, j'ai eu l'honneur de vous voir hier, & ce n'étoit pas pour la premiere fois. Tant mieux, lui dit-il, je suis pressé d'en venir au fait; & cela m'épargne une préface. Puisque vous savez qui je suis, vous n'ignorez, sans doute, ni mes richesses, ni mon crédit. Je viens vous offrir l'un & l'autre, soit pour ou contre votre procès, soit pour ou contre vous, dans toutes les occasions imaginables. Comment! pour ou contre, interrompit-elle? Oui, reprit-il, d'un air froid; je ne peux pas savoir, moi, comment vous agirez à mon égard. Je puis sortir d'ici, ou le meilleur de vos amis, ou le plus implacable ennemi que vous puissiez avoir. Puis-je, sur ce qui ne dépend que de vous, & ne sachant pas quelles seront vos dispositions, être sûr des miennes, soit en bien, soit en mal? on ne

m'a pas parlé en bien de votre procès. Il est cependant fort bon, répliqua la Pikring. Oui! fort bon, reprit-il; propos de plaideur. Mais laissons cela; je m'engage à vous le faire gagner, ou à vous dédommager très-amplement de sa perte; & n'exige de vous, pour cela, d'autre reconnoissance que de me faire l'amitié de me dire ce qu'est devenue cette petite Lucie que vous avez hier emmenée de chez la Yielding. Vous n'avez pas besoin, Mylord, répondit-elle, de m'offrir de si brillantes récompenses, pour une chose qu'en vérité je vous dirois pour rien. J'ai remis Lucie à ses parents. Quoi! dit-il, si subitement? je sais qu'elle a couché ici. Je ne le nie pas, répondit-elle; mais j'ai pu faire beaucoup de choses depuis ce matin; & vous verrez, Mylord; que ç'aura été par celle-là que j'aurai commencé. Vous pensiez donc, dit-il, avoir quelques raisons de vous hâter? & je n'entrois pour rien dans une si singuliere précipitation! Je ne vois pas, en effet, Mylord, répliqua-t-elle, à propos de quoi un homme de votre genre auroit pu entrer pour quelque chose, dans les petits arrangements qui peuvent regarder une fille comme Lucie. Petits arrangements! répéta-t-il: savez-vous bien, Madame Pikring, que je commence à vous trouver infiniment délicieuse. Eh! ces parents de Lucie, auxquels vous l'avez si obligeamment remise, ne puis-je prétendre à l'honneur de les connoître? Vous leur en feriez trop,

Mylord, répondit madame Pikring d'un ton ferme; & puisqu'il faut m'expliquer clairement avec vous, la fortune ne les a pas faits pour être vos amis; & leur probité ne leur permet pas les infames complaisances que vous pourriez vouloir exiger d'eux. Cela est on ne peut pas mieux écrit, reprit le lord d'un ton ironique; mais je n'en suis pas étonné: je savois déjà que vous avez bien de l'esprit. Le vôtre vous servira pourtant assez peu dans cette occasion-ci, madame Pikring. Le profond respect que je vous dois, & que j'ai pour vous, Mylord, répondit celle-ci, ne me permet pas de vous rendre compliment pour compliment; mais pour abréger un entretien où vous & moi, perdons également notre temps; & pour revenir à Lucie, ses parents ne sont pas dignes de votre alliance, & le sont trop de votre estime, & de celle de tous les honnêtes gens, pour permettre que Lucie fût votre maîtresse. Je le pense comme vous, repartit le lord: c'est à cause de cela précisément que je voudrois avoir l'honneur de les connoître. Supposons que j'aie, comme il vous plaît de le penser, de certains projets sur la chasteté de mademoiselle leur fille, & que cela ne leur convienne pas, ils sauront apparemment la défendre, sans que vous preniez la peine de vous en mêler. Allons, madame Pikring, nommez-moi amicalement ces honnêtes gens-là. Que vous importe! vous n'êtes plus chargée de Lucie, vous, ce sera

à présent leur affaire & la mienne; & j'ai, quand je veux, de si bonnes manieres avec les probités auxquelles il m'arrive d'avoir affaire, que je n'en ai pas jusques-ici trouvées qui m'incommodassent à un certain point. La leur, j'en suis sûre, vous incommoderoit, Mylord, répondit-elle, & pour vous épargner ce désagrément, je ne vous les nommerai jamais.

Cette conversation fut longue. Mylord Chester y fit toutes sortes de personnages, promit de l'or, offrit des pierreries, s'emporta, se radoucit: & tout cela, le plus inutilement du monde. La bonne Pikring fut inébranlable, & il la quitta enfin, avec des menaces & des juremeents qui ne l'émurent pas plus, que n'avoit fait tout ce qu'il lui avoit offert.

Aussi-tôt que madame Pikring en fut débarrassée, elle remonta avec empressement, raconter à Lucie ce qui venoit de se passer. Vous pouvez, je crois, ajouta-t-elle, être convaincue qu'il ne reviendra pas me tenter. Mais si je méprise ses offres, je crains ses violences. Il n'est sûrement pas amoureux, mais il croit l'être, sa tête est frappée; eh! combien de gens prennent la leur, pour leur cœur! il va faire assiéger ma maison par des espions. Il corrompra aisément un domestique: en un mot, il apprendra que vous êtes ici; & je ne prévois plus que de l'embarras pour vous & pour moi, s'il vient à faire cette

découverte. Pour éviter tous les risques que vous courez, tant que cette fantaisie durera, je crois qu'il seroit prudent que vous vous éloignassiez de Londres. J'ai à Bristol une sœur qui, comme moi, loue des appartements garnis. C'est une bonne femme qui m'aime, & qui sûrement vous aimera autant que je fais, ma chere Lucie, lorsqu'elle vous connoîtra. En attendant, pour l'engager à prendre à vous tout l'intérêt que j'y prends moi-même, je vous ferai passer pour une niece de feu mon mari, de qui elle ne connoît pas la famille, & lui dirai de plus, que vous êtes ma filleule. Et pour prévenir toute entreprise de la part du lord Chester, nous partirons, si vous le voulez bien, avant le jour. Que pensez-vous de ce projet? Je pense, répondit Lucie, en l'embrassant tendrement, que vous êtes la meilleure de toutes les femmes, & que je ne pourrai jamais vous exprimer assez bien ma reconnoissance; mais, ma chere madame Pikring, je ne puis rester long-temps chez votre sœur, il faut que je songe à n'être à charge à personne. Ne vous tourmentez pas sur cela, repartit sa bonne hôtesse, Bristol est le lieu du monde le plus propre à vous placer heureusement. La saison des eaux qui s'approche, y attire beaucoup de monde. Ce seroit bien extraordinaire qu'entre toutes les femmes de qualité qui s'y trouveront, il ne s'en rencontrât pas une à laquelle vous conveniez, & qui vous

convienne aussi ; car c'est encore un point à examiner. Mais ce n'est pas à présent de cela qu'il est question. Puisque vous agréez ma proposition, faisons dès ce moment nos préparatifs, & demain avant le jour, nous serons en chaise. Je crois bien que demain matin les espions de votre persécuteur seront en campagne ; mais, graces à Dieu, nous n'aurons pas à les craindre, & pour qu'il nous poursuive inutilement, s'il vient à apprendre notre départ ; j'aurai soin de dire que nous allons du côté le plus opposé à la partie de l'Angleterre, vers laquelle nous dirigeons nos pas.

Cet arrangement fait, elles souperent de bonne heure, se coucherent de même, partirent à l'heure qu'elles avoient marquée pour cela ; & le troisieme jour de leur départ, elles arriverent à Bristol, & allerent descendre chez madame Hépenny, sœur de la bonne Pikring. L'amitié qui les unissoit toutes deux, prouve qu'elles se ressembloient. C'étoit la même franchise & la même générosité. Ces deux sœurs s'embrasserent donc avec la plus vive tendresse. Quand madame Hépenny fut un peu à elle, elle regarda Lucie avec autant de plaisir que de surprise, & demanda à la bonne Pikring qui elle étoit. Celle-ci lui dit ce dont elle étoit convenue avec Lucie. Je ne vous l'amene même, ajouta-t-elle, que dans l'intention de vous la laisser, & avec la certitude que vous n'ou-

blierez rien pour la placer auprès de quelque femme de qualité. Vous en logez, & cela ne doit pas vous être bien difficile. Vous ne devez pas douter, répondit madame Hépenny, que je ne m'emploie de tout mon pouvoir à ce que vous demandez, & qu'une personne si faite pour intéresser, & qui vous est si chere, ne me le soit pas beaucoup à moi-même : mais me la laisser ! ma sœur, songez-vous bien à ma profession ? ma maison est nécessairement ouverte à tout le monde : votre filleule est charmante ; il se peut qu'il loge ici des gens qui le lui disent, & il n'est peut-être pas impossible que quelqu'un ne lui fasse trouver du plaisir à se l'entendre dire. Je n'ai pas le temps de la garder...... Oh ! interrompit madame Pikring, c'est une peine qu'elle saura vous épargner : elle est dans l'usage de se garder elle-même : en un mot, je vous réponds de sa façon de penser ; & vous pouvez la recevoir, sur ma parole. Je la reçois donc, & de bon cœur, reprit madame Hépenny, & d'autant plus volontiers que je la trouve charmante. D'ailleurs, toute ma maison étant retenue pour madame la duchesse de Suffolk, notre aimable enfant n'y courra pas les mêmes risques, que si j'y avois de ces jeunes lords si impertinents, si mal élevés, & si libertins, comme cela ne m'arrive que trop souvent.

La bonne Pikring satisfaite de cet arrangement, & du goût que sa sœur paroissoit

prendre pour sa chere Lucie, songea à retourner à Londres, où sa présence étoit nécessaire ; ainsi, après deux jours de séjour à Bristol, elle dit à sa prétendue niece, un adieu aussi tendre & aussi douloureux qu'elle auroit pu le dire à sa propre fille. Pensez, & agissez toujours, ma chere enfant, lui dit-elle en l'embrassant, comme vous avez fait jusques-ici, & soyez sûre qu'à cette condition, je ne vous abandonnerai jamais. Je vous laisse chez une sœur qui m'est chere, & qui me paroît commencer à vous aimer. Si, cependant, quelque chose vous déplaisoit, vous n'avez qu'à m'écrire, & je reviendrai sur le champ vous reprendre.

Lucie qui avoit le cœur pénétré des bontés de cette femme, ne s'en sépara qu'avec un vrai chagrin ; enfin, il fallut qu'elles se quittassent. Restée seule avec madame Hépenny, Lucie jugea à propos de partager son temps entre la lecture, & mille petits ouvrages dont elle s'acquittoit avec une dextérité merveilleuse. Encore saisie de la peur que lui avoit faite le lord Chester, à peine osoit-elle regarder par la fenêtre ; tant elle craignoit qu'il ne sût qu'elle étoit à Bristol, & qu'il ne fût venu l'y chercher. Madame Hépenny, surprise de voir une fille d'une figure si distinguée, se réduire par choix à une si profonde solitude, conçut pour Lucie une sorte de respect, qui l'engagea à redoubler pour elle d'égards & d'attentions. Peu de jours

après, la ducheſſe de Suffolk arriva avec un train conſidérable. Le monde qu'elle attiroit dans la maiſon, & la crainte d'être vue, déterminerent Lucie à ne plus ſortir de ſa chambre. Un jour que la ducheſſe étoit ſortie avec toute ſa ſuite, madame Hépenny monta chez Lucie, & l'obligea d'aller avec elle faire un tour de jardin. Après s'y être promenées quelque temps, elles entrerent dans l'appartement de la ducheſſe. Ce fut avec une joie extrême que Lucie y trouva un clavecin, & quelques inſtruments. Elle ne put ſe refuſer au plaiſir d'eſſayer ſi ſes talents pour la muſique étoient encore les mêmes, elle ſe ſaiſit d'abord d'une guitare, enſuite d'un deſſus de viole, & finit par ſe mettre au clavecin. Elle en jouoit ſupérieurement. Madame Hépenny, qui ignoroit l'éducation que Lucie avoit reçue, étoit ſi confondue de ce qu'elle voyoit, & ſi occupée du plaiſir de l'entendre, que madame de Suffolk, qui étoit revenue en chaiſe à porteurs, pour répondre à des lettres qu'on venoit de lui apporter de Londres, entendit ce petit concert pendant plus d'un quart d'heure, ſans être apperçue d'aucune des deux. Lucie, quand elle entra, chantoit un air Italien, en s'accompagnant. Sa voix étoit douce, flexible, tendre & ménagée avec tout l'art qui pouvoit la faire valoir. Madame de Suffolk qui aimoit la muſique, & qui jouoit de tous les inſtruments que Lucie avoit trouvés chez elle, ne ſe laſſoit

ni de l'entendre, ni de l'admirer, lorſqu'un mouvement involontaire qu'elle fit, ſuſpendant l'attention de la Hépenny, la fit remarquer de cette femme. Le cri que cette vue inopinée lui arracha, interrompit Lucie. Jugeant alors, moins encore au reſpect de la Hépenny, qu'à l'air de madame de Suffolk, devant qui elle ſe trouvoit, elle ſe leva avec précipitation, & faiſant à la ducheſſe une révérence, auſſi noble que reſpectueuſe, elle lui demanda pardon d'avoir oſé entrer chez elle, & de s'y être amuſée. Vous voulez donc, lui répondit la ducheſſe, me demander pardon du plaiſir que vous m'avez procuré, en me faiſant entendre la voix la plus agréable & la plus touchante que j'aie entendue de ma vie. Dites-moi ſeulement, je vous prie, à quel haſard je dois ce bonheur, & ſi je puis me flatter que pendant mon ſéjour ici, vous voudrez bien me le procurer quelquefois. Je ne mérite pas, Madame, répondit Lucie, l'éloge que vous daignez faire de mes foibles talents; & je m'eſtimerai trop heureuſe, & ſerai trop honorée en effet s'ils peuvent vous amuſer. Ma tante vous dira, Madame, que je ſuis à vos ordres. Votre tante ! s'écria la ducheſſe, quoi ! madame Hépenny, cette jeune perſonne eſt votre niece ; & que fait-elle, ou à quoi la deſtinez-vous ? A être, Madame, répliqua la Hépenny, auprès de quelque dame, à laquelle ſes talents pourront plaire. Ah ! s'écria

madame de Suffolk avec vivacité, n'en cherchez pas d'autres que moi, ou vous m'avez pour ennemie jurée. Ne voulez-vous pas bien, demanda-t-elle à Lucie, vous attacher à moi, non en qualité de domeſtique, car vous n'avez ſûrement pas été élevée pour l'être, mais comme une compagne, avec laquelle je me ferai un plaiſir de vivre? Vous me comblez de vos bontés, Madame, répondit Lucie, & je tâcherai de les mériter par l'attachement le plus inviolable.

Eh bien! dit madame de Suffolk, de ce moment vous pouvez vous regarder comme à moi; mais, encore une fois, je ne veux pas que ce ſoit en qualité de ſuivante: j'ai ſur vous d'autres projets; mais j'ai beſoin pour m'y confirmer, de vous connoître davantage. Ce que je veux faire pour vous, pourra vous plaire. Une ſeule choſe m'embarraſſe dans mes vues! Etes-vous connue de mes gens? J'ai peine à le croire, puiſqu'aucun d'eux ne m'a parlé de vous. Non, Madame, répondit la Hépenny, quoiqu'elle fût chez moi avant votre arrivée, elle ſort aujourd'hui de ſa chambre pour la premiere fois. Tant mieux, répliqua la ducheſſe, hâtez-vous de l'y remener. Je veux, lorſque je jugerai à propos de la faire paroître, qu'elle ſoit auſſi nouvelle pour tout mon monde, qu'elle ſemblera l'être pour moi. Juſques-là, je ne la verrai qu'incognito, & je me flatte qu'en nous connoiſſant un peu plus,

je trouverai dans son caractere, de quoi justifier ce qu'elle m'inspire, & que, de son côté, elle trouvera en moi de quoi augmenter l'attachement qu'elle me promet. Adieu, nous nous reverrons bientôt : partez au plus vîte, ajouta-t-elle, voyant que Lucie s'apprêtoit à lui faire des remerciements ; je craindrois que quelqu'un n'arrivât, & je serois outrée, je vous l'avoue, que quelque chose pût contrarier mon projet.

En achevant ces paroles, madame de Suffolk fit sortir Lucie par une fausse porte ; & pendant huit jours, se déroba à tous les amusements de Bristol, qui, à la vérité, par la disposition d'esprit où elle étoit, ne la touchoient guere, pour jouir du plaisir d'avoir & d'entendre Lucie. Elle lui trouva, dans ces conversations particulieres, tant de mœurs, de douceur & d'agréments, & la prit dans une amitié si vive, qu'elle ne voulut pas différer plus long-temps l'exécution du projet qu'elle avoit formé. Je vais, lui dit-elle, paroître vous attendre comme une fille de condition, que l'on me donne pour être auprès de moi ; & dans quelques jours vous vous présenterez à moi, comme arrivant d'un couvent de Flandre : car n'ayant l'accent d'aucune de nos provinces, je ne saurois supposer que vous en arriviez, encore moins de Londres, où l'on ne manqueroit pas de s'informer de vous.

En conséquence de cette résolution, ma-

dame de Suffolk se fit un plaisir de disposer tout pour la réception de Lucie ; elle l'annonça aux gens qui alloient chez elle ; & sa maison l'apprit par les nouveaux domestiques, dont elle l'augmenta pour le service de cette jeune personne. Elle eut aussi la précaution de faire venir de Londres tout ce qui étoit nécessaire pour habiller, & même parer Lucie, & fit adresser les balots à la Hépenny, afin qu'on ne pût pas soupçonner que Lucie tînt rien d'elle.

Les graces, les talents & la beauté de Lucie avoient inspiré plus d'amitié pour elle, à madame de Suffolk, qu'elle n'en avoit senti de jalousie. Ce n'étoit pas cependant, quoiqu'elle fût de la figure du monde la plus agréable, la plus noble & la plus intéressante, qu'elle pensât d'elle-même assez bien, pour se flatter que Lucie n'eût pas de quoi l'effacer, mais son ame, naturellement noble, ne connoissoit pas le lâche sentiment de l'envie. Elle se faisoit un plaisir délicat & nouveau, d'imaginer que cette jeune personne lui devroit non-seulement son bien être, mais encore l'estime & la considération du public, l'amitié de ceux qui paroîtroient ses égaux, & le respect de ceux qui se croiroient ses inférieurs. Peu de jours après que la duchesse l'eut vue pour la premiere fois, Lucie lui fut annoncée, & elle la reçut comme elle auroit pu recevoir une parente qui lui auroit été chere. Tout ce qui approchoit de madame

de Suffolk prit ſon ton; chacun s'empreſſoit à l'accabler d'éloges, d'amitié, de reſpect. Lucie n'avoit pas beſoin de prendre beaucoup ſur elle-même pour recevoir d'un air noble & naturel, ce que l'on croyoit qu'on lui devoit, & pour rendre elle-même ce que d'après le perſonnage qu'elle jouoit, elle croyoit devoir. Accoutumée dès ſa plus tendre enfance au rôle que madame de Suffolk croyoit lui faire jouer pour la premiere fois, elle n'étoit gênée que par la défenſe expreſſe que ſa bienfaitrice lui avoit faite, de lui trop marquer en public un reſpect & une reconnoiſſance, dont l'excès auroit pu occaſioner des réflexions qui auroient nui à ſon projet. Au milieu de tant de ſujets de joie, Lucie n'étoit cependant pas ſans inquiétude. Quand elle auroit été ſûre que le lord Cheſter ne vînt pas à Briſtol, comment, logeant chez la ducheſſe, qui le connoiſſoit ſans doute, éviter de le rencontrer à Londres ? comment auſſi ſe ſouſtraire aux yeux de ce Rutland qu'elle rendoit ſi malheureux, & qui lui étoit cependant ſi cher ? Ces affligeantes idées qu'elle ne ſe préſentoit que trop ſouvent, la tourmentoient au point qu'enfin elles prirent aſſez ſur ſon repos & ſur ſa gaieté, pour que madame de Suffolk la crût indiſpoſée. Lucie qui n'imaginoit pas d'autre moyen, pour éviter le lord Cheſter, que de reſter dans la plus profonde ſolitude, la confirma dans cette idée, & la pria de vouloir bien la diſpenſer,
pendant

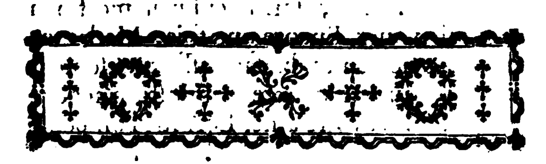
pendant quelque temps de l'accompagner.

Un jour que, sur le prétexte de cette indisposition prétendue, elle étoit restée seule, madame de Suffolk, qu'elle n'attendoit pas si-tôt, rentra avec précipitation, mais si émue & si changée qu'elle en étoit méconnoissable. Je me trouve mal, dit-elle en entrant, d'une voix foible, que l'on me couche promptement, & qu'on me laisse seule. Lucie qui, par respect, n'osoit l'interroger, prit pour elle un ordre si général, & alloit se retirer, lorsque madame de Suffolk, la pria de rester. Ah! Lucie, s'écria madame de Suffolk, fondant en larmes, dès qu'elle se vit en liberté, jamais je n'eus plus besoin d'une amie, & jamais vous ne me fûtes aussi nécessaire. Vous voyez, ma chere Lucie, la plus malheureuse de toutes les femmes, & qui, dans ce moment, croit l'être d'autant plus, qu'elle a plus lieu de craindre que ce qu'elle va vous confier, ne lui fasse perdre beaucoup de votre estime. Ah! Madame, s'écria Lucie, pouvez-vous penser que rien au monde puisse altérer mon attachement & mon respect pour vous? On respecte forcément quelquefois ce qu'on n'estime pas, répondit madame de Suffolk; & quant au sentiment de l'amitié, il ne se peut point, ma chere Lucie, qu'il subsiste avec le mépris. Ce n'est pas à ce qu'il a plu à la fortune que je fusse, & à quoi je n'ai jamais attaché que le prix que cela mérite, que je voudrois devoir le respect: celui

que l'on inspire par ses vertus, est le seul qui puisse satisfaire une ame noble, le seul que je voudrois de vous, qui nous convienne à toutes deux, & que je crains en ce moment, que vous ne puissiez plus avoir pour moi. Eh! Madame, lui dit Lucie, regardez-vous des erreurs comme des crimes, & pensez-vous que toute jeune, & sans expérience que je suis, je ne veuille donner que du mépris, à ce qui ne mérite sans doute que la plus tendre compassion? Ah! Lucie, s'écria madame de Suffolk, il faut aimer, ou du moins avoir aimé, pour connoître tout le pouvoir de l'amour, & plaindre les malheureux qui en sont les victimes. Non, je ne suis pas de ces femmes méprisables, pour lesquelles tout est tentation, qui travaillent à se séduire elles-mêmes, & qui regardent les principes les plus respectables comme les plus misérables préjugés. Hélas! je n'ai pas cédé la victoire; on ne m'a pas trouvée vaincue dès l'instant qu'on m'a attaquée, & je n'ai averti moi-même, ni par des regards indécents, ni par des actions peu mesurées, que pour peu que l'on pressât mon cœur, il étoit tout prêt de se rendre. J'aurois mille fois préféré la mort, à une chûte si peu faite pour moi, qui n'auroit pas même dû flatter la vanité de mon amant, & ne pouvoit m'exposer qu'à son mépris. Cependant je n'en crains pas moins le vôtre; & ne me sens guere moins humiliée devant vous de ma foiblesse, que je ne le fus

devant lui-même, lorſqu'enfin il me força de la lui avouer. Encore une fois, Madame, lui dit Lucie, en lui baiſant affectueuſement la main, qu'une crainte ſi injuſte n'achève pas de troubler votre ame. Lorſque l'on penſe auſſi-bien que vous, on n'a pas beſoin de conſeils; & quand je ſerois en droit de vous faire des reproches, iroient-ils jamais auſſi loin, que ceux que vous vous faites à vous-même? Eh! qui peut ſe vanter de n'avoir jamais de foibleſſes? Pourquoi me prévaudrois-je contre vous de ma vertu, lorſque je ne la dois ſans doute qu'au bonheur de ne m'être pas trouvée dans les mêmes circonſtances. Je crois que je puis être ſûre que je ne me ſerois pas moins reſpectée que vous-même; mais, qu'il s'en faut que je puiſſe, que je veuille même l'être, que je n'aurois pas eu le malheur de ſuccomber, ſi celui qui doit peut-être triompher un jour de mon cœur, s'étoit trouvé dans le petit nombre de ceux qui l'ont attaqué! Daignez donc, Madame, m'ouvrir votre ame, & ſoyez aſſurée de trouver dans la mienne, tous les ſentiments qui peuvent ſoulager votre douleur. Je vais donc m'y déterminer, répondit madame de Suffolk; je me ſens un beſoin extrême de parler, & de mon amour & de mes malheurs; & je crois ne pouvoir pas en entretenir quelqu'un qui veuille bien s'y intéreſſer autant que vous.

*Fin de la première partie.*



# LES HEUREUX ORPHELINS,

## HISTOIRE

*IMITÉE DE L'ANGLOIS.*

### SECONDE PARTIE.

JE suis fille unique du feu comte de Surrey : destinée par lui, presqu'en naissant, à épouser le duc de Suffolk, je n'avois que douze ans, lorsque ce mariage s'accomplit. M. de Suffolk en avoit vingt. Accoutumés l'un à l'autre dès notre plus tendre enfance, je ne sais si l'habitude de nous voir, & celle que nous avions respectivement de nous regarder, lui, moi comme un enfant, moi, lui comme un maître, n'avoit pas empêché que nous ne nous inspirassions ce sentiment qui auroit été nécessaire à notre bonheur ; mais si ce fut sans répugnance que nous nous unîmes, ce

fut aussi sans plaisir. Je remarquai, toute jeune & toute indifférente que j'étois, la froideur de M. de Suffolk. Notre vanité est souvent piquée de ce qui intéresse le moins notre cœur; & j'avoue que ce ne fut pas sans une sorte de chagrin que je m'apperçus que je ne plaisois pas à mon mari. Je voulus même me flatter que quand l'âge auroit développé mes agréments, il y seroit plus sensible. Deux ans après mon mariage, on nous permit de vivre ensemble; & il ne me parut pas que ma possession fît sur M. de Suffolk l'effet que j'en avois attendu. Je ne sais s'il est vrai, comme on dit de nous, que nous voulons plaire, même à ce qui nous plaît le moins; mais ce qu'il y a de certain, c'est que presque sûre que je n'aurois pas répondu aux sentiments de M. de Suffolk, s'il eût pris pour moi ceux que je lui desirois, je n'en fus pas moins vivement blessée du peu d'impression que je faisois sur lui. Tous deux assez faits pour nous plaire, nous ne nous plûmes donc pas; M. de Suffolk, grand politique, excellent patriote, à ce qu'il croyoit, mais voulant, de quelque façon que ce fût, jouer un rôle, donnoit à l'ambition des moments que l'amour eût mieux remplis. Pour moi, née plus tendre que coquette, & pensant assez bien pour ne pas me livrer par dépit, la froideur de mon mari ne m'inspira pas le desir de m'en venger. Je ne voudrois cependant pas répondre qu'avec les funestes dispositions

que j'avois à l'amour, trouvée aimable par tous les hommes qui me voyoient, me l'entendant souvent dire, je ne me fusse pas enfin vengée de son indifférence, si au bout de trois ans de mariage, la petite-vérole ne l'eût pas enlevé. Son aversion, & celle de mon pere pour ce qu'ils appelloient la servitude, & qui n'étoit dans le fond qu'opposition au ministere, n'avoit permis à aucun des deux de me présenter à la cour. Plus faite pour les plaisirs que pour la politique, je gémissois de passer les plus beaux jours de ma vie dans une campagne, délicieuse à la vérité, mais qui cependant ne m'offroit toujours que les mêmes objets; à entendre parler sans cesse de chasse, ou des privileges de la nation, & à voir s'enivrer à la *damnation* du ministre.

Enfin, la mort de mon pere, qui suivit d'assez près celle de M. de Suffolk, me laissa en pleine liberté. La comtesse de Manchester, sa sœur, n'eut pas plutôt appris la mort de mylord Surrey, qu'elle vint me trouver, & passer avec moi tout le temps de mon deuil. Comme elle n'aimoit pas plus que moi la province & la campagne, elle m'emmena à Londres aussi-tôt que j'y pus paroître avec décence. Je fus, selon mes desirs, présentée à sa majesté, qui me reçut avec d'autant plus de graces, qu'en voyant à sa cour la fille du comte de Surrey, & la veuve du duc de Suffolk, elle croyoit faire une conquête.

D'ailleurs, elle me trouva d'une figure assez agréable pour croire que, suivant ma façon de penser pour la cour & pour elle, je pouvois lui faire bien des ennemis ou beaucoup de partisans. Elle m'honora donc d'une distinction particuliere, & voulut que je fusse de tous ses voyages. Je plus même assez à madame de Marlborough, (qui, comme vous savez, gouverne despotiquement cette princesse, ou qui, pour parler plus juste, étoit sûre d'en faire naître, ou d'en arrêter à son gré les sentiments,) pour qu'elle vît sans envie ma faveur. Quoique l'on encense moins en Angleterre que par-tout ailleurs, les favoris y ont des courtisans; & je n'y brillai guere moins par l'avantage de plaire à la reine, que par ma jeunesse & par mes agréments. Si je n'y jouis pas pour la premiere fois du plaisir de m'entendre dire des choses qui avoient toujours flatté ma vanité, sans cependant intéresser mon cœur, j'y éprouvai du moins le plaisir de m'entendre louer, avec moins de vérité peut-être, mais avec cette finesse d'expression & cette galanterie qui n'ont, hélas! que trop de prix auprès de nous. Je vous avoue, ma chere Lucie, que quelque desir que j'eusse de connoître un sentiment que je croyois alors le seul bonheur de la vie, quelque secrete volupté que je goûtasse à croire que je l'inspirois, je ne sentois dans mon cœur, rien pour aucun de ceux qui s'empressoient à me montrer de l'amour. Si

j'avois eu le malheur de naître avec cette imagination déréglée qui, si souvent, tient lieu de sentiments, & même de vices, je n'aurois pas attendu, pour m'engager, que l'on eût touché mon cœur ; & je ne vous cacherai pas que je fus quelquefois assez près de me tromper, & de prendre pour ce que je desirois tant de sentir, cette agréable, mais assez tranquille émotion qu'on peut faire naître en nous, en nous parlant de nous-mêmes, & des impressions que nous pouvons faire, avec ce feu élégant que les hommes ne doivent souvent qu'au desir, & que notre foiblesse ou notre vanité nous font si souvent prendre pour de la passion. Mais je n'étois née que pour l'amour ou pour la vertu ; & les illusions que je me faisois, ne furent pas assez fortes pour détruire l'une, & pour me faire croire que je sentois l'autre.

Ah ! Lucie, que j'ai depuis regretté ce calme heureux qui me paroissoit alors répandre tant de langueur sur ma vie, & que je trouve aujourd'hui qu'il a peu duré !

Je m'étois un jour rendue de bonne heure chez la reine. Je fus surprise de trouver auprès d'elle un jeune lord qui lui avoit été présenté le matin, & qui étoit pour la cour un objet d'autant plus nouveau, qu'il avoit été fort long-temps à Paris, où son pere, par goût pour les mœurs Françoises, l'avoit fait élever, & d'où il n'étoit sorti que pour aller achever de se former dans les principales

cours de l'Europe. Il sembloit, Lucie ! que la nature & l'éducation eussent travaillé de concert pour lui donner mille charmes. Il tenoit de la premiere, la figure la plus intéressante & la plus noble ; & de l'autre, les graces même les plus séduisantes. Trop habile, malgré sa jeunesse, pour n'avoir pas plus consulté le ton & les mœurs d'une cour où il devoit vivre, & où il lui étoit important de plaire, que son goût & ses propres penchants, il ne parut parmi nous qu'avec un extérieur qui n'avoit rien de cet air avantageux & impertinent, dont par jalousie peut-être nous accusons les François. Simple, doux & modeste, il sembloit n'avoir pris ou conservé d'eux, que cette aisance dans le maintien, & cette liberté dans la conversation qui les distingue par-tout.

Je vous définirois mal sans doute, la sorte d'ébranlement que sa vue donna à mon ame. Votre propre cœur ne vous fera que trop connoître un jour les mouvements cruels que je chercherois si vainement à vous peindre. Je ne sais quelle émotion inquiette, mais agréable pourtant s'empara de moi. Que sa présence jettoit de trouble dans mes sens, & quel bonheur ne trouvois-je pas dans cette agitation qui m'emportoit déjà, si loin de moi-même ! je n'osois pas le regarder, je le croyois du moins ; & cependant, en moins d'une minute, je vis & sentis toutes ses graces. Que tous les hommes de la cour, ceux

même qui jusques-là, m'avoient paru le mieux, étoient anéantis pour moi auprès de lui! J'étois injuste peut-être; mais l'amour peut-il jamais faire de comparaisons dans lesquelles sa prévention ne le guide pas! Quoiqu'il lui fût impossible de saisir aucun des sentiments dont sa vue me pénétroit, & qu'en conséquence il ne pût me savoir gré de toutes les préférences que je lui donnois dans mon cœur, il faut, tant j'y trouvois de charmes, que sans que je le susse, & même sans que je m'en doutasse, je crusse jouir du suprême bonheur de lui dire à lui-même tout ce qu'il m'inspiroit.

Malgré la sorte de stupidité dans laquelle sa cruelle vue m'avoit plongée, je crus m'appercevoir, je me flattai du moins, que ma présence ne lui étoit pas indifférente. Ses yeux me parurent se porter agréablement sur moi, & même s'y arrêter. Une tendre langueur s'y peignit; & ce mouvement me flatta mille fois plus que l'admiration que je paroissois lui causer. On n'aime pas toujours ce que l'on admire; eh! qu'est-ce que des éloges, pour qui desire un sentiment! Nos yeux se rencontrerent; son émotion redoubla la mienne; il parut troublé; je rougis. Je me reprochai de le regarder trop, & ne pus cependant le regarder moins. Je ne sais quel attrait m'entraînoit invinciblement vers lui. Mon ame se perdoit dans ce délicieux égarement, lorsque le comte de Dorset, qui étoit l'homme

de la cour de qui j'estimois le plus le cœur, & de qui j'aimois le mieux l'esprit, vint me tirer d'un état tout à la fois si pénible & si doux. J'ignore ce qu'il me dit; ma réponse sans doute fut singuliere & déplacée, puisqu'elle le fit rire. Heureusement je passois à la cour pour distraite; mais quand le comte auroit lu dans mon cœur ce que j'étois alors, bien loin d'y lire moi-même, je n'aurois eu rien à craindre pour mon secret. Il ne l'auroit pas plus sacrifié aux autres, qu'il ne m'auroit laissé entrevoir qu'il l'avoit surpris.

La reine m'avoit mandée pour une promenade qu'elle vouloit faire dans le parc; & comme si elle eût deviné l'état de mon ame, elle voulut que ce fût le lord Durham qui m'y donnât la main. Elle savoit que j'aimois passionnément le François, que je m'étois appliquée à parler cette langue, que je ne négligeois aucune occasion de me la rendre encore plus familiere, & elle crut sans doute m'obliger en me mettant à portée d'avoir une conversation un peu suivie avec quelqu'un qui, à ce qu'elle disoit, la parloit avec toute l'élégance, & toute la pureté imaginable. Cette princesse avoit raison. C'étoit sans doute un mérite assez léger dans un homme qui étoit presque François, & qui avoit vécu à Paris dans le plus grand monde, de s'exprimer dans cette langue avec noblesse & avec facilité; mais cet avantage, tout frivole qu'il étoit, acheva de m'enchanter. J'étois non-seulement

destinée à lui tenir compte de tout, mais encore à croire que je ne pouvois trouver qu'en lui tout ce qui peut séduire un cœur.

Je ne pourrois vous exprimer, ma chere Lucie, tout ce qui se passa dans le mien lorsqu'il me donna la main, & que je crus sentir qu'il trembloit. Moins je pouvois me méprendre à la cause de sa timidité, plus je fus comblée de joie, de faire sur lui une si vive impression. Grand Dieu! pourquoi faut-il que les hommes puissent jouer si facilement la passion, & les mouvements qui peuvent en indiquer une, ou que nous soyons assez malheureuses pour les en croire pénétrés sur des marques & si foibles & si peu sûres!

Quoi qu'il en soit, l'idée que je lui étois chere, acheva de me perdre. Il me semble cependant, que je sentois moins en ce moment le bonheur de lui plaire, que la crainte de n'avoir pas de quoi lui plaire assez. Comme je ne doutois pas que toutes les femmes qui étoient là, ne lui rendissent la même justice que moi, je craignois que toutes ne lui parussent plus aimables; & je sentis, pour la premiere fois, de l'inquiétude sur ma beauté.

J'étois trop occupée, & d'ailleurs, mon sentiment me rendoit trop timide, pour qu'il me fût possible de commencer la conversation; & lui-même paroissoit trop fortement ému, pour qu'il dût avoir dans l'esprit plus de liberté que moi. Notre promenade fut donc assez long-temps très-taciturne. Je

croyois, Madame, me dit-il enfin, les yeux baissés, savoir parfaitement le François, j'éprouve cependant qu'il y a des choses pour lesquelles je ne trouve pas de termes dans cette langue : mais, ajouta-t-il, quelle est celle à quelque point qu'on la possede, que l'on puisse parler avec liberté devant madame de Suffolk ? La reine m'a fait beaucoup de tort, Mylord, lui répondis-je, si les éloges qu'elle m'a donnés sur la façon dont je parle le François, vous ont inspiré une si grande timidité. Je croyois, je vous l'avoue, que c'étoit à moi à trembler; & j'en étois si convaincue, que sans l'espece d'ordre qu'elle m'a donné de vous entretenir en cette langue, je n'aurois jamais eu une présomption que je me reproche autant que je le dois, & plus peut-être que vous ne pensez. Vous voudriez en vain, Madame, répliqua-t-il, me dérober de votre supériorité : je la connoissois avant que de l'avoir éprouvée, & je puis vous assurer que tout vain que je suis, il s'en faut bien peu que je ne rende graces à la nature, des avantages qu'elle vous a donnés sur moi. Du moins, s'il m'arrive d'en gémir, je vous conjure de ne pas attribuer à mon amour-propre le chagrin que j'en pourrai concevoir. Je serois bien surprise, répondis-je en souriant, si j'avois un jour à vous en consoler; & quand vous me connoîtrez mieux, vous le ferez beaucoup vous-même, d'avoir imaginé un moment que

vous pourriez me faire croire ce que vous me dites. Ah! de grace, Madame, reprit-il avec précipitation, daignez ne me pas accuser de manquer de sincérité, & ne commencez pas avec moi par une si cruelle injustice. Je ne vous dis rien que vous ne dussiez, que vous ne pussiez, du moins, vous dire la premiere; & je sens avec la plus vive douleur que je suis perdu, si vous ne voulez pas me croire sur tout ce que vous inspirez.

Quoique je lui eusse, à ce que je crois, difficilement pardonné de me parler d'une façon indifférente, & que je ne le visse pas, sans un plaisir extrême, chercher à me faire entendre que ma vue avoit fait quelque impression sur lui, je ne crus pas devoir lui laisser la liberté de m'en dire davantage. Me défendre encore sur tous les talents qu'il lui plaisoit de m'attribuer, c'étoit lui fournir l'occasion de redoubler ses éloges, & peut-être de me parler trop tôt d'un sentiment qu'il m'étoit bien doux de trouver ou de croire dans son cœur, mais dont je ne croyois pas convenable qu'il m'entretînt à la premiere vue: paroître l'entendre, c'étoit revenir au même par une autre voie, ou m'exposer à me faire accuser de trop de vanité, s'il étoit vrai qu'il ne fût que galant. Vous dirai-je plus, ma chere Lucie! je tremblois qu'il ne fût que cela; & je craignis encore plus la certitude de n'en être pas aimée, que je n'eus d'empressement pour me procurer

le bonheur, non de n'en pas douter, mais du moins de lui entendre dire que je lui étois chere.

Ne sachant comment me tirer seule de cet embarras, j'appellai le comte de Dorset qui rêvoit seul à quelques pas de nous; & je vis sur le visage de mylord Durham, qu'il étoit fâché que je ne trouvasse pas d'autre réponse à ce qu'il me disoit. Eh bien! Comte, interrompis-je, mylord sait mieux le François que moi, & je crois que vous n'en doutiez pas; mais, ce qui vous surprendra peut-être, c'est que j'en connois le ton aussi bien que lui.

D'autres personnes alors se joignirent à nous; & si leur présence n'empêcha pas mylord Durham de me dire de mille façons ce que je desirois tant de croire, quoique je craignisse tant qu'il ne le prononçât, elle rendit du moins la conversation générale, & me sauva de l'embarras de lui répondre, ou de l'affectation de ne lui répondre pas.

Cependant, au milieu de tant d'agitations & de toutes les contrariétés que je me faisois, je me sentois dans une espece de bonheur dont je n'avois pas encore eu l'idée. Ce désordre dans lequel ma raison étoit comme anéantie, ce mouvement singulier qui me troubloit à la fois le sang & le cœur, cette sorte d'inquiétude qui me dévoroit, sans avoir de causes que je pusse bien me définir, même en me tourmentant, avoient pour

moi les plus grands charmes. Grand Dieu ! avec quel empire ce cruel sentiment ne s'établit-il pas dans un cœur ! Quel trouble enchanteur il répand dans les sens & dans les idées ! Combien alors la nature ne change-t-elle pas de face pour nous ! De quel bonheur ne jouit-on pas ! Combien, dans ces premiers & délicieux instants ne s'en promet-on point ! Entraîné rapidement loin de soi-même, avec quel plaisir ne se perd-on pas dans ces flatteuses illusions que l'amour, l'amour seul sait produire ! Hélas ! que j'étois, en ce moment, loin de penser que la honte & le malheur de ma vie étoient attachés à ce funeste égarement, auquel je me livrois avec si peu de précautions & tant de simplicité !

Ne croyez pas cependant que je pusse m'expliquer mes mouvemens avec la même netteté que je vous les détaille aujourd'hui. Le temps & mes réflexions m'ont, depuis, développé ce qui se passoit alors dans mon ame, mais qui, en même temps, la plongeoit dans un trop grand trouble, & jettoit trop de confusion dans mes idées, pour que je pusse me rendre le même compte de mes sentiments.

Pendant que, sans le croire, j'étois si tendrement & si sérieusement occupée, la reine termina sa promenade, & rentra dans ses appartements où elle vouloit faire tirer une loterie de bijoux. Cette princesse est magnifique, & se plaît souvent à faire aux dames

de sa cour, cette sorte de galanterie. Je veux, dit-elle en souriant au lord Durham, qu'elle traitoit avec la plus grande distinction, vous prouver, Mylord, que l'on est aussi galant en Angleterre pour les étrangers, que dans aucune des cours où vous avez été. L'on peut bien vous donner ce titre à la nôtre, puisque tout Anglois que vous êtes, vous y paroissez aujourd'hui pour la premiere fois; & je le fais d'autant plus volontiers, que ce n'est qu'à ce titre que je puis sans conséquence, vous admettre à une loterie dont les hommes ne sont jamais.

La reine alors lui donna un billet. Comme ils portoient tous elle ordonna qu'on en fît un nouveau, & que l'on ajoutât un lot. Soit hasard, soit dessein, le plus considérable de tous tomba au lord Durham. C'étoit un amour d'or émaillé, qui, d'une main tenoit une petite montre, enrichie de brillants, & travaillée avec la derniere délicatesse, & qui de l'autre main, en montroit du doigt les minutes, avec cette légende, *je n'en voudrois pas perdre une.*

Le jeune lord, en recevant ce bijou des mains de la reine, parut embarrassé. Me seroit-il permis, Madame, lui demanda-t-il, en jetant les yeux de mon côté, de me plaindre d'une faveur du sort, qui auroit pu être infiniment mieux adressée, & pourrai-je, sans déplaire à votre majesté, en réparer l'injustice? Non, assurément, répondit la

reine; que votre cœur donne, s'il veut, des préférences, instruisez-en encore, si vous le voulez, & si elle y consent, la personne qui peut trouver ici l'objet des vôtres; mais que ce secret reste entre vous deux; & n'allez pas exciter dans ma cour une jalousie qui en altéreroit la tranquillité.

Le lord obéit à la reine; mais ce ne fut pas sans me dire par un regard tendre & timide, que j'étois la seule à laquelle il eût pensé. J'ignore si mes yeux ne le remercierent pas de cette marque d'attention. Je voulois paroître l'ignorer; mais dans l'état où j'étois, fait-on tout ce que l'on veut? Son regard m'embarrassa, me fit rougir; & mes yeux, apparemment lui répondirent plus que je ne pensois, puisque je vis briller dans les siens la joie du monde la plus vive.

Peu de temps après on se mit au jeu, où il ne fut pas aussi heureux qu'à la loterie, & où il perdit beaucoup, avec l'air du monde le plus noble & le plus aisé. Quelque vif que fût déjà l'intérêt que je prenois à lui, je ne pus reprocher à la fortune, un malheur qui lui donnoit l'occasion de me montrer une vertu. Quand vous serez moins indifférente, ma chere Lucie, vous connoîtrez le plaisir extrême que l'on sent à en trouver à ce qui nous est cher.

Enfin, on quitta la reine. Le lord Durham qui avoit cherché l'occasion de me parler encore, étoit sorti avant moi; & je ne pour-

rois que difficilement exprimer le chagrin qui me saisit, lorsque je me vis privée de sa présence. J'allai souper chez madame de Buckingham, où j'étois engagée, & où je voulois, sans savoir pourquoi, me flatter que je le trouverois. Il n'y vint pas; je devois m'y attendre : mais je ne lui en sus pas moins mauvais gré que s'il eût dû deviner que j'y serois, & que je lui eusse dit de s'y rendre. On parla beaucoup de lui pendant le souper; mais, soit que je fusse trop absorbée dans mes idées, pour me mêler de la conversation, soit qu'il me restât assez de prudence, pour craindre de parler avec trop d'intérêt & de feu, d'un homme de qui je me sentois si occupée, j'en parlai plus modérément que personne. Que je voulois de mal aux femmes qui le louerent, & que je sus de gré aux hommes qui firent la même chose!

Toute entraînée que j'étois par mon sentiment, & par l'extrême douceur que l'on trouve à penser à ce qu'on aime, il s'en falloit beaucoup que je fusse sans inquiétude. Il me sembloit, à quelque point que j'aimasse à me flatter, & que dans cet instant même, j'en eusse besoin, qu'il n'y avoit pas une femme à la cour, qui n'eût plus arrêté ses regards que moi, & qui n'eût, en effet, plus de quoi les satisfaire. Jamais, je crois, avec moins d'intention de plaire, je n'avois été aussi coquette que je le fus ce soir-là. Je cherchois, avec une sorte d'inquiétude que

je n'avois jamais connue, & que je me serois même beaucoup reprochée, dans les yeux de tous les hommes qui étoient chez madame de Buckingham, la sorte d'impression que je faisois sur eux, pour me rassurer sur celle que, sans le savoir, je desirois de faire sur mylord Durham; & quand j'avois lieu d'en être contente, je ne m'en flattois pas davantage d'avoir de quoi plaire à ce qui seul me plaisoit. Ah! que sur ces sortes de triomphes l'amour est plus difficile à satisfaire que la vanité! Il me sembloit cependant, quand il m'avoit parlé, qu'il s'étoit contraint, pour m'en dire si peu, que si j'eusse voulu l'entendre, j'aurois eu moins d'alarmes sur son cœur; & je me reprochois amérement le sacrifice que j'avois fait à la décence, en l'empêchant de continuer. Je me reprochois cette idée même. Je me demandois pourquoi je l'avois toujours présent à la pensée, pourquoi cette inquiétude que je me faisois sur ses sentiments, cette langueur à laquelle je me livrois avec tant de plaisir; quelle étoit la cause de tant de mouvements différents que j'ignorois encore le matin même de ce funeste jour? Il vous paroîtra peut-être singulier, qu'à tant de cruels symptômes je pusse encore méconnoître l'amour: il est cependant vrai que j'étois entiérement livrée à cette redoutable passion, que j'osois me flatter encore que ce n'étoit pas en si peu de temps que l'on pouvoit triompher de mon cœur.

Je sortis de chez madame de Buckingham le plutôt qu'il me fut possible, sans savoir pourquoi : j'avois un besoin extrême de la solitude. Quoique rien ne pût me distraire de la chere & fatale idée qui m'occupoit, je n'y étois pas dans le tulmute, aussi livrée que j'aurois voulu l'être, & je me hâtai de retourner chez moi. La douce émotion & la tendre langueur qui s'étoient emparées de mes sens, m'inquiétoient, en faisant éprouver à mon ame une volupté que non-seulement je n'avois jamais connue, mais dont je n'avois même jamais soupçonné l'existence. Ce plaisir, tout nouveau qu'il étoit pour moi, tout enchanteur même que je le trouvois, loin de me satisfaire, répandoit dans toutes mes veines, je ne sais qu'elle ardeur qui m'en faisoit un supplice. Je ne savois ce que je desirois; je desirois pourtant, & avec une violence inconcevable, ce même bonheur que je pouvois si peu me définir. Ne pensez pas, de grace, ma chere Lucie, qu'aucun honteux mouvement se mêlât à mon désordre. Je sentois que j'aimois, que je serois, si je n'étois pas aimée, la plus infortunée de toutes les femmes; mais il me semble que ce desir & cette crainte composoient alors toute ma foiblesse. J'étois née vertueuse, & trop accoutumée à me respecter vis-à-vis moi-même, pour que rien d'avilissant pour moi entrât dans toutes les chimeres dont je repaissois mon imagination.

Aussi-tôt que je fus rentrée, l'on me remit une boîte extrêmement ornée, avec une lettre qui en renfermoit la clef. Toute occupée que j'étois du fatal objet qui s'étoit emparé de mon cœur, la curiosité de percer cette espece de mystere, me fit ouvrir cette lettre avec empressement. L'écriture m'en étoit inconnue; mais je n'en sus pas moins promptement de quelle part elle venoit. Et vous croyez déjà sans peine, qu'elle étoit du lord Durham. La voilà, ajouta madame de Suffolk en la tirant d'un porte-feuille qu'elle avoit mis sur son lit, lisez-la, ma chere Lucie; je ne toucherois pas aujourd'hui, sans un mouvement d'horreur, ce même papier qui alors me rendit si heureuse; & les caracteres tracés par la main de ce perfide, ne pourroient à présent s'offrir à mes yeux, sans me pénétrer de la douleur la plus cruelle.

## *LETTRE.*

« Les ordres de la reine ne m'ont pas permis tantôt de vous rendre, Madame, un hommage qu'il m'a paru que vous seule méritez: & je me crois le plus malheureux des hommes si, malgré le profond respect que vous m'inspirez, mes yeux ne vous ont pas appris avec quelle douleur j'obéissois. Avez-vous, Madame, daigné les entendre? Ils n'ont sûrement parlé qu'à vous; mais, quoi qu'ils vous aient dit,

» qu'il me resteroit encore de choses à vous
» apprendre, s'il m'étoit permis de vous en
» instruire! Je vous ai quittée avec une
» crainte si vive que vous ne m'eussiez pas
» deviné, que, quelque chose que je croie
» risquer en vous découvrant mon secret,
» il ne m'a cependant pas été possible de
» vous le laisser ignorer plus long-temps.
» Ah! sans doute, vous punirez mon audace;
» mais quel que soit le sort que j'en doive
» attendre, il me semble en ce moment que,
» de tous les malheurs, le plus cruel pour
» moi, seroit que madame de Suffolk pût
» penser que je l'ai vue sans émotion, que
» je ne m'en souviens pas avec transport, &
» qu'il me fût toujours défendu de lui dire
» ce que je n'ose à présent lui prononcer. »

Ne croyez pas, ma chere Lucie, qu'il me fût possible de vous dire à quel point cette malheureuse lettre me troubla. Hélas! je ne vois que trop aujourd'hui que ce n'étoit pas l'amour qui l'avoit dictée: mais qu'alors elle me parut tendre, & qu'elle me toucha! Ne pouvant me livrer devant mes femmes, aux transports qui m'agitoient, je me fis mettre au lit avec la derniere promptitude. Quelle nuit! quelle heureuse nuit je passai! Combien de fois je relus cette lettre! Quelles délicieuses larmes elle me fit répandre! Ah! Lucie, il faut aimer comme j'aimois: on ne peut pas, sans un cœur aussi tendre que le

mien, ſe faire une idée du plaiſir que l'on ſent à pouvoir ſe croire aimée de ce qu'on adore! Quoi! tu m'aimes! m'écriois-je; tu me l'écris! Je t'entendrai prononcer cet aveu, qui peut ſeul faire le bonheur de ma vie! Et tu crains que je ne puniſſe ton audace! Ah! que cette injuſte crainte ne te trouble pas! Quoi! je jouis du bonheur de ſavoir que tu m'aimes, & tu doutes encore du tien?

Cette frénéſie que, dans ce moment, je ne pouvois contraindre, & que je ne cherchois pas à modérer, m'agita la plus grande partie de la nuit; mais enfin, elle fit place à de plus juſtes & de plus convenables réflexions. J'eus la honte du déſordre auquel je m'abandonnois avec ſi peu de ménagement. Les cruelles ſuites qu'il pouvoit avoir pour mon honneur, pour mon repos, pour mon amour même, ſe préſenterent à mon eſprit, & loin de me les affoiblir, je me les offris dans toute leur horreur. J'étois vaincue, à la vérité; mais comme je ne deſirois pas de l'être, je m'armai de tout ce qui pouvoit combattre ma foibleſſe, & en triompher. Non-ſeulement je me reprochai mon amour, mais je ne pus encore me pardonner ma crédulité. Je ſentis, en reliſant cette funeſte lettre, combien, malgré les craintes prétendues du lord Durham, il falloit qu'il eût conçu d'eſpérance pour avoir oſé me l'écrire. Je m'indignai contre moi-même, de lui avoir donné

donné tant d'avantage ſur moi, à la premiere vue. Je me repréſentai combien il falloit qu'il m'eſtimât peu, pour me parler ſi légérement de ſon amour; & combien, en ſuppoſant que je m'y rendiſſe, il auroit de mépris pour moi, ſi je m'y rendois avec une ſi honteuſe promptitude. Eh! quelle eſt, en effet, la femme aſſez vile, pour pouvoir ſe paſſer de l'eſtime de ſon amant! Quel bonheur peut-elle eſpérer dans une liaiſon qu'elle a commencé par tant de baſſeſſes, & quelle que ſoit à cet égard la vanité des hommes, dans quelques illuſions qu'elle les entraîne, quelle vertu, quelle délicateſſe, peuvent-ils ſuppoſer où ils ont trouvé une ſi aviliſſante facilité! Quels engagements peut reſpecter une femme qui s'eſt elle-même reſpectée ſi peu; & comment peut-elle eſpérer d'en être crue, lorſqu'elle rejette ſur la violence de ſon amour, une défaite dont on a tant de raiſon de ne ſe croire redevable qu'au caprice, au déréglement de l'imagination, à des mouvements plus honteux encore, & à un manque total de principes!

Ces réflexions ne furent pas auſſi peu puiſſantes ſur mon eſprit, que la violence de mon égarement me l'avoit d'abord fait craindre. Si je ne parvins pas à le détruire, je parvins du moins à le modérer. Ce n'étoit pas aſſez, ſans doute; mais cependant c'étoit beaucoup pour l'état où j'étois. Je ſentois tout mon amour, à la vérité; mais comme

dans cet instant je travaillois à l'étouffer, ces mêmes mouvements qui m'avoient d'abord rendue si heureuse, ne me faisoient plus éprouver qu'un supplice insupportable. Cependant, ( & je dois vous le dire à l'avantage de la vertu ) dans quelque affreuse situation que me réduisit la mienne, je trouvois une secrete douceur à m'en trouver encore capable, & à croire que je pouvois encore m'estimer. Il est, en effet, aussi rare que nous ne soyons pas récompensées des sacrifices que nous faisons à la vertu, qu'il l'est que nous ne soyons pas punies de ceux que nous faisons à l'amour.

Epuisée enfin par tant de combats, dont le résultat fut de me défendre contre le lord Durham, contre moi-même, contre cette funeste crédulité qui accompagne toujours l'amour, je m'endormis. Sa fatale idée me suivit dans les bras du sommeil, & je le vis plus tendre que je ne voulois le croire, & plus heureux que je ne voulois qu'il fût. Loin de regarder cette espece de bonheur comme un dédommagement de toutes les peines que je m'étois faites, il ne me fit que plus sentir encore toute l'étendue de ma foiblesse, & me confirma dans la résolution de n'y pas céder. Je ne sais cependant pourquoi je me levai avec de plus grands projets de parure que je n'en avois encore formé, & une défiance de moi-même que je n'avois pas encore connue. Que le desir que j'avois

de paroître belle étoit violent, & que malgré toute l'attention que j'apportai à ma toilette, je craignis d'avoir mal réussi! je me disois, j'étois même sûre que je ne chercherois pas le lord Durham; mais je ne pouvois point de même me flatter de ne le pas rencontrer; & si j'avois assez de vertu pour ne le pas chercher, j'avois trop de foiblesse pour lui, pour penser avec tranquillité, qu'il pouvoit me voir, & ne me point trouver aimable.

Une partie de la journée se passa dans ce désordre d'idées, que j'ai déjà exposé à vos yeux. Lasse enfin d'une solitude que je crus devoir d'autant plus craindre, qu'elle me sembloit me livrer plus au trouble de mon ame, je me déterminai à aller chez la reine. Y seroit-il? n'y seroit-il pas? Après les bontés dont elle l'avoit comblé, les projets qu'il annonçoit sur moi, & tout au moins l'espérance de m'y trouver, la chose n'étoit pas douteuse; mais il m'étoit nécessaire qu'elle le fût, & je n'hésitai pas à la croire telle.

J'allois donc sortir lorsqu'on m'annonça le comte de Dorset. C'étoit, comme je crois vous l'avoir dit, l'homme de la cour avec qui je vivois le plus, & que j'aimois le mieux. Ma surprise fut extrême de le voir suivi du lord Durham. Voilà, Madame, me dit le comte, un homme qui me tourmente depuis ce matin pour que j'aie l'honneur de vous le présenter. Je le trouve, à la vérité,

un peu jeune pour obtenir de vous, que vous lui permettiez le bonheur de vous faire quelquefois sa cour; mais il m'assure qu'il est si sensé, quoiqu'il revienne de France, & qu'il a conçu pour vous une si profonde vénération, que cela m'a déterminé à vous l'amener. Je crois aisément, Madame, qu'il vous respecte autant qu'il le doit; je suis bien sûr même que plus il vous verra, plus un sentiment qui vous est dû à tant de titres, s'étendra dans son ame; mais pour ce qu'il dit de sa raison, il est si jeune encore, & il a passé tant d'années dans un pays si suspect, que je ne crois pas devoir vous la garantir.

J'étois si étonnée de la présence du lord Durham, que je ne sais ce que je répondis au comte de Dorset. Je crus que mon agitation intérieure ne perçoit pas, ou du moins qu'elle ne paroissoit pas assez pour peindre quelque autre mouvement, que l'embarras que cause ordinairement la visite de quelqu'un que l'on connoît peu. Je me trompois, ma chere Lucie; ma rougeur, mon émotion, mes regards, tout en moi, à ce que m'a dit depuis ce perfide, annonçoit la situation de mon cœur, & le confirma dans toutes les espérances qu'il s'étoit faites dès la veille. Pour lui, il eut l'air embarrassé, ou du moins parut l'avoir; mais cette espece de trouble qui n'étoit pas ce décontenancement gauche qu'on tient d'une timidité ex-

cessive & du manque d'éducation, & qui ne peignoit que ce désordre involontaire qu'on éprouve auprès de ce qu'on aime, loin de lui ôter de ses graces, lui en donnoit mille de plus à mes yeux. En me regardant beaucoup, il sembloit craindre de me trop regarder, & que ses yeux n'apprissent au comte de Dorset les secrets de son ame. Le cruel ne savoit que trop, hélas! que je lui tiendrois également compte, & de son amour, & du soin qu'il prendroit de le cacher.

J'étois trop émue, il paroissoit trop l'être, pour que la conversation n'eût pas langui beaucoup, si le comte de Dorset, qui n'avoit ni projets ni émotion, n'en eût pris les frais sur lui. Ce qui me plaît singuliérement dans le lord Durham, me dit-il, est, Madame, cet air modeste & timide que je lui trouve auprès de vous, & qui se sent si peu de cette familiarité dont on accuse auprès des femmes les gens du pays où il a vécu si long-temps. En vérité, à cela près, qu'il n'a pas absolument l'air de sortir d'Oxford ou de Cambridge, il n'y a presque personne qui ne le prît pour un Anglois. Mais est-il vrai, Mylord, demandai-je au lord Durham, que les François agissent avec les femmes aussi singuliérement qu'on le dit? Madame, me répondit-il en souriant, sans prétendre excuser une nation à laquelle je crois devoir beaucoup de reconnoissance, je puis vous assurer qu'il n'y

a rien de plus faux que le préjugé qui me paroît établi ici sur l'indécence des mœurs des François. Les hommes y sont sans doute fort galants, peut-être un peu légers; mais à l'exception d'un petit nombre de gens qui regardent l'impertinence comme une grace nécessaire, & très-séduisante, & auxquels il faut avouer qu'elle réussit quelquefois, les François, en général, ne m'ont point paru tels qu'un peu de jalousie peut-être nous les fait peindre ici. Nous les accusons d'être frivoles; ils prétendent, eux, que notre raison nous assomme, & soutiennent même qu'au milieu de la dissipation qui semble sans cesse les entraîner, ils réfléchissent beaucoup plus profondément que nous ne le pouvons faire dans le silence du cabinet: mais, si vous me permettez d'en dire ce que j'en pense, ils ne sont ni aussi légers que nous le disons, ni aussi profonds qu'ils se croient. Et les femmes, lui demandai-je encore? Madame, répliqua-t-il modestement, il faut connoître les objets pour les peindre. Je sais qu'il y en a de galantes; j'en connois de fort raisonnables, & l'on prétend qu'il y en a de sensibles; au reste, comme les femmes d'Angleterre les blâment de la liberté qui paroît régner dans leurs actions; les Françoises trouvent à nos femmes un air guindé, & une vertu seche dont elles font assez peu de cas, & qui ne les empêchent pas, à ce qu'elles disent, d'être aussi sensibles qu'elles-mêmes peuvent

l'être: mais, comme je voudrois, s'il se pouvoit, réconcilier en tout, deux nations qui me paroissent plus faites pour s'estimer, que pour se haïr, il me semble que les Françoises pourroient mettre dans leur maintien, plus de décence, & que les Angloises devroient y mettre plus de liberté. L'une rendroit la vertu de nos femmes plus agréable; l'autre feroit qu'on en croiroit plus aux Françoises, & peut-être, autant qu'en effet elles en ont. Ah! Madame, s'écria en riant le comte de Dorset, quel serpent je vous ai amené, & que je me le reproche! Sage, sensé, discret; non, il ne se peut pas qu'il soit tout ce qu'il vient de paroître. Il veut sûrement tromper ici quelqu'un; & si vous me permettez de vous le dire, je meurs de peur que ce ne soit vous, Madame.

Cette apostrophe à laquelle ni le lord Durham, ni moi ne nous attendions, me fit singuliérement rougir, & me parut l'embarrasser. Heureusement le comte de Dorset ne fit aucune attention au trouble où il nous mettoit; & le dessein que j'avois d'aller chez la reine, me servit de prétexte pour terminer une visite qui m'embarrassoit.

Aussi-tôt que je fus dans mon carrosse, & que l'absence du traître qui prenoit tant à la fois, sur ma raison & sur mon repos, me permit de réfléchir, je sentis tout ce que je risquerois en allant chez la reine. Je ne doutois pas qu'il n'allât m'y chercher. Je

m'étois trouvée si foible vis-à-vis lui, que je craignis de lui montrer enfin l'empire prodigieux qu'il avoit sur moi, si dans l'émotion où m'avoit jeté sa présence, il s'offroit encore à mes regards; & quelque chose qu'il m'en coûtât, je sacrifiai, sans balancer, un plaisir qui pouvoit m'être si dangereux. D'ailleurs, s'il faut vous avouer, ma chere Lucie, toute l'étendue de ma foiblesse, je trouvois une secrete douceur à retourner dans des lieux où je venois de le voir; & je me hâtai de retourner chez moi pour en jouir. C'étoit, à la vérité, un bien foible dédommagement de ce que je sacrifiois; mais enfin, c'en étoit un; & rien n'est perdu pour l'amour.

Cependant j'étois piquée contre lui. Si l'aveu de sa passion m'avoit sensiblement flattée, sa légéreté, & le présent qui l'avoient accompagnée, m'avoient déplu; ou, pour vous parler plus naturellement, je ne crus pas que je dusse lui laisser penser que je les approuvasse. Dans le dessein où j'étois de le lui renvoyer, j'avois, lorsqu'il étoit entré chez moi, trouvé le moyen d'ordonner à un de mes gens, de savoir sa demeure de l'un des siens. J'avois été obéie; & mon premier soin en rentrant chez moi, fut de dicter cette ettre à une de mes femmes, dans la crainte que quelque peu satisfaisante pour lui que j'espérois de la faire, elle ne flattât encore assez sa vanité, pour qu'il la montrât à quelqu'un.

## LETTRE.

« On veut bien croire que votre intention
» n'a pas été d'offenſer la perſonne à laquelle
» vous avez envoyé cette boîte ; l'on en a
» même plus d'une raiſon ; mais on ne s'en
» croit pas moins obligé de ne pas vous
» laiſſer l'idée qu'une pareille liberté ait pu
» plaire. On croit auſſi devoir vous conſeiller
» d'attendre que les femmes d'Angleterre
» aient mis dans leurs mœurs, plus de faci-
» lité pour les reſpecter ſi peu ; & l'on veut
» bien rejetter ſur l'ignorance où vous pou-
» vez être de leur façon de penſer, une té-
» mérité qui, ſans cela, pourroit, avec
» quelque raiſon, paroître inexcuſable. On
» auroit auſſi quelques conſeils à vous don-
» ner ſur la légéreté avec laquelle vous ex-
» primez des ſentiments que l'on ne croit pas
» réels ; mais que, vrais ou imaginaires,
» vous pouvez développer avec moins de
» promptitude. On auroit peut-être là deſſus
» bien des choſes à vous dire, ſi l'on croyoit
» devoir ſe permettre les détails. Vous penſez
» ſans doute trop bien, & vous n'avez pas
» aſſez de ſujets de penſer mal de la perſonne
» que vous forcez à vous écrire, pour qu'on
» ne doive pas ſe flatter, que vous vous
» direz à vous-même ce que l'on vous épar-
» gne. Vous auriez ſu plutôt combien on
» croit avoir à ſe plaindre de votre conduite,

» si la présence de la personne qui vous a
» mené aujourd'hui dans la maison d'où l'on
» vous écrit, n'avoit pas retardé une sorte
» d'explication dont on n'a pas cru devoir
» le rendre témoin ; & l'on a mieux aimé
» vous laisser un plaisir que l'on étoit si sûr
» de vous ôter, que de divulguer vos torts.
» reprenez donc, tout à la fois, Mylord,
» & un présent que vous étiez si peu auto-
» risé à faire, & l'idée que vous devez avoir
» de la personne à laquelle vous l'avez (per-
» mettez qu'on vous le dise) un peu trop
» indiscretement adressé. »

Si ma raison fut contente de cette lettre, & de la fierté qui y régnoit, qu'en revanche mon cœur en souffrit ! Tout affreux qu'il étoit pour moi de la lui envoyer, je la lui envoyai pourtant par un de mes valets-de-chambre, qui eut ordre de ne pas dire de quelle part il venoit. Ce ne fut qu'en répandant les larmes les plus ameres, que je me déterminai à me faire un si cruel sacrifice. Je me dis mille fois qu'il n'étoit pas possible qu'après avoir reçu une lettre où il régnoit tant de sécheresse & d'indifférence, il pût se flatter encore de l'espérance d'être aimé, & de celle de pouvoir l'être un jour. Hélas ! je craignois bien plus de l'en priver, que peut-être il ne craignoit, lui, d'être forcé de la perdre.

Que le cœur, quand on aime, éprouve,

ma chere Lucie, de ſingulieres contradictions ! Je croyois, comme je vous l'ai dit, à ne conſidérer ſeulement que le bonheur de mon amour, ne pouvoir trop diſputer la victoire ; & je penſai mourir de la premiere rigueur que j'avois pour lui, quoique par ſon procédé il me la rendît indiſpenſable. Que la nuit que je paſſai fut affreuſe ! Que je ſentis vivement le mal que je croyois lui faire, & que je lui ſuppoſai d'alarmes & de tourments ! Combien de pardons je lui demandai de le laiſſer douter de mon cœur, pendant que j'aurois dû n'en demander qu'à moi-même, de tout le ſentiment que je lui prêtois, & de lui faire un honneur dont, ſelon toute apparence, il étoit ſi peu digne ! Mais comment, après la façon ſimple & modeſte dont il avoit le jour même parlé des femmes chez moi, pouvois-je le ſoupçonner d'une vanité qu'il maſquoit ſi bien ! Et peut-être, ma chere Lucie, eût-ce été ſans aucun fruit pour moi qu'il auroit laiſſé percer la ſienne, ou du moins, les craintes qu'elle m'auroit inſpirées, n'auroient ſubſiſté qu'autant qu'il n'auroit pas voulu me les faire perdre. Un ſeul mot de ſa bouche les auroit effacées : eh ! que n'eſt-ce pas, en effet, qu'un mot de ce qu'on aime ! L'inquiétude extrême dans laquelle j'étois ſur l'impreſſion que ma lettre avoit faite ſur lui, m'obligea bien plus que la néceſſité de faire ma cour, à aller chez la reine. Je ne doutois pas qu'il n'y fût ; je l'y trouvai en effet. Je ne

puis vous exprimer le trouble affreux que me causa sa présence. Il fut d'autant plus cruel, que la mienne me parut moins l'intéresser. Un respect froid, une politesse seche, des yeux qui ne marquoient ni émotion, ni crainte, ni repentir.... Ah ! peut-on paroître si indifférent quand on aime ; & quelques raisons que nous puissions avoir de vouloir alarmer sur notre cœur, ce qui nous est cher, une si horrible contrainte doit-elle si peu coûter ! Le cruel ! Que je le haïssois, Lucie ! Mais que je le haïs bien davantage, lorsqu'après quelques instants que je fus arrivée, je le vis disparoître ! Avec quelle froideur ! quelle liberté d'esprit, il parut me quitter, & combien il entroit de l'une & de l'autre, dans le compliment que, pour achever de me désespérer, il vint me faire. Avec quelle barbarie il se jouoit d'un sentiment infortuné dont il ne pouvoit plus douter, & dont l'état où il me réduisoit, n'en eût-il pas eu d'autre preuve, suffisoit pour l'instruire ! L'ingrat ! Que s'il ignoroit l'art de rendre un cœur heureux, il possédoit bien celui de le tourmenter !

Toute insensée que j'étois, une conduite si peu ménagée de sa part, me blessa sensiblement, & réveilla mon orgueil. Je sentis vivement à quel point mon amour me dégradoit ; & cette réflexion sur mon état, me fut encore plus salutaire que ne me l'auroit été ma vertu. Si je ne fus pas assez heureuse

pour reprendre mon indifférence, j'eus du moins assez d'empire sur moi-même pour cacher ma douleur. Je l'aimois trop pour ne me pas croire de rivales; & mes sentiments me tourmentoient avec trop de violence, pour que j'osasse me flatter de les déguiser à des yeux intéressés, peut-être, à les saisir dans le fond de mon cœur, si je ne les y renfermois pas avec la plus sévere attention. J'avois donc repris en apparence, l'air tranquille qui convenoit à la situation dans laquelle j'avois tant d'intérêt qu'on me crût; & je paroissois même fort occupée d'un récit assez plaisant, que nous faisoit le comte de Dorset, lorsque le lord Durham croyant peut-être m'avoir assez punie de la lettre que j'avois osé lui écrire, ou voulant plutôt jouir de la douleur dans laquelle il ne doutoit pas que je ne fusse plongée, rentra inopinément. Il fut d'une si grande surprise de me voir rire, & la marqua d'une façon si singuliere, que mon rire en redoubla. Mon Dieu! dit-il en s'approchant de nous, que mylord Dorset est heureux, Madame, de pouvoir si agréablement vous distraire! Me distraire, répondis-je avec étonnement, vous auriez parlé plus juste, si vous aviez dit qu'il m'occupe. Si je me suis trompé de terme, répliqua-t-il, je n'en trouve pas son bonheur moins à envier. Je ne vous conseille pas, Mylord, dit le comte, de prendre une peine si inutile. Je vous rends justice, vous êtes plus fait que

moi pour intéresser; mais j'ose vous assurer que vous n'amuserez jamais tant madame de Suffolk.

Je ne vous rendrai point cette conversation, assez inutile à mon objet. Je la soutins avec lui, aussi long-temps que je crus avoir besoin de le faire, & ce fut avec si peu de contrainte de ma part, & d'un air si naturel que, quelque usage qu'il eût des femmes, il lui auroit été difficile de savoir ce que ce sang-froid apparent me coûtoit. Cet air désintéressé sur lequel il avoit compté si peu, lui fit perdre beaucoup de l'air détaché qu'il avoit lui-même, & à mesure qu'il eut lieu de penser qu'il n'avoit pas fait sur moi la plus vive des impressions, ses yeux & son ton reprirent toute la soumission & toute la tendresse que le lieu où nous étions, & les spectateurs dont nous étions entourés, pouvoient lui permettre. Je suis née fiere, & je me sens si peu faite pour le mépris, que mon cœur, tout foible qu'il étoit, ne pouvoit lui pardonner l'air de légéreté qu'il avoit d'abord pris avec moi. Ah ! pourquoi ne le garda-t-il pas plus long-temps, ou pourquoi oubliai-je si facilement qu'il s'étoit si mal conduit !

Cependant, quoique mon extrême tendresse pour lui, lui eût pardonné bien avant que je le crusse, un reste de prudence ou de fierté, me fit conserver cette apparente liberté dans le cœur qui paroissoit le désespérer; &

je ſortis de chez la reine, ſans m'être permis rien qui pût lui faire croire qu'il m'intéreſsât. Malgré tout le ſoin qu'il me ſembloit que j'avois apporté à l'éviter; il ſe trouva, lorſque je quittai le cercle, ſi près de moi, que je ne pus me diſpenſer d'accepter ſa main. Par un malheur dont je voulus aſſez peu de mal au haſard, perſonne ne ſortit avec nous. Je ne me vis pas plutôt ſeule avec lui, que toute mon agitation me reprit. Il me parut encore plus ému que la veille, & garda quelques inſtants le ſilence : j'étois ſûrement plus embarraſſée que lui, mais il eut l'art de le paroître plus que moi.

Je dois, Madame, me dit-il enfin d'une voix tremblante, vous faire des excuſes de vous avoir offert un objet ſur lequel vos yeux ne s'arrêtent plus qu'avec la plus cruelle répugnance; & je ne me flatte pas que la néceſſité de faire ma cour, & l'incertitude où j'étois ſi vous viendriez ou non chez la reine, ſuffiſent pour me juſtifier. Je crois, Mylord, lui répondis-je, ſans le regarder, vous avoir fait tous les reproches que j'avois à vous faire; & vous vous êtes conduit avec moi de façon à me diſpenſer de vous chercher des torts dans les haſards. Ah! Madame, reprit-il en ſoupirant, mon intention n'étoit pas d'être ſi coupable; & madame de Suffolk eſt ſi peu faite pour qu'on lui manque, elle devroit ſi peu croire qu'on en pût avoir l'idée, que j'avoue que je ne puis aſſez m'étonner qu'elle

ait voulu punir par tant de colere, une action dans laquelle, (si elle veut bien me permettre de lui dire) elle n'auroit jamais dû voir que l'ignorance dans laquelle je suis des usages de ce pays-ci. Je doute, repartis-je, qu'il y en ait aucun où les femmes, de quelque genre qu'elles puissent être, ne veuillent pas être respectées. Au reste, vous vous trompez si vous me croyez de la colere; & je ne pense pas, en effet, vous en avoir marqué. Quoique vous ne vous soyez plainte que d'un de mes torts, reprit-il, je n'ignore pas qu'il n'en est aucun que vous me pardonniez; eh! que je crains que celui dont vous me parlez le moins, ne soit celui qu'en secret vous me reprochez le plus.

Je sentis alors que la sorte de foiblesse, avec laquelle je lui avois parlé dans ma lettre de celle qu'il m'avoit écrite, lui avoit laissé plus d'espérance que je ne croyois. Ce reproche indirect qu'il m'en faisoit, & la crainte que j'eus que l'indulgence que j'avois eue beaucoup plus pour moi que pour lui, de ne la lui pas renvoyer, ne l'éclairât sur mon cœur, me mit dans un embarras extrême. Je crois, lui répondis-je en rougissant, m'être plainte, en effet, de tout ce dont j'avois à me plaindre; mais s'il y a des choses sur lesquelles je ne me suis pas étendue, c'est qu'on s'occupe peu de ce qui n'intéresse pas.

Je ne sais encore comment j'eus la force de lui faire une réponse si seche & si peu

conforme à mes ſentiments. Je la tirai, ſans doute, de la colere que je ſentis de me voir ſi bien devinée, de l'imprudence qu'il avoit de me le montrer, & du parti que ſa vanité ſembloit en vouloir tirer contre moi. Malgré ſon audace, il en fut anéanti, cependant il voulut répondre. Au nom de Dieu, Mylord, lui dis-je d'un air impatienté, ne parlons pas ſur cela davantage : une pareille converſation eſt beaucoup moins faite pour moi, que vous le penſez ſans doute, & que vous pourrez l'apprendre un jour.

En achevant ces paroles, je montai dans mon carroſſe, plus épuiſée de l'effort que je venois de faire, que je ne pourrois jamais vous le dire. Je me ſavois un gré extrême de la fierté avec laquelle je lui avois répondu, & je me reprochois de l'avoir traité avec une rigueur qui pouvoit me le faire perdre. Cependant ſon air conſterné, (car quels ſont les mouvements que le traître ne ſait pas feindre !) me raſſuroit à cet égard, autant que le ſentiment qui me maîtriſoit pouvoit le permettre. Il me ſembloit que je n'aurois pu, ſans me commettre de la façon la plus honteuſe, m'expliquer avec lui ſur un ton plus doux ; & quelque cruel qu'il me fût de penſer qu'il pouvoit porter ailleurs des vœux, que je paroiſſois ſi peu diſpoſée à recevoir, il me l'auroit paru encore plus de m'être dégradée à ſes yeux, & de m'être expoſée à perdre ſon eſtime. En le quittant j'allai ſouper

chez madame de Norfolck, où assurément je ne craignois pas de le rencontrer; je l'y trouvai cependant. Il avoit connu la duchesse en France, & étoit même assez de ses amis. Il me parut qu'on le trouvoit aussi aimable que je le voyois moi-même; & en conséquence, beaucoup plus que je n'aurois voulu. Malgré le trouble cruel que sa présence m'inspiroit toujours, je crus remarquer qu'il m'examinoit; & je résolus de me conduire de façon à ne lui pas donner d'espérance. Comme nous étions beaucoup de monde, il me fut aisé d'éluder le projet qu'il me parut avoir formé d'être à table auprès de moi. Madame de Norfolck, quoique sans aucun dessein sur son cœur, mais uniquement pour le faire parler, & de la France, & des autres pays qu'il avoit parcourus, s'en empara. Je plaçai de mon autorité, mylord Dorset auprès de lui, & me mettant moi-même après, j'évitai également un vis-à-vis qui m'auroit jeté dans l'embarras du monde le plus grand, & une proximité qui m'auroit peut-être trop émue.

Je n'ai jamais pu savoir si ce fut le dessein de me paroître plus aimable, ou celui de me prouver que je prenois peu sur lui, ou s'il ne fit que se livrer à son caractere; mais jamais je ne l'ai vu si brillant. Qu'il avoit de liberté dans l'esprit; & que je fus déplacée en voulant jouer le même rôle! Sa gaieté, cette cruelle gaieté qui m'annonçoit tant d'indifférence, me perçoit le cœur. J'avois à

souffrir tout à la fois du peu d'intérêt qu'il paroissoit prendre à moi, du soin avec lequel il cherchoit à plaire aux autres, & des éloges qu'en effet on lui donnoit. Moins j'étois contente de son cœur, plus je craignois qu'on ne me l'enlevât. Aucune des femmes qui étoient de cet affreux souper, ne jetoit les yeux sur lui, & ne les y arrêtoit sans me causer des mouvements si violents, qu'à peine toute ma raison pouvoit m'obliger à les contraindre; & je sentis dans cette malheureuse soirée, ce que l'amour peut inspirer de plus tendre, ce que la crainte peut donner d'inquiétude, & l'épouvantable tourment de la plus vive jalousie. Avec tant de supplices réunis dans le fond de mon cœur, & une franchise dans le caractere qui ne me permet pas la dissimulation, je réussis, je crois assez mal dans le projet que j'avois formé d'être aussi légere que lui; du moins, je crus le sentir; & dans la crainte que l'enjouement que j'affectois, & qui me paroissoit à moi-même si forcé, ne décelât mon trouble, & n'en instruisît trop le perfide qui le faisoit naître, je me hâtai de reprendre mon ton naturel, & que dans ce moment-là j'avois toutes les peines du monde à conserver.

Je ne fus pas aussi heureuse après le souper. Quelque chose que je pusse dire, je fus forcée, & de jouer, & de jouer avec lui. Ce tourment ne fut pas cependant aussi cruel pour moi que je l'aurois pensé. J'avois ima-

giné que ce malheur pourroit m'arriver, & comme j'avois arrangé mes idées en conséquence, si (selon ce qu'il m'a dit depuis, il n'avoit pas été déjà sûr de ma tendresse) je conservai à cette partie assez d'empire sur moi-même pour ne me commettre ni devant lui, ni devant personne.

Que l'amour nous rend à plaindre, ma chere Lucie, dans tous les temps où il nous occupe, sur tout lorsque nous nous respectons! Eh, combien plus encore ne le sommes-nous pas, lorsque nous bravons cette décence, la premiere de toutes les graces de notre sexe! Quel affreux supplice n'est-ce pas pour nous, que d'être forcées de cacher sans cesse nos sentiments, nos peines, nos plaisirs; ou de ne pouvoir nous livrer au désordre de notre ame, sans nous exposer à un déshonneur qui, pour une femme qui pense, ne peut jamais être que la plus cruelle des infortunes!

Pourquoi vous parlerois-je encore de mes nuits? Je vous ai trop peint l'état de mon cœur; vous savez trop à quel point le lord Durham m'étoit cher, & combien il me tourmentoit, pour que vous puissiez penser que la nuit qui suivit ce funeste souper, fût plus tranquille que les autres. Née avec trop de candeur pour imaginer des ruses, & ayant trop peu d'expérience pour deviner celles que je crois aujourd'hui qu'il employoit contre moi, tout ce que je pensai de ses

procédés, & de cette insultante froideur qui avoit succédé à ses premiers soins, fut ou qu'il ne m'aimoit pas, ou qu'il en aimoit une autre ; & chacune de ces idées me pénétroit d'une douleur mortelle ; mais ne changeoit pas mon cœur.

Il m'avoit cependant humiliée. Il me sembloit qu'il n'étoit pas possible à la façon dont il osoit me traiter, qu'il n'eut pas saisi dans le fond de mon ame la funeste passion qui la déshonoroit ; & je ne comprenois pas qu'il eût si peu d'égards pour mes sentiments, s'il étoit vrai qu'il les partageât. Les hommes ne peuvent-ils donc en effet régner sur nous que par le malheur ; & nos larmes ont-elles plus de quoi les flatter que nos transports ? Désespérée d'une foiblesse si honteuse & si peu ménagée, je crus ne devoir plus m'exposer ni à sa présence, contre laquelle je ne trouvois pas de forces, ni à des procédés qui me perçoient le cœur. Je croyois sentir que si je continuois à le voir, je ne pourrois pas longtemps me répondre de moi-même ; & je désirois trop sincérement de triompher d'une si malheureuse passion, pour n'en pas éviter l'objet. L'effort que je me fis pour prendre & pour exécuter cette résolution, est trop cruel pour pouvoir être décrit ; mais il y alloit & de mon honneur & de mon repos ; & je crus qu'il n'y avoit point de sacrifice que je ne leur dusse. Je pris donc le parti de feindre une indisposition, de rester chez moi, &

de n'y être visible que pour un petit nombre de personnes, dont je donnai la liste à ma porte. Je connoissois le lord Durham depuis trop peu de temps, & nous n'étions pas assez liés, pour qu'il lui parut extraordinaire de ne pas entrer chez moi, s'il daignoit y passer. Je ne fus pas long-temps sans apprendre avec autant de douleur que de plaisir qu'il y étoit venu. J'aurois desiré qu'il m'eut oubliée, & j'en serois morte de désespoir. Pendant huit jours, que je lui interdis ma présence, il ne se lassa pas de la chercher. Pour mon malheur, une attention qui lui coûtoit si peu me toucha trop. Je me dis, sans le croire pourtant, (& sans malgré cela vouloir moins m'y tromper) que la politesse exigeoit de moi de ne le plus faire passer inutilement à ma porte : & je révoquai enfin l'ordre fatal qui faisoit contre lui ma seule sûreté. J'étois seule chez moi quand il y arriva. Son air étoit respectueux, ses regards tendres, sa contenance embarrassée. Il cherchoit peut-être à m'exagérer son état, j'aurois voulu lui dérober le mien ; & je ne dois pas avoir besoin de vous dire qu'il réussit mieux que moi. Je pourrois me plaindre, Madame, me dit-il, du peu de pitié que vous avez marquée pour mes inquiétudes, & peut-être aussi du peu d'égards que vous avez eus pour mes soins ; mais je vois, ajouta-t-il en soupirant, qu'il faut que je m'accoutume à vos injustices. Je ne croyois pas, Mylord, répondis-je d'un air assez

dédaigneux, que j'en eusse quelqu'une à me reprocher vis-à-vis de vous. Ah! Madame, reprit-il avec vivacité, nous n'avons pas ici de témoins qui puissent gêner mes sentiments. Le respect même que j'ai pour vous tout profond qu'il est, ne peut pas me faire une loi de ne vous en pas instruire: & ceux que madame de Suffolk inspire, sont de nature à pouvoir paroître à ses yeux. Mylord! interrompis-je avec plus de surprise que de colere, songez-vous bien à qui vous parlez? En doutez-vous, Madame, à ce que je vous dis, répliqua-t-il? Eh! à quelle autre que vous, pourrois-je jurer l'amour le plus tendre & le plus durable, tout malheureux qu'il est, & que je prévois qu'il sera. Quoi! lui dis-je emportée par la funeste passion qui me dominoit, vous m'aimez! Vous! après la façon cruelle dont m'avez traitée la derniere fois que nous nous sommes vus.

Hélas! ma chere Lucie, je n'aurois pas su que j'avois l'imprudence de lui faire un reproche qui lui découvroit si-bien mes sentiments, sans la joie qui se peignit dans ses yeux. Elle m'apprit à quel point je m'étois oubliée; & je sentis si vivement l'avantage que je venois de lui donner sur moi, que pour lui cacher ma honte, je détournai les yeux de dessus lui. Ah! Madame, me dit-il avec transport, quoi! je suis tout à la fois assez heureux & assez à plaindre pour que vous m'ayez trouvé coupable! Mais comment

avez-vous penſé que vous puſſiez ſortir un moment de mon cœur! Ah! daignez, ajouta-t-il en voyant redoubler mon trouble, daignez me rendre des regards que vous ne pouvez tourner ſur d'autres objets que moi, ſans m'inſpirer une douleur mortelle! Je ne mérite pas que vous m'en priviez. Laiſſez m'y lire, je vous en conjure, que vous prenez à moi quelque intérêt. J'en ſuis digne, j'oſe vous en aſſurer, ſi l'amour le plus tendre & le plus ſincere, accompagné de tout le reſpect qui vous eſt ſi-bien dû, peut mériter quelque pitié de votre part. Vous ne paroiſſiez pas, lui répondis-je d'une voix tremblante, avoir un auſſi grand beſoin de la mienne que vous me le dites aujourd'hui. Je ſuis coupable ſans doute, puiſqu'il vous ſemble que je le ſuis, reprit-il; mais, Madame, je vous jure par vous-même, par vous qui m'êtes ſi chere, qui me le ſerez juſques au tombeau, que ce que vous voulez bien me reprocher, m'a coûté plus qu'à vous-même, & qu'il m'a fallu pour me contraindre autant que je l'ai fait, toute la crainte que j'ai de laiſſer percer des ſentiments dont, quel qu'en puiſſe être le ſuccès, je ne dois jamais inſtruire que vous.

Quoique ce qu'il me diſoit, fît ſur moi toute l'impréſſion qu'il pouvoit deſirer, & que mes yeux ne lui diſent que trop, je voulus, s'il étoit poſſible encore, réparer mon imprudence. Il me ſemble à vos excuſes, Mylord,

Mylord, lui dis-je d'un air fier, que vous vous méprenez à mes reproches. Je ne sais quel objet vous leur supposez; mais devoir vous apprendre qu'ils n'en ont pas d'autres, que la légéreté avec laquelle vous me parlez de vos sentiments, & l'obstination avec laquelle vous m'offensez! . . . .

Quelque sécheresse que j'eusse mise dans ma réponse, quelque fierté qui régnât dans mes yeux, je ne me flattois pas après la façon dont je m'étois commise, de lui faire prendre le change. Il y a des choses que nous ne reprenons jamais; & celle que j'avois dite, étoit de ce genre. Aussi ne parut-il ému de la colere que j'affectois que par politesse, ou sans doute par fausseté.

J'ai peut-être en effet, répondit-il, rompu trop tôt le silence; & je sens bien que vous ne me trouverez jamais que coupable, si vous attribuez à des espérances que je n'ai pas conçues, une témérité dans laquelle, avec une moins vive répugnance pour moi, vous ne verriez que l'excès de l'amour que vous m'inspirez. J'ai long-temps vécu dans un pays, où l'aveu de ce qu'on sent, ne passe pas pour un crime, même de la part de ce qu'on ne veut pas aimer. Je vous tromperois cependant, Madame, si je rejetois le tort que j'ai eu de vous instruire de ma passion, presque dans l'instant que je l'ai senti naître sur l'habitude que j'ai des mœurs des François; & vous ne vous abuseriez pas moins, si vous

l'attribuiez à celle de parler du sentiment que j'ose vous offrir. Non, Madame, ajouta-t-il en soupirant, non, je vous le proteste, je n'ai pas conçu d'espoir; c'est malgré moi que je vous aime & que je vous le dis; & vous êtes la premiere qui m'ayez inspiré une tendresse dont vous ne pouvez pas desirer aussi vivement que moi-même, que mon cœur soit délivré. La premiere! m'écriai-je d'un air qui lui dit que je ne me flattois pas du bonheur dont il m'assuroit. Madame, continua-il les yeux baissés, des erreurs ne sont pas des passions. Je n'ai jamais eu lieu de me croire amoureux; mais s'il m'étoit arrivé de me tromper à ce point sur mon cœur, ce que j'ai le malheur de sentir pour vous, suffiroit pour m'apprendre qu'avant vous je n'avois pas connu l'amour. Mais, Madame, au nom de tout ce qui peut vous être cher, daignez ne plus m'éviter avec tant d'inhumanité; ne désespérez point par votre absence un infortuné que sa passion & la façon dont vous le recevez ne rendent déjà que trop à plaindre. Hélas! lui dis-je, l'avez-vous sentie? Ah! si vous vouliez que je pusse croire que vous m'aimiez, étoit-ce avec tant de légéreté & si peu d'égards que vous deviez attaquer mon cœur? Quand il se seroit même pu, que vous ne crussiez pas avoir fait sur moi la plus forte impression, si vous croyiez m'avoir touchée, pourquoi avez-vous cherché avec tant de cruauté à me per-

cer le cœur; & si vous me croyiez indifférente, comment pouviez-vous avoir une gaieté qui s'accorde si mal avec une passion violente & malheureuse? Pourquoi m'insulter, si je vous aime, ou pourquoi affecter tout ce qui peut m'éloigner de répondre à votre tendresse, s'il est vrai que vous en ayez pour moi? Mais, continuai-je en répandant malgré moi les larmes les plus ameres, vous ne m'aimez pas, & je suis même sûre que vous ne m'aimerez jamais!

Soit que l'état où il me vit touchât ce barbare, ou, comme je n'ai eu que trop depuis sujet de le penser, qu'il soit du nombre de ces hommes perfides, auxquels on dit que les pleurs ne coûtent rien, il se précipita à mes genoux, & dans un état qui différoit peu de l'état où il me mettoit moi-même. Il sembloit qu'il eût perdu la force de parler; il saisit ma main, & la baisa avec une ardeur extrême; je la sentis bientôt inondée de ses larmes. Qu'il étoit à plaindre, ma chere Lucie, s'il étoit vrai qu'il ne pût pas s'égarer dans les mêmes transports que moi! Que cet état, tout douloureux qu'il étoit, avoit de charmes pour mon cœur! Quelle tendre émotion, dont je n'avois pas même l'idée, l'agitoit, & qu'elle me rendoit heureuse! Non, rien ne peut peindre les délices de ces plaisirs qui confondent les sens, & que les sens ne partagent pas. Ah! qu'il est vrai pour les cœurs sensibles, qu'il y a une volupté bien

supérieure à toute celle qu'ils peuvent faire éprouver!

Nous restâmes assez long-temps dans cette situation; enfin, relevant sur moi ses yeux baignés de larmes: quoi! vous m'aimez! me dit-il: mais, grand Dieu! comment m'apprenez-vous mon bonheur! Eh! pourquoi faut-il que vous ne deviez qu'à l'excès de la douleur ces mêmes larmes, qui ne me sont arrachées que par l'excès de mes plaisirs! Non, Madame, ce n'est pas à un perfide que vous livrez un cœur dont tous les transports du mien ne paieront pas assez le plus léger des sentiments! Est-ce vous qui vous abandonnez à une inquiétude que vous devriez si peu connoître! Vous! si digne des adorations de toute la terre; vous enfin de qui la premiere vue m'a si vivement entraîné!

Je ne pourrois vous peindre, ma chere Lucie, la violence & la diversité des mouvements qui m'agitoient en ce moment fatal. Il me sembloit que je ne commençois à vivre que de cet instant, qui me paroissoit le seul heureux de ma vie, & auquel j'ai dû, depuis, de si cruels malheurs! Quelle douce familiarité s'établit tout d'un coup entre nous! Combien j'aurois ressenti de plaisir en le voyant à mes genoux, si je n'en avois encore imaginé davantage à tomber aux siens! Que de torts en une minute lui furent pardonnés! Que moi-même je me trouvai coupable d'a-

voir cru qu'il avoit pu l'être! Avec quel transport, quelle avidité je le regardois! Mais en même temps avec combien d'innocence! Que mes plaisirs offensoient peu ma vertu; & que la certitude que j'en avois même au milieu de mon trouble, m'encourageoit à m'y livrer!

Je l'obligeai enfin à se relever; & ne pouvant plus alors supporter l'idée de voir entre nous la plus légere distance, j'approchai moi-même son fauteuil du mien. Je lui tendis la main. Dieu! quel frémissement j'éprouvois en touchant la sienne! Nous soupirions tous deux sans nous parler. Avec quelle volupté mes yeux s'attachoient sur les siens! Que je croyois y lire d'amour, & qu'il en devoit trouver dans mes regards! De temps en temps il prononçoit de ces mots interrompus, qui semblent prouver d'autant plus de passion, qu'ils prouvent plus l'impuissance où l'on est de l'exprimer.

Ce désordre, sans cesser tout-à-fait, se modéra cependant. Eh! comment en effet l'ame pourroit-elle long-temps suffire à ces transports délicieux! je commençai même à rougir de la violence avec laquelle je m'étois laissée entraîner avec mes mouvements. J'en étois désespérée; mais sans me le reprocher pourtant. Je croyois me devoir la justice d'avoir succombé sans le vouloir, sans le chercher, & uniquement par la plus indispensable nécessité. Mais je craignois qu'il ne

pensât pas de moi, comme il l'auroit dû, & que la promptitude de sa victoire ne la lui fît moins estimer. Ma conduite passée, toute irréprochable qu'elle étoit, ne me rassuroit pas; & toute sûre que j'étois qu'il ne pourroit pas croire qu'il devoit ma foiblesse à l'habitude de me rendre, ou à une honteuse inconstance, dont il pourroit penser qu'il seroit à son tour la victime & l'objet, je me reprochois pour moi-même, si ce n'étoit pas pour lui, une facilité que je trouvois excessive.

Il ne tint pas à lui qu'elle n'allât beaucoup plus loin, & que tout ce qu'il pouvoit espérer de moi, ne suivît, ou même ne précédât l'aveu absolu de ma foiblesse pour lui, puisque je ne lui avois pas encore prononcé ce fatal, je vous aime, qui, si peu de chose pour ces femmes qui ne semblent nées que pour le déshonneur de leur sexe, enchaîne d'une façon si terrible celles qui en connoissent tout le poids. Ses premieres entreprises, toutes modérées qu'elles étoient, me causerent une si vive indignation & tant d'effroi, que je le forçai de renoncer à des transports, dont l'expression avoit plus de quoi me choquer que de quoi me séduire. Quelque respect qu'il affectât pour moi en cet instant, je crus lire dans ses yeux, qu'il me trouvoit souverainement ridicule. Il se plaignit & parut moins me savoir gré de ce que je lui sacrifiois, que de se fâcher de ce que je lui

disputois encore; mais à quelque point que ma tendresse pour lui me dominât, dans quelque trouble même qu'il plongeât mes sens, je remportai la victoire, non-seulement sur eux, (ce qui n'en étoit pas une bien considérable) mais encore sur l'amour même, ce qui, (je puis vous en répondre) en est une bien plus difficile que la premiere, quand on aime comme je faisois.

Je fis même plus, s'il est possible; je sentis que le plaisir de le voir, & de le voir plus long-temps sans témoins, pourroit prendre sur moi plus que je ne voulois; & après lui avoir répété en mille façons différentes, ce funeste mot qu'il exigeoit de moi, & qui, tout pénible qu'il m'étoit à prononcer, me rendoit encore plus heureuse que lui, je le forçai de me quitter, sur le prétexte que j'attendois madame de Buckingham. Jamais peut-être je n'ai fait à ma vertu, ni de plus grand, ni de plus douloureux sacrifice.

A quelque point cependant que je cherchasse à m'aveugler sur ses sentiments, il me parut, lorsque je fus seule, que je lui inspirois plus de desirs que de passion; & qu'il étoit avec moi plus galant que tendre: mais cette idée, qui même venoit trop tard pour me sauver, ne me resta pas long-temps dans l'esprit. Bientôt je m'accusai d'être trop délicate, & je finis par me croire injuste. Je crus au reste, qu'il étoit inutile de me laisser plus long-temps le supplice de combattre:

contre mon propre cœur, lorſque libres tous deux, il ne tenoit qu'à moi de m'unir pour jamais à ce que j'aimois avec tant de paſſion, & de faire à la fois ſon bonheur & le mien. Nos rangs étoient égaux; quelque grande que fût ſa fortune, la mienne qui eſt immenſe, y ajoutoit conſidérablement; je ne doutois donc pas qu'il ne reçût avec tranſport l'offre que je voulois lui faire de ma main. Mais, ma chere Lucie, que j'étois déſeſpérée qu'il y eût entre nous tant d'égalité, & de trouver ſi peu à faire pour lui en l'épouſant! Qu'il eût été doux pour mon amour de le voir en me donnant à lui, me devoir tout, ou de pouvoir lui ſacrifier tout ce que je ne pourrois point partager avec lui. Eh! combien en effet ne s'éleve-t-on pas quand on ſe rapproche de ce qu'on aime!

Vous n'avez pas dû penſer que dans les termes où nous en étions enſemble, nous nous fuſſions ſéparés ſans nous aſſurer d'un rendez-vous pour le lendemain. Il vint en effet, & quoique ce fût préciſément à l'heure marquée, je lui ſus mauvais gré de ne l'avoir pas devancée au moins de quelques minutes. Il me preſſa vivement de le rendre heureux; & je balançai d'autant moins à lui dire à quel prix il pouvoit le devenir, qu'en lui offrant de m'unir à lui, je ne croyois pas moins faire ſon bonheur que le mien. Il me ſeroit difficile de vous exprimer à quel excès allerent ma ſurpriſe & ma douleur, lorſque je le vis

pâlir à une proposition que je m'étois flattée qu'il recevroit avec le même plaisir que je trouvois à la lui faire. Mon indignation se peignit trop vivement dans mes yeux, pour qu'il lui fût difficile de la saisir. Ah! Madame, s'écria-t-il, en se précipitant à mes genoux, se peut-il que vous me jugiez coupable, quand tout devroit vous dire que je ne suis que malheureux; quoi! vous pouvez penser que je pourrois recevoir votre main, & que mon cœur dédaigne la seule chose qui puisse faire le bonheur de ma vie! Ah! daignez m'entendre, ajouta-t-il, voyant que je voulois m'éloigner de lui; & décidez après de mon sort; mais je vous en conjure, n'en décidez pas auparavant. Séchez ces larmes qui me désesperent, & qui, si vous le voulez, ne couleront pas long-temps.

Vous n'ignorez pas, continua-t-il, les malheurs qui nous ont fait perdre la plus grande partie de mes biens, & qui ont coûté la tête à plusieurs de nos ancêtres. Mon pere, quoique rentré en grace sous le roi Guillaume, n'en a recouvré que la plus petite partie, & auroit été forcé de recevoir de la cour ce qu'elle donne aux pairs, qui ne sont pas en état de soutenir l'éclat de leur titre, si son bonheur ne lui eût fait épouser en Hollande une fille de qualité extrêmement riche. Elle & sa sœur se trouvoient les deux plus riches héritieres de ces provinces. Comme l'amour avoit décidé seul du choix de ma

mere, sa sœur aînée, plus avare, & moins tendre, ne consulta que l'intérêt, & donna sa main à un homme qui n'avoit pour lui qu'une opulence dont elle n'avoit pas besoin. Elle n'en a eu qu'une fille que l'on m'a destinée presque en naissant, pour pouvoir remettre dans ma maison plus de bien encore, que toutes les révolutions dont nous avons été les victimes, ne nous en ont ôté. Mon cœur, que l'on n'a pas consulté sur cet arrangement, s'est toujours révolté contre, & mon pere, qui voudroit ne me pas contraindre, me laisseroit sur un article si intéressant pour mon bonheur, en pleine liberté, si une ancienne substitution qui assure la plus grande partie des biens de la maison de ma mere à l'aîné des enfants, de quelque sexe qu'il soit, ne le forçoit à desirer ce mariage, & à m'en faire une loi.

Voilà, Madame, continua le lord Durham, la cause de la douleur qui m'a saisi lorsque vous avez daigné m'offrir votre main; & j'en expirerois à vos yeux, si l'état de langueur où est tombée la personne que l'on me destine, & dont, lorsque j'ai quitté la Hollande, il étoit presque décidé qu'on ne la tireroit pas, ne me laissoit l'espoir que je pourrai être uni à tout ce que j'aime au monde; je vous jure de plus, sur tout ce qu'il y a de plus sacré, d'éluder ce funeste mariage jusqu'à ce que l'événement que j'ai tant de sujets d'espérer m'en délivre; & si, contre mon

espoir, il n'arrive pas, de ne jamais vivre que pour vous.

J'étois, pendant ce cruel récit, agitée de mille différentes idées; mais quoique je crusse avoir de quoi le dédommager du sacrifice que mon amour me mettoit en droit d'exiger de lui, je ne crus pas qu'il me convînt ni de le lui proposer, ni même de l'accepter. Je l'adorois; cependant je formois le projet de le fuir; je me repentois d'en avoir eu la pensée; je sentois qu'il ne me seroit jamais possible de l'exécuter sans mourir. Ah cruel! lui dis-je enfin, & dans quelle idée vous êtes-vous donc attaché à moi! pourquoi chercher à me séduire, puisque vous n'ignoriez pas que vous ne pouviez point me rendre heureuse; & que vous avois-je fait pour me faire toute à la fois l'objet de vos soins & de votre perfidie!

Eh quoi! me dit-il, en me serrant dans ses bras, se peut-il que les serments que je vous fais de n'être jamais qu'à vous, ne puissent pas vous rassurer sur mon c[illegible]t Non! ajouta-t-il avec transport, je me[illegible]os genoux, ou dans cet instant, que vous pouvez si aisément rendre le plus heureux de ma vie, vous lierez votre sort au mien, autant que notre état présent peut nous le permettre. Vous vous livrerez toute à un amant qui vous adore, qui n'adorera jamais que vous, & que vous ne devez plus, en ce moment, regarder que comme l'époux le plus tendre.

Que vous dirai-je ? ma cher Lucie, continua la duchesse, en rougissant, je l'adorois, nous étions seuls, il connoissoit toute ma foiblesse ; il mêloit à ses serments des caresses si vives, si emportées, qui m'étoient si nouvelles ; & qui mirent tant de trouble dans mes sens, qu'il ne me fut plus possible de lui résister davantage. Je reçus ses serments, je lui fis les miens, & bientôt il ne manqua plus rien à mon malheur.

Il me seroit plus aisé de vous peindre mes plaisirs, quels que soient ceux qu'on puisse trouver dans la possession de ce qu'on aime, que la violence de la douleur qui me saisit, lorsqu'il ne fut que trop sûr que j'avois tout sacrifié. S'il m'en étoit devenu mille fois plus cher, je craignis de le lui être devenue moins, mille choses que je n'avois pas apperçues, ou sur lesquelles je n'avois pas pesé, se présenterent en foule à mon esprit, & ne me laisserent pas goûter en paix les charmes d'un si délicieux moment. Quoique je n'eusse cédé qu'à ses serments & à ses promesses réitérées, qu'il n[illegible]épétât encore, & qu'en cét instant m[illegible], il parût livré au plus tendre des égarements, je ne m'en reprochois pas moins une foiblesse qui pouvoit avoir pour moi de si honteuses & de si cruelles suites.

Je vis alors, ce que ses caresses & le désordre de ce redoutable moment, m'avoient caché ou m'avoient fait perdre de vue. La mort de cette fille, qui m'avoit paru si cer-

taine, parce que lui-même n'en avoit pas douté, ne me sembla plus si sûre; je craignis sa vie, encore plus l'inconstance de mon amant; & ce dégoût que, dans la situation où je venois de me mettre avec lui, les femmes le moins faites pour les faire naître, n'éprouvent que trop souvent. Je ne sais d'ailleurs, si le manque d'habitude me faisoit me tromper sur les objets; si j'étois trop délicate, ou s'il ne l'étoit pas assez; mais je ne fus pas contente du ton qu'il prit avec moi; j'y crus moins reconnoître l'amour que le desir; des transports m'auroient été bien plus nécessaires que des emportements; & toute sensible que j'étois aux siens, j'avois plus besoin de l'un que de l'autre. Que de choses qu'il n'imaginoit pas, & qui m'auroient infiniment mieux prouvé sa tendresse, que celles qu'il croyoit si persuasives! elles tiennent apparemment à l'amour, puisque, malgré le peu d'usage que j'en avois, je les trouvois dans mon cœur, & qu'il ne les trouvoit pas dans le sien. Aussi ses yeux brilloient-ils plus d'une joie insultante pour moi, que de celle que j'y aurois vue, s'il m'eût véritablement aimée. Il sembloit que ce fût moins une maîtresse qu'il venoit de s'attacher, qu'une femme dont il venoit seulement de faire la conquête. Ses sens enfin étoient plus émus que son ame, & sa vanité paroissoit plus contente que son cœur.

Il s'apperçut de mon trouble & de ma

honte; mais loin de les respecter, il me railla de l'un & de l'autre, avec des expressions, & un ton que je lui pardonnai d'autant moins, qu'ils étoient plus inutiles à ses plaisirs, & qu'il ne pouvoit douter, à ma rougeur & à mon embarras, que je n'eusse plus besoin de consolation que de plaisanteries. Enfin, je n'avois pas encore dû autant douter de sa tendresse, que le jour que je le rendois si sûr de la mienne, & qu'il me devoit les témoignages les plus forts & les moins équivoques de ses sentiments pour moi.

Quelque vivement que je fusse blessée de ses procédés, je me crus obligée de renfermer une douleur qui lui auroit paru déplacée. J'avois perdu le droit de me plaindre, je le craignis du moins; & je sentis mieux encore par cette premiere humiliation, que par mes réflexions mêmes, à quel point je venois de me dégrader.

J'aimois cependant avec trop d'ardeur, pour que ma passion & sa propre fureur (car, ma cher Lucie, il en avoit plus que d'amour) me laissassent long-temps à de si tristes idées. La plus grande partie de ce jour ne s'écoula pas moins dans les plaisirs les plus vifs, que dans les craintes les plus cruelles, & je me croyois à chaque instant, ou la plus infortunée, ou la plus heureuse de toutes les femmes.

Sa fougue enfin se modéra. Impétueux dans les plaisirs auxquels il sembloit se livrer,

encore plus par vanité que par goût, uniquement soutenu auprès de moi par les desirs, dans ces moments où, si les sens sont tranquilles, le cœur n'en doit pas être moins occupé, je ne trouvai pas en lui cette chaleur de sentiment qui m'auroit été si nécessaire. Il m'écoutoit, sans émotion, lui dire ce que l'amour peut inspirer de plus tendre & de plus doux, & ne me répondoit que par quelques mots que l'usage a sans doute consacrés à cette sorte de situation. L'amour, je le sais, ne peut se servir que d'expressions connues; mais combien ne sait-il pas les varier! combien ne sait-il pas y mettre d'ame! avec combien de finesse & de feu ne sait-il pas peindre ses sentiments! Ah! ses talents à cet égard, ne sont bornés, que lorsqu'il l'est lui-même.

Quoique j'eusse ardemment desiré, & beaucoup plus que lui-même, de nous voir tous les jours sans témoins, mon rang, les devoirs que j'avois à remplir, la bienséance même, ne me le permettoient pas. D'un autre côté, à ne nous voir jamais que chez moi, que de jours n'aurions-nous point passés l'un sans l'autre! le moyen de me priver de lui si souvent! mais comment aussi braver mes domestiques & le public? Pour lui, il trouvoit tout simple, d'abord que je bravasse l'un, & que je me livrasse aux autres sans ménagement; & peut-être est-il d'usage en France, que la décence soit toujours sacrifiée au goût; mais enfin, il parut entrer dans les

raiſons de ménagement que j'avois, & n'attribua qu'à la violence de ſon amour, des conſeils qui expoſoient & ma réputation & notre bonheur mutuel, puiſqu'il nous étoit à tous deux ſi intéreſſant, que les liens que nous venions de former fuſſent ſecrets. Nous convînmes de nous voir ailleurs que chez moi; & il ſe chargea d'avoir une maiſon dans la cité, où je pourrois me rendre le ſoir, avec toutes les précautions qui pouvoient me ſauver du public, & ne mettre ſon ſecret qu'entre les mains d'un petit nombre de mes gens. Il l'eut bientôt trouvée; & lorſqu'il m'y conduiſit, j'y trouvai, hors l'amour, toutes les choſes ſenſuelles & délicates qu'il peut faire imaginer.

Plus je jouiſſois de mon amant dans cette ſolitude, plus je ſentois ma paſſion prendre pour lui de nouvelles forces. Quoique j'euſſe toujours à lui reprocher ce même manque de délicateſſe, dont j'avois eu à me plaindre dès la premiere fois, je le voyois vif, ardent & empreſſé; quoique je ne ſois pas de ces femmes qui ne jugent du cœur de leurs amants, que ſur le plus ou le moins de deſirs, dont ils ſont ſuſceptibles, ma tendreſſe avoit trop de beſoin de s'y tromper, pour que je ne me fiſſe pas à cet égard bien des illuſions. D'ailleurs, je m'accoutumai à croire que c'étoit un malheur de ſon ſexe & du nôtre, nous, d'avoir trop de délicateſſe; eux, de n'en avoir pas aſſez: & ſi cette idée

ne me rendit pas absolument heureuse, elle me rendit au moins plus tranquille.

Il y avoit quelque temps, qu'au moyen de cette indulgence que je devois encore plus à l'amour qu'à la politique, nous vivions ensemble assez paisiblement, lorsqu'un jour il se rendit auprès de moi, avec une impression de chagrin qui me fit trembler, moins encore pour moi que pour lui. Ah! je suis désespéré, me dit-il, en entrant. Quelque excessives que soient nos précautions, avec quelque mystere que j'aie caché mon bonheur, on sait que je vous aime, ou l'on s'en doute du moins. Halifax, Dombar, Oxford, que je viens de trouver à la comédie, m'ont fait sur ma discrétion, les plaisanteries les plus cruelles. Ils ne vous ont pas nommée, il est vrai; mais si l'excès de mes inquiétudes ne m'abuse pas, ils m'en ont assez dit pour me faire penser qu'ils vous soupçonnent. Comment donc se conduire pour échapper aux propos? je ne parois chez vous, que comme chez une simple connoissance, que je semble même assez négliger. A peine vous approché-je chez la reine; je prends, lorsque je vous rencontre ailleurs, toutes les précautions imaginables, pour que l'on puisse penser que vous m'êtes indifférente, je ne vous y regarde qu'autant qu'il faut pour éviter le ridicule, de ne pas regarder du tout un objet si-bien fait pour arrêter avec tant de plaisir les yeux de tout le monde; & il me semble qu'autant que

l'amour me le permet, s'il se peint dans les miens, lorsqu'ils se fixent sur vous, si je ressens une sorte d'émotion, elle ne passe pas celle que tout autre auroit comme moi.

Hélas! il avoit raison : il ne m'aimoit pas assez pour commettre des imprudences; & j'avois mille fois pensé me plaindre à lui de l'excès de sa retenue. Je commençai par gémir, ou de cette pénétration, ou de cette méchanceté du public. Je cherchai avec lui tous les moyens d'y échapper; & comme en effet, on ne pouvoit rien ajouter à la décence & à la circonspection, avec lesquelles nous nous conduisions dans le monde, je finis par voir avec beaucoup de douleur, qu'à moins que nous ne nous déterminassions à rompre tout commerce ensemble, il ne nous restoit aucun moyen d'éviter d'être pénétrés. Il y en auroit un plus doux, répondit-il, mais il est encore si terrible, que je n'y pense qu'avec effroi, & je vous avertis d'avance, que je ne l'emploierai jamais. Ce seroit de nous voir moins; & la certitude que j'ai de n'y jamais consentir, me donne seule la force de vous en parler. Non, ajouta-t-il, en se jetant à mes genoux, loin que le bonheur de vous posséder, ait, par l'habitude où je suis d'en jouir, perdu de son prix à mes yeux, chaque jour j'y deviens plus sensible, à chaque moment il m'est plus nécessaire. Peut-être me suis-je trop alarmé; peut-être n'ai-je pensé que c'est vous que l'on soupçonne, que parce

qu'en effet c'est vous que j'aime. D'ailleurs, je suis dans un âge où il peut paroître extraordinaire que rien ne m'intéresse, sur-tout après avoir vécu si long-temps chez une nation, & dans une ville où l'amour semble être une occupation indispensable. Comme une passion, quand elle est aussi tendre & aussi sincere, que celle que vous m'avez inspirée, ne permet de galanterie que pour celle qui l'a fait naître, & que j'aurois craint, en rendant les soins les plus légers à quelque femme que ce fût, d'alarmer un cœur aussi sensible & aussi délicat que le vôtre, j'ai peut-être trop évité de former des liaisons qui auroient pu tromper le public. Il faut souvent si peu de chose pour lui faire prendre le change! Malheureusement, il faudroit, dans le cas où je voudrois le tromper, que la femme à laquelle je paroîtrois rendre des soins, eût de quoi les mériter; & je me trompe fort, ajouta-t-il, en souriant, si avec cette condition indispensable pourtant, ce projet ne vous effraieroit pas. Pourquoi, répliquai-je, en riant, faudroit-il qu'elle eût tant de quoi plaire? n'y a-t-il pas des goûts de caprice? Oui, répondit-il, mais on y croit avec peine.

Enfin, ma chere Lucie, cette derniere idée fut la seule à laquelle nous nous arrêtâmes, & nous nous y fixâmes si bien, que nous cherchâmes ensemble à quelle femme je lui permettrois de paroître attaché. Il met-

toit dans cette discussion tant d'enjouement & de liberté qu'il eût été impossible à une femme plus fine, & de moins bonne foi que moi, de ne pas croire que, mon intérêt à part, elle lui étoit absolument indifférente. Je lui nommai cependant quelques femmes qui l'obligerent à se récrier sur la barbarie que j'avois de vouloir qu'il servît de pareils monstres, & sur le ridicule dont je le couvrirois le plus inutilement du monde. Enfin, nous en nommâmes trois, qui furent madame d'Halifax, madame de Norfolk & madame de Pembroock. La premiere des trois parut d'abord lui convenir, sur-tout, me dit-il, parce que mylord Halifax étoit celui qui, à la comédie, l'avoit persécuté le plus, qu'il n'auroit pas été fâché de s'en venger, en tâchant de faire croire au public que madame d'Halifax avoit quelques bontés pour lui, & que d'ailleurs elle étoit d'une figure distinguée, & qui ne pouvoit que faire honneur à un homme qui lui paroîtroit attaché. Il me laissa entrevoir que madame de Norfolck, sans compter ses agréments, avoit de quoi le piquer par l'amour extrême qu'elle paroissoit avoir pour son mari, & qu'il seroit assez flatteur de parvenir à la faire changer d'opinion. Pour madame de Pembroock, encore plus aimable que les deux premieres, elle ne me parut pas lui plaire autant: non qu'il ne convînt de tout ce qu'elle avoit de charmes; mais elle étoit, selon lui,

vaine, coquette, & remplie de mille affectations, qu'il ne pourroit jamais soutenir. Enfin, il me pria si sérieusement de vouloir bien le dispenser de cette femme-là, que je voulus absolument que ce fût à elle qu'il parût s'attacher. Après une assez longue dispute là dessus, qu'il soutint de l'air du monde le plus vrai, il finit par se rendre à mes volontés; & nous convînmes que dès le lendemain il feroit sa cour à madame de Pembroock, mais beaucoup moins pour elle-même, que pour le public. C'est-à-dire, qu'à la cour, aux spectacles, par-tout enfin, où ses assiduités pourroient être remarquées, il en auroit pour elle; mais qu'il la verroit peu ailleurs, & que, sur-tout, il ne lui diroit rien qui pût lui faire croire qu'il l'aimât. Sans compter qu'il m'auroit paru dangereux pour moi, qu'il cherchât à la séduire, c'étoit une perfidie si malhonnête que, pour quelque raison que c'eût été, je n'y aurois pas consenti.

Toute nécessaire cependant que je jugeois cette feinte, je ne puis vous dire combien difficilement je m'y prêtai. Depuis que je connoissois l'amour, j'avois découvert que j'étois née excessivement jalouse. Je sentois qu'il n'y avoit pas d'extrêmités auxquelles cette passion, poussée à un certain point, ne me portât, & qu'elle me feroit immoler amant, rivale & moi-même, si jamais j'avois lieu de penser qu'il n'eût plus pour moi la même tendresse. Trop vraie pour lui dissi-

muler aucun de mes mouvements, je lui dis combien je trouvois dangereuse l'épreuve qu'il vouloit faire; mais il me rassura par tant de caresses & de serments, il me parut si tendre, qu'il ne me fut point possible de conserver mes craintes dans ses bras.

Il s'attacha donc à madame de Pembroock; bientôt je crus, comme le public, qu'il ne s'y étoit pas attaché sans succès; & je ne le crus pas, sans une extrême inquiétude: elle devint enfin si vive, que je voulus absolument qu'il cessât de la voir. Il reçut d'abord avec douceur mes craintes & mes reproches; mais je lui vis bientôt cet air froid & impatienté, dont on écoute les plaintes de ce que l'on n'aime plus. Avec quelque ménagement que je lui exposasse mes soupçons, il ne savoit jamais les trouver que déraisonnables & cruels: mais quelque mal qu'il me rassurât, & quelque sujet que j'eusse de croire qu'au moins je partageois son cœur, les mouvements qui déchiroient le mien, me rendoient trop malheureuse pour que je ne cherchasse pas de moi-même à croire que je me trompois. Un mot un peu plus doux, un regard un peu plus tendre, quelques serments moins froids, remettoient de la sérénité dans mon ame. Souvent aussi, elle paroissoit y régner, qu'elle étoit remplie de toute la fureur de la jalousie. Je craignois trop de le perdre, pour que je ne craignisse pas de l'offenser; & sentir que l'on doit cacher à ce qu'on aime, des

mouvements, qui ne peuvent jamais prouver que de l'amour, est s'avouer à soi-même, qu'on ne se croit plus aimé.

Si cette funeste idée ne me donnoit pas plus de froideur pour lui, elle contraignoit du moins ma tendresse. Je portois dans ses bras une ame inquiéte & agitée, que ses transports ne calmoient pas toujours. Un seul mot de sa part, prononcé comme je l'aurois desiré, m'auroit rendu, & bien plus heureuse, & bien plus tranquille, que tout ce qui ne prouvoit que des desirs, que j'étois peu flattée de lui inspirer; mais il eût fallu de l'amour pour le dire; & les sens n'ont pas besoin de lui pour s'émouvoir.

Enfin, il parut me sacrifier madame de Pembroock; mais l'humeur avec laquelle il me fit ce sacrifice, en me faisant penser qu'il étoit réel, m'apprit aussi à quel point il coûtoit à son coeur. Ma délicatesse n'en fut pas contente, & ne pouvoit pas l'être; mais il m'effrayoit si cruellement, que je n'osois pas même lui montrer ceux de mes sentiments, dont il auroit dû me savoir le plus de gré. Je vis cependant renaître peu à peu ses empressements. Nos rendez-vous, qui pendant deux mois avoient cessé d'être aussi fréquents, le redevinrent, & furent plus animés; si je ne le trouvai pas comme j'avois toujours, & inutilement desiré qu'il fût, je le revis du moins tel qu'il étoit avant cette funeste aventure. Madame de Pembroock & lui, cepen-

dant, me paroissoient brouillés si sérieusement, & gardoient même si peu de mesures l'un avec l'autre, que je ne pus me dispenser de l'interroger sur une rupture qui paroissoit si peu motivée. C'est vous, me répondit-il, qui en êtes cause. Moi! lui dis-je, avec surprise; mais apparemment vous ne m'avez pas nommée à madame de Pembroock? Je ne vois pas non plus, répliqua-t-il, à propos de quoi je l'aurois fait. Je vais, au reste, vous apprendre bien des choses que je ne vous ai cachées, que parce qu'elles n'auroient fait que redoubler vos alarmes. Sans avoir dit à madame de Pembroock que je l'aimois, elle a voulu le croire, sur les soins que notre projet me condamnoit à lui rendre. Non-seulement elle a daigné m'apprendre par ses regards qu'elle n'en étoit pas ingrate; mais encore elle m'a, avec toute l'humanité possible, encouragé à un aveu que je lui faisois attendre, plus long-temps qu'elle ne l'avoit cru. J'ai imaginé que je ne devois point paroître l'entendre: elle s'étoit malheureusement un peu avancée; & lorsque de peur qu'elle ne s'avançât davantage, j'ai jugé à propos de me renfermer dans toute l'indifférence que j'avois pour elle, il lui a plu de le trouver mauvais. Furieuse de s'être méprise à ce point-là, elle m'a traité avec un mépris qui m'a choqué: elle m'a donné des ridicules, je les lui ai rendus. Elle ne croyoit pas vraisemblablement que j'oserois prendre cette

liberté ; car, à ce que l'on m'a dit, elle en a été tout-à-fait surprise ; & sans avoir jamais été ni amants, ni amis, nous voilà (graces au beau choix que vous m'avez fait faire en sa personne) les deux personnes de la cour les plus, & le plus irréconciliablement brouillées.

Avec quelque détachement qu'il me parlât, & de madame de Pembroock, & de sa rupture avec elle, je l'avois vu lui rendre des soins trop vifs & trop suivis ; j'avois saisi entr'eux des regards trop marqués ; & leur brouillerie lui avoit donné trop d'humeur, pour que j'eusse pu penser qu'elle l'eût intéressé aussi peu qu'il me le disoit. Si je n'avois pas de quoi le croire absolument coupable, il me paroissoit difficile qu'au moins il ne l'eût pas été d'intention ; & si je n'osai pas lui en faire des reproches, je pris sur sa tendresse, des inquiétudes qui rendirent la mienne très-malheureuse. Je sentis pour la premiere fois que je m'étois bien légérement engagée ; mais je l'étois, & je me déterminai à tout souffrir, plutôt que de lui donner, par mes plaintes, un prétexte pour rompre une union que je regardois comme indissoluble, mais qui pouvoit bien n'avoir pas à ses yeux, le même caractere. Il faut souvent moins que de l'amour pour former des liaisons ; mais il faut toujours de la probité pour respecter les serments.

Quoique je n'eusse pas de quoi le soup-

çonner de vouloir manquer aux siens, il ne me paroissoit pas avoir la même impatience que moi, de voir arriver l'instant auquel nous pourrions nous unir aux yeux du public. Cette cousine qui mettoit un obstacle si puissant à nôtre mariage, étoit toujours, me disoit-il, dans le même état de langueur ; & c'étoit à ce qu'il me sembloit, avec une résignation que l'amour ne donne pas, qu'il se soumettoit à ces mêmes retardements qui me désespéroient.

Je commençois alors à le connoître, & à être en conséquence, la personne la plus malheureuse, peut-être, qui existât. Mais à qui me plaindre d'infortunes que je ne devois qu'à moi-même ; s'il est vrai cependant que je dusse m'accuser d'une chose qui avoit si peu dépendu de moi ? Etoit-ce le barbare qui les causoit, que je devois conjurer de rendre plus de justice à mon sentiment, lui qui ne répondoit jamais aux tendres reproches que l'excès de ma douleur m'arrachoit quelquefois, que par le silence le plus dédaigneux, la plus affreuse sécheresse, ou par des emportements des sens, qui, en me prouvant à quel point il se trompoit sur mon ame, me blessoient encore plus que tout le reste. Que m'importoit d'ailleurs que je lui inspirasse encore des desirs, quand je ne lui inspirois plus d'amour ? pouvois-je regarder comme un triomphe, ou simplement comme une compensation, ce qui ne pouvoit être pour

moi que la plus cruelle des insultes ! combien d'illusions nécessaires au bonheur de ma vie s'étoient dissipées ! Cet air simple, doux & modeste, qui, de tous ses agréments, étoit celui qui m'avoit frappé le plus, parce qu'il avoit semblé me promettre plus de sensibilité & de reconnoissance de sa part, cachoit l'ame la plus fourbe, la plus impénétrable au sentiment, un esprit faux & la vanité du monde la plus puérile, & en même temps la plus dangereuse. Exercé depuis long-temps dans l'art aussi cruel que honteux de séduire & de tromper, & dont sans doute il s'étoit fait en France une étude particuliere, il ne vouloit que plaire, & ne savoit pas aimer. J'ai même tout sujet de penser qu'il n'auroit regardé une passion que comme un ridicule, à moins cependant qu'elle n'eût eu pour objet quelqu'une de ces malheureuses, pour lesquelles on ne peut, sans se flétrir, avouer le goût même le plus léger. Plein d'airs & de fatuité, jamais cet infortuné, car je l'en plains, ma chere Lucie ! n'a connu le plaisir d'inspirer des sentiments, que pour en triompher avec la derniere indécence, & livrer au public, avec la plus grande barbarie, la femme assez à plaindre pour lui avoir abandonné son cœur !

Que les François sont à plaindre, si, comme on le dit ici, les vices de ce cruel ne sont chez eux que des graces ; & si pour satisfaire leur vanité, ils ont renoncé au plaisir si flatteur &

si doux d'aimer, de rendre heureux ce qu'on aime, & de l'être soi-même par lui !

Quelque empire que je tâchasse de prendre sur mes sentiments, & avec quelque soin que je ménageasse le cœur d'un homme que j'adorois, à qui je ne pouvois, ni ne devois ôter le mien ; mais à qui, en même temps, je croyois sentir que je n'étois plus chere, il étoit impossible qu'une passion tout à la fois si vive & si malheureuse, me permît toujours toute la modération que je m'imposois. Toute sûre que j'étois, que plus je chercherois à percer la profondeur de son ame, moins j'aurois lieu d'être contente de ses sentiments, je ne pouvois cependant m'empêcher de m'inquiéter, & quoique ce fût toujours avec cette soumission, qui est nécessairement le partage de l'amour, sur-tout quand il est malheureux, que je lui demandois des éclaircissements, il me répondoit avec tant de hauteur, si peu d'intérêt, & même de pitié, qu'il ne m'étoit pas possible de douter de son indifférence, & de ne pas aller sur les plaintes, plus loin que je n'aurois voulu. Le cruel ! combien la plus légere protestation de sa tendresse ne lui coûtoit-elle pas ! avec quelle froideur il me disoit que j'étois belle ! Comment pouvoit-il imaginer que ce qu'il me disoit me tînt lieu de ce qu'il ne sentoit plus ! Et ne pensez pas, ma chere Lucie, que mes craintes ne fussent fondées que sur cette inquiétude de n'avoir pas assez

de quoi plaire, dont la passion la plus heureuse n'est jamais exempte. L'amour-propre, il est vrai, ne peut subsister avec l'amour; l'un ne nous exagere jamais autant à nos propres yeux, nos avantages naturels, que l'autre ne nous les affoiblit; mais quelque vives que soient les alarmes que nous devons à un sentiment trop tendre, elles sont trop contraires à notre bonheur, & peut-être aussi coûtent trop à la nature, pour que l'objet aimé, pour nous les faire perdre, ait besoin de grands efforts. Quand entre amants de pareilles discussions ne produisent que des querelles, il faut nécessairement que l'amour ne soit pas égal entr'eux.

D'ailleurs, l'aventure de madame de Pembroock m'avoit involontairement laissé des soupçons que je ne combattois pas toujours avec autant de succès que je l'aurois desiré; & en effet, quand j'aurois au moins encore de quoi en former, la conduite de mylord Durham étoit plus propre à nourrir mes inquiétudes qu'à les dissiper. Je lui voyois presque toujours avec moi, cette sorte de tiédeur que le cœur sent mieux que l'esprit ne pourroit la définir, & qui annonce & précede toujours l'inconstance, si elle-même n'est pas une cessation de sentiment que l'on n'ose pas encore s'avouer. Il ne me trouvoit jamais bien, que comme je n'étois pas. S'il desiroit un jour que je me misse en négligé, je n'étois payée de mon obéissance, que par les reproches qu'il me faisoit de ne plus cher-

cher à lui plaire. Donnois-je dans la parure? Je devois trop savoir, me disoit-il, combien peu j'en avois besoin avec lui, pour que ce fût pour lui seul que je prenois tant de peine. Ces tête-à-tête, si délicieux pour mon cœur, malgré tout ce dont il l'y laissoit manquer, n'étoient plus remplis de son côté, que par le silence qui ne dit que trop que l'on ne sent plus rien, ou par ces propos indifférents qui le disent bien mieux encore. Jaloux sans sentiment & sans objet, & uniquement pour jouer un rôle auprès de moi, le peu que je lui inspirois ne me sauvoit d'aucune des injustices dont l'amour est si souvent coupable. Hélas! quelque raison qu'il eût de ne pas douter de mon cœur, que je lui aurois facilement pardonné des craintes qui ne m'auroient prouvé que celle qu'il auroit eue de me perdre; elles n'offensent jamais que celui qui n'aime plus.

Lasse enfin du perpétuel tourment qu'il me faisoit éprouver, mais n'en aimant pas moins, je crus, en frémissant, devoir essayer ce que l'absence feroit sur son cœur. L'habitude de le voir ne servoit qu'à enflammer le mien; mais je n'en ignorois pas davantage, qu'il y a bien peu d'amants sur lesquels elle ne produise pas un effet contraire; & quelque honneur que ma funeste passion me forçât quelquefois de faire à mylord Durham, je ne savois que trop qu'à cet égard il ne pensoit, ni ne sentoit comme moi. Je craignois moins le pouvoir de l'absence; elle n'est dan-

géreuse que quand elle est longue ; & je ne voulois m'éloigner de lui, qu'assez de temps pour lui faire desirer des plaisirs qui n'étant jamais ni interrompus, ni contraints, devoient nécessairement perdre beaucoup de leur prix aux yeux d'un homme qui, de l'amour, ne connoissoit que ce qu'il a de moins doux.

Qu'on se dit quelquefois, quand on aime, de cruelles vérités ! que c'est inutilement qu'on se les dit ! & qu'il seroit affreux, en effet, quand on ne se trompe point, de ne pouvoir jamais se persuader qu'on se trompe ! combien de fois, un seul regard, non aussi tendre que je l'aurois desiré, mais seulement un peu plus doux que ceux qu'ordinairement il m'accordoit, a-t-il anéanti toutes les preuves que j'avois de son indifférence ! Que je connoissois peu l'état de son cœur, lorsque je pensois qu'il m'étoit encore possible de le ramener !

Une scene fort tendre de ma part, très-dure de la sienne, & qui n'eut d'autres motifs que l'éternel silence qu'il gardoit sur les engagements qu'il avoit pris avec moi, & l'impatience qu'il éprouvoit, quand je voulois les lui rappeller, me détermina enfin à aller passer quelque temps à la campagne, chez madame de Buckinham, où j'étois attendue. Nous nous séparâmes assez mal. Il étoit ennuyé de mes plaintes ; j'étois révoltée de son indifférence, & du peu de soin qu'il prenoit de me rassurer. Je n'ignorois point

qu'en pareil cas, l'amour aime mieux dire mille choses inutiles, que d'en omettre une nécessaire ; & son silence fit sur moi toute l'impression qu'il desiroit sans doute. Il fut quelque temps sans m'écrire ! hélas ! j'avois bien assez de la douleur que son absence me causoit, sans qu'il m'exposât à celle qu'un oubli si peu mérité devoit me donner. Eh ! dans quelle circonstance encore m'en accabloit-il ! ah ! qu'il faisoit peu de cas de mon cœur, & qu'en même temps il falloit qu'il m'estimât peu pour oser me traiter avec tant de légéreté ! Je sentis si vivement cette derniere injustice, que je crus que je ne lui pardonnerois jamais. Il m'écrivit enfin ; & quoiqu'il ne daignât pas chercher à excuser son procédé, & que je ne pusse me cacher qu'il n'y avoit dans sa lettre que de la galanterie, je ne me trouvai plus que de l'amour & de l'indulgence.

Cependant elle me fit trembler. Loin de me guérir par l'affectation de gaieté qui régnoit dans cette lettre, je n'en sentis que plus vivement, & la douleur de ne le voir pas, & la nécessité de le revoir. Tout me devint odieux dans un lieu où il n'étoit pas ; & je retournai à Londres avec autant d'empressement que si j'eusse cru mon retour aussi nécessaire à sa félicité, qu'il l'étoit à la mienne.

Je lui avois mandé que je descendrois à la maison dans laquelle nous nous voyions ; & je vous avoue que je ne doutois pas qu'il ne

m'y attendît! hélas! Lucie, je ne l'y trouvai pas. Que j'aurois été heureuse, si une si cruelle preuve d'indifférence n'eût fait souffrir que ma vanité! mais on n'en a pas quand on aime. Il parut, je ne vis plus que lui: mon cœur vola au-devant de ses excuses, s'exagéra les siennes, lui en prêta même de plus solides que celles qu'il m'alléguoit. Je ne consultai enfin que le besoin que j'avois d'être aimée; & c'est vous dire assez, qu'il me retrouva plus tendre encore que je ne croyois l'être.

Six mois & plus, s'étoient écoulés depuis l'instant funeste qui m'avoit mise dans ses bras, lorsqu'un jour la reine me fit passer dans son cabinet, où elle avoit, disoit-elle, à me parler de choses fort importantes. Quoique vous soyez encore bien jeune, me dit-elle, le temps où le feu roi exerça sur moi une si grande tyrannie, n'est pas encore assez éloigné pour que vous ignoriez à quel point j'ai été malheureuse sous son regne. Dans ces temps critiques où personne n'osoit se déclarer pour moi, j'ai trouvé dans le pere du lord Durham, un ami qui, pour me donner des preuves de son attachement, ne craignit pas la colere de Guillaume. Quelque grands qu'aient été ses services, je n'ai point pensé là-dessus en souveraine, j'ai cru avoir de quoi l'en récompenser; & quelque chose que j'aie pu faire pour lui, je ne me crois pas encore quitte. Vous n'aurez pas de peine à penser que, dans cette disposition d'esprit, c'est toujours avec un plaisir extrême que je

saisis les occasions de lui être utile. Il s'en présente une aujourd'hui, qu'il me presse avec une ardeur extrême de vouloir bien ne pas laisser échapper. Je vous le répete encore, son bonheur m'est cher; & je crois aujourd'hui pouvoir d'autant plus ce qu'il desire, qu'il dépend plus de vous. En un mot, Duchesse, il vous demande pour son fils. Pour lui! Madame, m'écriai-je. Oui, continua la reine en souriant; & si mes remarques sont justes, je ne crois pas vous déplaire en vous faisant cette proposition. Ne craignez pas, au reste, que je veuille vous faire descendre de votre rang. Le titre de feu votre mari est éteint par sa mort; & je le donne au lord Durham en vous épousant.

Vous comprenez aisément, ma chere Lucie, à quel point cette proposition m'étonna. Il me paroissoit également extraordinaire, ou que la cousine du lord Durham fût morte, & que ce ne fût pas de sa bouche que je l'apprisse, ou que si elle vivoit encore, une union que l'on avoit jusques-là jugée si nécessaire, cessât de le paroître. Mais, Madame, dis-je à la reine, sa cousine est donc morte, car je sais, à n'en pouvoir pas douter, qu'on la lui destinoit? La reine fort étonnée à son tour de cette question, me répondit qu'elle ne m'entendoit pas. Alors sans lui dire de qui je tenois ce que je croyois savoir à cet égard, je lui racontai ce que le lord Durham m'avoit dit. On vous a infailliblement trompée, Duchesse, répondit la reine. Le lord

Durham, avoit, il eſt vrai, une tante qui vient de mourir en Hollande ; mais loin d'avoir eu une fille à deſtiner à ſon neveu, elle n'a même jamais été mariée, & vous pouvez m'en croire.

Les dernieres paroles de la reine, qui m'apprenoient combien cruellement j'avois été abuſée, me cauſerent une ſi étrange révolution, que je tombai évanouie à ſes pieds. Lorſque je revins de cette foibleſſe, qui fut très-longue, je ſuppliai la reine de permettre que je me fiſſe transporter chez moi. Il ne fut pas difficile de juger qu'elle n'attribuoit mon accident, qu'à la converſation que je venois d'avoir avec elle, & qu'elle avoit une curioſité extrême de ſavoir quelle en pouvoit être la cauſe ; mais elle ne crut pas ce moment propre à ſatisfaire la ſienne, & elle me congédia avec des marques d'intérêt & de bonté, qui me ſeront toujours cheres.

Grand Dieu ! ma chere Lucie, eh ! comment vous peindrois-je l'état affreux où me mit la ſcélérateſſe de ce perfide ! avec quelle indignité, il avoit abuſé de ma bonne foi ! quelle audace dans le menſonge ! quel ſang-froid dans la trahiſon ! & quel ſupplice de trouver tant d'horreur dans ce que l'on a aſſez eſtimé, pour ne pas craindre avec lui une union éternelle ! Quelque affreuſe que pût m'être ſa préſence, après le coup horrible dont il venoit de me frapper, tout convaincu qu'il devoit être par le témoignage de la reine, de m'avoir trompée avec une per-

fidie qui avoit peu d'exemple, mon lâche cœur s'obstinoit encore à le défendre ; & presque sûre que j'allois le voir pour la derniere fois, je voulus cependant le revoir encore. Mais je sentois que j'avois besoin de me hâter. La fievre la plus ardente avoit succédé à mon évanouissement, & je desirois de trouver la mort ou la vie, dans l'explication que je voulois avoir avec lui.

Il vint enfin, Lucie ; mais avec quelle dureté ne me vit-il pas dans l'état affreux où lui seul m'avoit réduite ! L'indifférence, toute froide qu'elle est, peut-elle être aussi cruelle ! avec quel air d'humeur & de férocité il approcha de mon lit, & combien peu il s'intéressoit à une vie qui n'étoit malheureuse que par lui, & pour laquelle tout Londres, peut-être, hors ce barbare seul, formoit en cet instant des vœux !

Eh bien, Mylord, lui dis-je, en versant un torrent de larmes, il est donc vrai que vous m'avez trompée, que vous ne m'avez jamais aimée, & que je n'ai été pour vous que l'objet d'un caprice.... Madame, interrompit-il, avec la plus insultante froideur, je connois mes torts ; il est, en conséquence, inutile que vous vous donniez la peine de me les rappeller. Le même principe qui m'a donné la force de vous manquer, me donneroit celle de soutenir vos reproches, & les rendroit inutiles. D'ailleurs, votre état actuel ne doit pas vous permettre une discussion que ma sincérité, peut-être, rendroit trop

cruelle ; & dont, sans être coupable de rien, que d'être trop vrai, je pourrois rendre la fin funeste. Ah ! barbare, m'écriai-je, après t'avoir perdu, je ne redoute que de vivre. Les malheurs & la honte de ma vie ont commencé du jour à jamais affreux qui t'a offert à ma vue. Acheve ton ouvrage, acheve de déchirer un cœur où tu n'as jamais voulu régner que pour lui faire connoître tout ce qu'une passion malheureuse peut faire éprouver de tourments. Tu crains encore moins le crime, que je ne crains la mort. Montre-toi donc dans toute ton horreur. Aussi-bien seroit-ce en vain que tu voudrois me la déguiser. Cette vérité même, dont tu te pares si cruellement à mes yeux, je ne la dois qu'à ton inhumanité. Considere quel moment tu choisis pour la mettre en usage ; & félicite-toi, si tu le veux, d'une vertu que tu ne daignerois pas affecter, si tu n'étois pas sûr qu'elle me coûtera la vie. Tu ne l'eus pas le jour exécrable où tu me trompas par le plus perfide des serments, où tu m'abusas par les plus odieux mensonges, où tu ne parvins à me voir dans tes bras, que par la plus horrible scélératesse dont le cœur le plus lâche, & le plus bas pourroit être capable ! Eh ! Madame, me dit-il, ne peut-on donc s'unir à ce que l'on trouve aimable sans l'épouser ? est-ce ma faute, si je me sens une répugnance si invincible pour cette même chaîne, sans laquelle vous vous refusez à ma tendresse, que quelque respect que j'aie pour

la reine, quelque reconnoissance que je lui doive, je viens de l'assurer que rien ne m'y soumettra jamais? Je vous entends, lui dis-je en pâlissant, & vous venez de refuser ma main?

Il ne me répondit rien; & la certitude d'un malheur dont, malgré toutes les apparences, je cherchois encore à douter, acheva de m'accabler. Je crus que j'allois mourir; mais mon amour tout abusé qu'il étoit, triomphant encore de ma raison, & des justes sujets que j'avois de l'abhorrer, je voulus que mon dernier regard fût pour lui. Adieu, lui dis-je d'une voix éteinte, en lui tendant la main, souvenez-vous quelquefois d'une infortunée qui ne vouloit vivre que pour vous, & qui meurt en vous adorant.

Je perdis connoissance en achevant ces paroles; & quand j'eus le malheur de me voir rappellée à la vie, par les cruels secours qu'on me donna, je ne trouvai plus auprès de moi que le comte de Dorset, qui étoit dans un état presque aussi digne de pitié que le mien, & les médecins de la reine qu'il m'avoit amenés. Eh! quoi! dis-je, je vis encore! Ah! continuai-je, en le cherchant des yeux! où est-il! ah! Dorset, rendez-le moi! Ah! femme trop infortunée, me dit le comte, en faisant signe aux médecins de s'éloigner, femme si peu faite pour de si grands malheurs, se peut-il que l'amour vous parle encore pour le plus vil des humains! hélas! si vous saviez

à quel point il est indigne de celui qu'il vous a inspiré ! Ah ! Comte, répondis-je, je sais tout, mais je veux mourir à ses yeux ; je veux en finissant une vie si malheureuse, qu'il soit le dernier objet qui s'offre à mes regards !

Le comte n'eut, ni la peine, ni le temps de combattre un desir si déraisonnable & si dangereux pour moi. Le délire me prit. Je fus six semaines dans l'état le plus terrible & sans aucune connoissance. Lorsque je l'avois perdue, le comte de Dorset étoit la seule personne que mes yeux pussent discerner ; & il fut aussi la premiere qu'ils reconnurent. Ce généreux ami qui avoit lui-même l'ame pénétrée d'une douleur secrette, dont je n'ai pu jusques ici lui arracher le sujet, ne m'avoit pas abandonnée, & je ne puis vous dire, ma chere Lucie, tout ce que je dus à ses soins. Lorsque ma convalescence fut décidée, & que ma foiblesse fut moins grande, le comte voulut bien s'appercevoir du desir que j'avois de parler de mes malheurs, & du fatal objet qui les avoit causés. Nous avions tous deux, jusques-là, gardé sur lui le silence le plus profond, lui, dans la crainte qu'un pareil entretien ne me jetât dans une rechûte dangereuse, moi, dans la peur qu'une curiosité qui annonçoit encore de l'intérêt, ne lui parût une bassesse, que toute son indulgence ne voudroit peut-être pas me pardonner. Mais j'avois affaire, heureusement pour moi, à une ame sensible ; & celles-là seules savent excuser l'amour.

Que j'étois honteuse d'aimer, & que cependant j'aimois encore! Qu'il m'étoit en même temps douloureux & nécessaire de parler de ce cruel sentiment, qui remplissoit encore toute mon ame, & que rien n'en avoit pu bannir! Le comte m'apprit donc que c'étoit lui qui, en arrivant chez moi le jour de mon malheur, avoit forcé le lord Durham à en sortir, parce qu'il ne lui avoit pas trouvé sur mon état l'attendrissement qu'il méritoit si-bien. Que je ne venois que de quitter la reine qui étoit encore toute émue de l'accident cruel, dans lequel j'étois tombée à ses yeux, que ce traître qu'elle avoit mandé étoit arrivé. Il ajouta que quand elle lui avoit proposé de m'épouser, il avoit témoigné pour cette union une répugnance invincible; mais qu'en même temps, il n'avoit pas craint d'apprendre à la reine tous les sentiments que j'avois pour lui, & peut-être les bontés dont je l'avois comblé. Que la reine ne lui avoit fait part à lui, comte de Dorset, que du refus qu'il avoit fait de m'épouser; mais qu'à l'indignation de cette princesse, & à la défense qu'elle avoit fait faire au lord Durham de paroître à la cour, il falloit qu'elle eût trouvé bien de l'improbité dans sa conduite, & plus que de l'inconsidération dans ses discours.

Je suis, Madame, ajouta le comte, désespéré de vous dire, & je crois devoir vous dire pourtant, qu'il n'étoit pas possible que vous trouvassiez dans toute l'Angleterre un homme moins digne de vous que celui-là.

C'est sans doute le plus grand des malheurs de s'être donné à quelqu'un, à qui l'on croyoit des vertus, & que l'on ne trouve que méprisable; mais on ne peut que partager sa honte, & l'on ne mérite plus de pitié, lorsqu'après l'avoir connu, l'on persiste dans des sentiments que l'aveuglement où l'on étoit, pouvoit seul rendre excusables. Je vous dis, Madame, ajouta le comte, de bien dures vérités, mais vous en avez besoin; mon amitié me les dicte, & ne pourroit en effet, vous les épargner, sans vous trahir.

Il ne fut pas bien difficile à mylord Dorset de me faire convenir de la vérité de tout ce qu'il me disoit; & plût au ciel qu'il eut pu convaincre mon cœur aussi aisément que ma raison! mais que les lumieres qui éclairent l'une frappent rarement l'autre, & qu'il en coûte pour y détruire une passion dont on faisoit son bonheur, & dont on croyoit n'avoir jamais à rougir! Le comte connoissoit trop la force de la mienne par l'état où elle m'avoit réduite, & par tous les détails que je n'avois pas craint de faire à un homme si vertueux, pour croire que je fusse dans la situation où il m'auroit desirée, & que j'y fusse même de long-temps.

A mesure que je reprenois mes forces & l'usage de penser, je ne vis pas sans horreur tout ce dont me privoit le funeste égarement dans lequel j'étois tombée; & je ne doutai pas qu'au moins il ne me coûtât ma réputation. J'étois trop peu faite, pour le mépris,

pour ne le pas craindre ; & je sentis beaucoup plus vivement le malheur de n'être plus estimée que la perte de mon amant. Quoique le comte de Dorset me ménageât avec la plus scrupuleuse attention sur une chose à laquelle il me voyoit si sensible, je jugeois aisément par ses discours, que le perfide Durham ne m'avoit pas ménagée dans les siens, & que personne n'ignoroit ni ma malheureuse foiblesse, ni à quel excès je l'avois poussée. Je ne pus me résoudre à rester plus long-temps dans une ville où, selon toutes les apparences, j'étois encore moins plainte que méprisée, & où je serois exposée au malheur presque aussi terrible de rencontrer le traître, auquel j'en devois de si grands. Quelque ardemment que j'eusse jusques-là desiré la fin d'une vie aussi infortunée que la mienne, la nécessité de vivre ne m'avoit pas encore paru aussi cruelle que je la trouvois à mesure que je revenois à la vie. Née vive & impétueuse, comptant la mort pour rien, la honte pour tout, j'aurois infailliblement attenté à mes jours, si le comte de Dorset, qui par le noir affreux où j'étois tombée, & mon désespoir trop violent pour ne point percer malgré moi-même, jugeant de mes intentions, ne m'eût sauvée mille fois de ma propre fureur, & enfin ne l'eût calmée. Lorsqu'il fut sûr de n'avoir plus à la craindre, il approuva le projet que j'avois formé, d'aller quelque temps dans une de mes terres, achever de rétablir ma santé, & laisser à ma cruelle aventure le temps

de vieillir assez dans le public, pour qu'on n'en fût plus occupé. Mais quand j'aurois pu me flatter qu'on en perdroit absolument le souvenir, il auroit suffi de celui que j'en conservois, pour me rendre odieux un séjour où je ne pouvois pas me cacher. Je partis donc aussi-tôt que je le pus pour la province de Lincoln, où j'ai mes plus belles terres, après avoir secrettement pris congé de la reine, qui me combla de bontés, & avec la parole du comte de Dorset, qu'il y viendroit passer tout le temps dont ses emplois, & peut-être avoit-il ajouté en soupirant l'état funeste de son cœur, pourroient le laisser disposer.

Pendant trois mois que j'ai passé en Lincol-shire, dans la plus affreuse tristesse, le comte, qui étoit le seul qui se fût intéressé véritablement à mon malheur & à mon état, a été le seul que j'aie voulu voir. Enfin, l'on a cru que la solitude dans laquelle je m'obstinois à vivre, perpétuoit ma langueur, & pourroit la rendre incurable. Les médecins m'ont ordonné les eaux de Bristol, & le comte m'a conseillé de voyager, jusqu'à ce que la dissipation eût banni de mon esprit un souvenir affreux dont rien n'a encore pu me distraire. J'ai, depuis que je suis ici, écrit à la reine, pour obtenir d'elle la permission de quitter l'Angleterre; & j'attends mylord Dorset qui veut m'apporter cette permission, & me dire adieu. Mais, ma chere Lucie, quelque étendue que soit la confiance que j'ai

en lui, & que je lui dois, je n'ai pu me déterminer à lui apprendre le dessein où je suis de quitter ce royaume, & de n'y pas rentrer tant que ce perfide, auquel je dois le mépris, que sans doute on y a conçu pour moi, y respirera. Le malheur que j'ai eu aujourd'hui de le rencontrer, & l'affreuse impression que m'a faite sa présence, achevent de me confirmer dans ma résolution. Le comte de Dorset voudroit la combattre; & comme il la combattroit vainement, il est inutile que je lui donne cette peine. Quoi! Madame, s'écria Lucie, vous avez eu le malheur de rencontrer ce monstre? Oui, lui dit la duchesse, à peine étois-je entrée dans la salle d'assemblée, que j'y ai vu entrer, & madame de Pembroock avec laquelle il s'est raccommodé, sans doute, & ce perfide Chester..... Le lord Chester! Madame! interrompit Lucie toute tremblante, quoi! seroit-il le même..... Oui, reprit madame de Suffolck, depuis la mort de son pere il en a pris le titre; mais quelle terreur vous a saisie à ce nom si funeste & si digne de mépris? auriez-vous le malheur de le connoître? Oui, Madame, répliqua Lucie, l'obscurité de mon état n'a pu me dérober à ses regards; & toute mon aversion pour lui, n'a pu me garantir de ses persécutions. Désespérant d'y échapper dans Londres, & craignant tout de la perversité de ses mœurs, je me suis sauvée ici, où, peut-être, il vient me poursuivre encore, & où la certitude qu'il y est, me donne

les plus vives alarmes. C'étoit pour l'éviter que je me tenois si soigneusement renfermée... Ah! Madame, ajouta-t-elle avec transport, pourquoi ce lâche suborneur ne s'est-il pas montré à vos yeux avec les mêmes vices qu'il n'a pas craint de produire aux miens! Que votre cœur seroit actuellement tranquille! que ç'auroit été vainement qu'il auroit cherché à en troubler la paix! & que je suis heureuse, peut-être, qu'il m'ait estimée assez peu, pour ne pas prendre la peine de me montrer des vertus! L'état où vous voyez que sa présence m'a mise, & la crainte qu'il ne bravât la mienne avec la même inhumanité que je l'ai vu, moi presque expirante, braver ma douleur, doit vous répondre, repartit madame de Suffolk, du soin que je prendrai de l'éviter. Le traître! si vous aviez vu, ma chere Lucie, avec quelle impudence il m'a regardée; l'air insultant & railleur qu'il a mis dans la révérence qu'il a été forcé de me faire! le barbare plaisir avec lequel il me sacrifioit à madame de Pembroock...... Grand Dieu! se peut-il que des êtres faits pour déshonorer la nature, jouissent de tant d'impunité! se peut-il qu'il existe encore, & que je ne puisse éteindre dans son sang, le souvenir affreux de l'avoir aimé, & y laver la honte dont il m'a couverte! Que je le hais! Lucie! eh! qu'il est bien vrai que c'est un horrible supplice, que la présence de ce qu'on a tendrement aimé, quand on ne lui doit plus que le plus profond mé-

pris ! Enfin ! je vais donc le quitter pour jamais ! ah ! quel sera mon bonheur, s'il est possible que j'oublie un homme qui m'a été si cher, & que je ne puis plus voir qu'avec une horreur inexprimable ! Mais s'il est vrai que je puisse parvenir à le bannir de mon cœur, puissé-je ne pas oublier de même les égarements honteux dans lesquels ma foiblesse ma plongée, & au hasard, peut-être, de faire des injustices, croire toujours qu'il n'y a pas un homme qui soit digne d'inspirer le plus léger sentiment, & capable de connoître & de récompenser une passion vertueuse !

Je vous ai enfin raconté toutes mes erreurs, ma chere Lucie, continua la duchesse..... Dites plutôt, Madame, vos infortunes, interrompit Lucie. Qu'avez-vous en effet à vous reprocher ? seroit-ce d'être trop sensible & trop tendre; cette disposition de votre ame auroit sans doute fait votre bonheur, si vous aviez trouvé un cœur digne de remplir le vôtre. Vous avez donc été malheureuse, mais vous n'avez pas été criminelle. Eh ! quelles ressources n'a-t-on point dans des adversités aussi cruelles, lorsque l'on peut encore s'estimer ! la raison console de l'inconstance, mais rien ne console de s'être rendu méprisable ! Hélas ! ma chere Lucie, dit madame de Suffolk, c'est un malheur qui n'en est un, que pour qui le craint; & quand on le redoute, on ne le mérite jamais. C'est même ce qui fait que toute désespérée que

je suis, de l'éclat affreux que ma funeste aventure avec le perfide comte de Chester, a fait dans Londres, & peut-être dans toute l'Angleterre, je ne me sens point humiliée devant moi-même; j'aimois, j'étois sûre d'aimer pour le reste de ma vie, si on l'avoit voulu. Incapable de trahir mes serments, à quelque point que j'en eusse été la victime, je ne me suis rendue qu'à ceux d'un homme, de qui je n'en aurois jamais reçus, si j'avois cru qu'il pût les violer. Cependant, ô ma chere Lucie! telle est la méchanceté des hommes, que mon malheur me perd, & que le traître de qui j'ai essuyé les plus lâches perfidies, n'est pas déshonoré. Hélas! faut-il vous l'avouer? jen'ai pu le revoir, sans sentir réveiller dans mon cœur, ces cruels sentiments, qui font l'opprobre de mes jours. Un seul instant de sa fatale présence, me les a tous rendus; & la honte que je me fais d'une foiblesse si inexcusable, ajoute à mon supplice, & ne me rend pas à ma raison. Que sais-je, Lucie, jusques où ce malheureux amour que je me reproche si vainement m'auroit emportée, si l'état où m'a mise sa rencontre inopinée, m'avoit laissé assez de force pour me livrer aux mouvements de mon cœur..... Ah! pouvois-je espérer d'attendrir cet ingrat! Pouvois-je même le desirer! & cependant.... Fuyons, ma chere Lucie, n'exposons pas du moins au mépris, une passion si infortunée, & qui, à quelque point qu'elle le soit, nourrit encore des desirs si honteux!

L'attendrir! lui! ah! pourrai-je jamais me pardonner d'en avoir conçu l'idée!

A quelque point que madame de Suffolck se reprochât le désordre de son ame, Lucie auroit tout redouté d'un sentiment, que ses malheurs avoient plus aigri que détruit, si heureusement le comte de Dorset ne fût arrivé le lendemain; elle savoit à quel point la duchesse craignoit de s'avilir aux yeux de cet ami; & elle espéra tout, & de cette crainte, & des conseils qu'il lui donneroit.

Eh quoi! Madame, lui dit le Comte, en l'abordant, & en voyant encore sur son visage, des traces des larmes qu'elle avoit répandues toute la nuit, est-ce là l'état dans lequel je devois vous retrouver, & n'offrirez-vous jamais à mon amitié, que le spectacle d'une douleur qui la désespere, & qui, j'ose vous le dire, vous dégrade si cruellement! Ah! Comte, s'écria-t-elle, il est ici! & il est avec madame de Pembroock! Eh! Madame, que vous impore, répliqua-t-il, & que pouvez-vous avoir encore à démêler avec son cœur? Se peut-il qu'un être si méprisable vous occupe encore si fortement, & ne rougissez-vous pas de conserver tant de tendresse pour quelqu'un, que votre haine même honoreroit trop, si vous pouviez, sans lui substituer un si cruel sentiment, bannir de votre ame, ceux qui la déchirent. Hélas! ajouta-t-il, en levant au ciel des yeux qui se remplissoient de larmes, je n'ai pas moins connu que vous, tout ce qu'une

qu'une paſſion mépriſée & trahie peut faire éprouver de maux. Mon cœur n'eſt peut-être pas plus remis que le vôtre, des tourments qu'il a ſoufferts; mais ſi j'ai accordé aſſez à mon amour, pour bleſſer beaucoup la dignité de mon ame, je n'ai pas écouté tous les lâches conſeils qu'il m'a donnés. J'ai ſouſtrait aux yeux de la perfide, qui, en me quittant avec la derniere indignité, ſe déshonoroit d'une façon ſi affreuſe, mes ſoupirs, mes larmes & mes regrets. Je n'ai pas cru qu'un être ſi vil dût jouir de ma foibleſſe; elle l'a trop connue, mais du moins je lui en ai dérobé le ſpectacle, & je n'ai pas été m'humilier à ſes genoux. Grand Dieu! quelle ne ſeroit pas ma honte aujourd'hui, ſi j'avois pu me dégrader à cet excès! Ce n'eſt cependant pas à la force de mon eſprit, que je dois cet avantage. Une femme vertueuſe, une amie tendre & fidelle m'a ſauvé de cette humiliation. Devez-moi ce que je lui ai dû, & étouffez ſous le mépris une paſſion dont la durée ne pourroit vous rendre vous-même que mépriſable.

Pendant que le comte parloit, madame de Suffolk le regardoit avec ſurpriſe... Quoi! Comte, lui dit-elle, vous avez été amoureux avec tant de fureur, & perſonne non-ſeulement n'a eu lieu de le penſer, mais tout le monde encore en a ignoré l'objet! Je n'oſe pas m'en flatter, répondit-il, quoique je n'aie rien à me reprocher ſur les atten-

tions que je croyois lui devoir. Mille choſes trahiſſent l'amour le mieux couvert; mais ſi des haſards ont pu dévoiler à quelques-uns un ſecret qui m'étoit ſi cher, je n'ai pas du moins à me reprocher de l'avoir expoſé par mon indiſcrétion; & vous n'en pouvez pas douter, puiſque vous-même n'apprenez ma foibleſſe que de moi, & que vous eſtimant plus que perſonne, je vous ai pourtant caché l'état de mon ame! Eh! pour qui, grand Dieu! ai-je eu tant de ménagemens & tant d'égards? Qui ai-je honoré de la plus ſincere eſtime & du plus tendre ſentiment?... Mais c'eſt ce que je pourrai vous apprendre plus à loiſir. Voilà, ajouta-t-il, avec la permiſſion de la reine, & une lettre de ſa main pour vous, ſon portrait que je vous apporte, & qu'elle veut que vous gardiez, comme une preuve des ſentiments que vous lui avez inſpirés. Elle m'a chargé encore d'un paquet, que je ne vous aurois cependant pas remis, ſi le trouble dans lequel je trouve encore votre cœur, ne m'y engageoit fortement. Vous apprendrez par là, mieux que par tout ce que je pourrois vous dire, quel eſt l'objet que vous aimiez aſſez tendrement, pour l'aimer encore. C'eſt, en un mot, l'hiſtoire de l'exécrable comte de Cheſter, depuis ſon arrivée en Angleterre juſques à préſent. C'eſt un recueil des lettres qu'il écrivoit en France à un de ſes amis, & que la reine qui a voulu ſavoir de quelle nature étoient les re-

lations qu'on lui avoit dit qu'il conſervoit dans un pays, auquel nous faiſons actuellement une ſi cruelle guerre, a fait ſurprendre. Elle en a frémi; mais en même temps elle a cru que rien ne pouvoit mieux vous guérir de la funeſte paſſion que vous vous obſtinez à conſerver, que ces affreuſes lettres. Je ne vous cache pas qu'elles le ſeront pour vous; mais quelqu'horrible que ſoit ce coup pour votre cœur, j'oſe vous conſeiller de ne lui pas refuſer ce ſecours, puiſque le temps, lent, mais unique remede des paſſons malheureuſes & mépriſées, ne l'a pas encore guéri.

En achevant ces paroles, il lui donna ce funeſte écrit, que la ducheſſe ne reçut de ſes mains qu'en tremblant. Vous le lirez tantôt, Madame, lui dit le comte; je vous en laiſſerai le temps. La reine m'a chargé d'une affaire importante, pour laquelle je dois avoir avec milord Godolphin, que je ne viens pas moins chercher ici que vous-même, une très-longue conférence; & je reſterai auprès de vous juſques à votre départ, que je ne doute pas que la préſence du lord Cheſter ici, n'avance de quelques jours. Oui, Milord, répondit la ducheſſe en ſoupirant, tous mes préparatifs ſont faits, & je vous répons de quitter l'Angleterre dans le même moment que vous abandonnerez Briſtol.

Après qu'elle & le comte ſe furent entretenus en particulier, auſſi long-temps qu'ils crurent en avoir beſoin, madame de Suffolk

ordonna qu'on fît entrer Lucie, qui ayant paſſé la nuit auprès d'elle, étoit ſortie de ſon appartement, lorſqu'on y avoit annoncé milord Dorſet; & elle la lui préſenta comme une fille de qualité de ſes parentes, & de laquelle, par des raiſons particulieres, elle ne pouvoit lui dire le nom. Le comte qui ne chercha pas à percer un myſtere que madame de Suffolk ne jugeoit pas à propos de lui découvrir, traita avec Lucie ſur le ton qu'elle lui impoſoit, par le titre dont elle la décoroit, & félicita la ducheſſe, & d'avoir une parente ſi aimable, & de l'aſſocier à ſes voyages.

Auſſi-tôt après le dîner, milord Dorſet alla chez milord Godolphin; & la ducheſſe qui tout à la fois craignoit & mouroit d'impatience de lire ce que le comte lui avoit remis, pria Lucie de la laiſſer ſeule. Ce n'étoit pas qu'elle voulût lui rien cacher; mais elle connoiſſoit le ton de milord Cheſter, & ne doutant pas qu'un écrit, qui ne contenoit vraiſemblablement que le récit de ſes bonnes fortunes & de ſes perfidies, ne fût rempli de faits, & peut-être de détails que l'âge & l'état de Lucie ne lui permettoient pas d'entendre.

*Fin de la ſeconde partie & du tome VII.*

